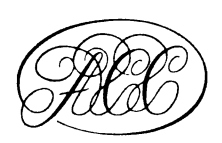
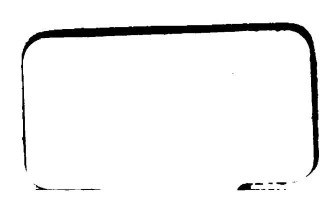

WIDENER LIBRARY
HX G9L3 D







LETTRES

SUR

LA GUERRE DE RUSSIE

EN 1812.

Cet Ouvrage se trouve à LONDRES,

Chez Bossange et Masson, Libraires, nº 14 Great-Marlborough street; et nº 100 New-Bond street.

DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE.

77

LETTRES
SUR
LA GUERRE DE RUSSIE
EN 1812;

SUR

LA VILLE DE SAINT-PÉTERSBOURG,
LES MOEURS ET LES USAGES
DES HABITANS DE LA RUSSIE ET DE LA POLOGNE;

PAR L. V. D. P.,
(Chevalier de l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur; Chevalier de l'Ordre de Sainte-Anne de Russie, de 2e. classe, etc.)

Le vicomte de Puibusque.

A PARIS,
CHEZ MAGIMEL, ANSELIN ET POCHARD,
LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE, N°. 9.

1816.

AVIS DE L'EDITEUR.

La correspondance que je livre aujourd'hui au Public, est depuis long-temps dans mes mains; mais il ne m'étoit pas permis de la lui offrir, sans le consentement de l'auteur.

Les événemens qui se sont passés depuis qu'elle est écrite, ne lui ayant rien fait perdre de son premier intérêt, j'espère que les Lecteurs me sauront gré d'avoir contribué à leur faire connoître des détails et des circonstances encore ignorés, et qui jettent un grand jour sur des événemens, dont beaucoup de personnes n'ont connu que l'ensemble.

Ce n'est pas ici un ouvrage à prétention, ni de spéculation dont les résultats auroient été calculés; on pourroit plutôt le considérer comme un procès-verbal redigé sur les lieux, jour par jour; c'est de ces matériaux échappés aux contemporains, que l'inflexible histoire compose son domaine.

Si la critique déployoit à leur égard, la juste sévérité dont elle use avec les écrivains exercés, on seroit privé par là, de la connoissance de beaucoup de détails précieux pour ceux qui s'occuperont un jour d'une guerre, qui a préparé, je pourrois dire même, décidé des changemens de la plus haute importance pour les gouvernemens, et pour les peuples de l'Europe.

Nota. L'auteur exige que je substitue partout la lettre B........, suivie de neuf

points, aux dénominations, par lesquelles il étoit d'usage de désigner le chef du gouvernement, à l'époque où ces lettres furent écrites : je dois en prévenir le Lecteur.

LETTRE DE L'AUTEUR

A L'ÉDITEUR.

Je vous l'ai dit, mon cher ami, ces lettres que vous voulez faire imprimer, n'ont point été destinées à la publicité: épanchement du cœur, plutôt qu'ouvrage de l'esprit, le grand jour n'étoit pas fait pour elles, c'est dans le sein même de l'amitié à qui elles avoient été consacrées, qu'elles devoient venir expirer.

Je conviens avec vous qu'elles porteront à la connoissance du Public, des circonstances et des causes premières qui sont encore ignorées, quoique l'ensemble des résultats, auxquels elles se rattachent, soit connu. A la vérité, cette correspon-

dance ne contenant que des faits rapportés par un témoin oculaire, et suivis de quelques réflexions arrachées par le malheur, peut sous le rapport de l'exactitude et de la véracité, résister à l'examen le plus sévère; mais ces lettres tracées à la hâte, sont l'ouvrage d'un homme étranger à l'art d'écrire, et ce n'est pas au milieu des camps, ni dans les occupations les plus arides de l'armée, qu'on peut l'apprendre; qui voudra m'assurer que ces titres trop réels à l'indulgence des lecteurs, seront appréciés, et que la critique consentira à ne pas traiter en auteur, un prisonnier de guerre qui n'a eu d'autre prétention, que d'être narrateur fidèle des grands évènemens qui l'ont frappé dans une catastrophe sans exemple.

Vous pensez que l'intérêt du sujet est tel, qu'il doit faire oublier la rédaction, et que sa publicité peut avoir un but d'u-

tilité réelle : je cède à ces dernières considérations.

Les lettres sur la Pologne, la Russie et Saint-Pétersbourg, devroient être plus nombreuses; mais je n'étois pas, quand je les fis, dans une disposition d'esprit nécessaire à l'exécution d'une entreprise suivie; les détails qu'elles offrent sont très-exacts : telles qu'elles sont, elles pourront encore distraire l'esprit du lecteur fatigué de tant d'objets lugubres. Puissé-je, en cédant aujourd'hui à votre demande, n'avoir jamais à m'en repentir.

LETTRES

SUR

LA GUERRE DE RUSSIE.

Mayence, 25 mai 1812.

Je vous ai promis, mon cher ami, de vous écrire exactement et de vous tenir au courant de tout ce qui se passerait d'intéressant, sous mes yeux, pendant la nouvelle caravane qui nous rejette encore une fois hors de notre patrie.

Je tiendrai ma parole, mais ne vous attendez pas à de pompeuses narrations, à des descriptions brillantes; je ne porte pas si haut mes prétentions : plutôt observateur que peintre, je cherche un plaisir

et non une tâche pénible et laborieuse : que mes lettres soient nombreuses et exactes, l'intérêt du sujet ne leur suffira-t-il pas de reste?

Vous savez quel est le Général qui nous commande. On nous laissera peu de temps pour songer à nos parens, à nos amis, et peut-être à nous-mêmes; il est bien convenu, que je ne vous écrirai que ce que j'aurai vu, ou ce dont je serai parfaitement certain. Je vous en fais souvenir un peu par paresse, cela rendra ma correspondance plus facile et moins étendue; je serai dispensé de l'immense chapitre des *on dit*, et de tous les récits mensongers, dont il est inutile de se faire l'écho.

Mon style sera celui de nos conversations, le premier mot qui viendra au bout de ma plume, sera ou ne sera pas le mot propre; je n'y changerai rien, parce que je ne relirai rien.

Je suis fâché de vous annoncer que je n'ai rien appris ici qui puisse m'indiquer contre qui se dirige cette terrible levée de boucliers; si c'est encore un secret pour

le sénat qui recevoit ordinairement des communications officielles en pareilles circonstances; si ces Messieurs qui avoient bien le droit de les demander au nom de la Nation, n'ont rien su : ce secret, soyez en certain, sera gardé jusqu'au moment où les premiers coups de canon porteront la nouvelle du commencement des hostilités aux rives de la Seine.

L'armée de réserve que commande ici, le maréchal K... a une tête et point de corps, elle ne sera jamais que sur le papier : dès qu'il a cinq cents hommes, il les met en route.

Ce qu'on fait partir d'effets de toute espèce pour Magdebourg, par eau et par terre, est véritablement immense; jamais un plus grand appareil ne précéda les commencemens d'une guerre; quel vaste champ pour les hommes à conjectures! que ne peuvent ils penser à la vue de ces compagnies d'ouvriers, composés de maçons, de serruriers, menuisiers, ferblantiers, taillandiers, charrons, charpentiers, etc., etc., qu'on envoie au-delà du Rhin :

ces pauvres gens ont quitté femmes et enfans; j'en vois plusieurs sous ma fenêtre, ils paroissent accablés de tristesse : instrumens malheureux des grands desseins qu'ils ne comprennent pas, leur nouvelle et étrange destination les dédommagera-t-elle de la douleur qu'ils éprouvent en s'éloignant de leurs ateliers, de leurs familles, en renonçant à leur pays, au clocher natal, à toutes les premières habitudes de la vie, qui seules en font le charme et le prix ?

J'ignore ce que cette expédition rapportera, mais je vois qu'elle doit coûter déjà des sommes considérables; vous savez que toute vérité n'est pas bonne à répéter, je vous prie de garder mes lettres pour vous seul, j'aurai soin de ne vous les envoyer que par des mains sûres, et jamais par la poste.

Je vous quitte pour monter en voiture, je suis forcé de passer par Cassel en Westphalie.

Cassel, le 28 mai 1812.

Je n'ai rencontré depuis Mayence jusqu'ici, que des troupes allemandes qui se portent au nord; elles ont une belle tenue, les hommes sont superbes.

L'armée Westphalienne, est partie depuis plusieurs jours sous les ordres du trop célèbre général Vandamme; il est certain que ce *Roi-ci*, aura un commandement en chef, il emmène plusieurs de ses généraux qui comme lui, n'ont servi que dans la marine: il veut avoir une partie de sa cour, qu'en veut-il faire, me direz-vous? à l'armée ou dans les camps, une telle suite ne peut qu'embarrasser: c'est fort bien, vous avez cent fois raison, mon cher ami, mais aussi comment se feroit-il reconnaître, sans ce brillant entourage?

Les immenses préparatifs, qui se font de tous côtés, ont tourné toutes les têtes, la fermentation est générale, tous les politiques travaillent; ne vont-ils pas jusques à prétendre, que nous allons à Constan-

tinople, que le Grand-Seigneur en sera chassé, et que le Roi de Westphalie, qui a déjà les goûts et les manières turques, le remplacera dans le sérail; pauvres gens que nous sommes, vous et moi, nous étions à cent lieues, d'une si belle conception!

On assure que l'armée Westphalienne, est très-belle, et qu'elle a d'excellens officiers; mais où va-t-on? à qui en veut-on? Je ne crois pas que ce soit à l'Autriche, le mariage est trop récent; tous les autres Souverains sont nos alliés, c'est donc à la Prusse où à la Russie, la première de ces deux puissances, est tellement affoiblie, que cinquante mille hommes, suffiroient pour la subjuguer aujourd'hui: toutes ses places fortes, sont en notre pouvoir, il ne faut certainement pas réunir tant de troupes, pour une conquête qui est déjà aux trois quarts faite.

Quant à la Russie, le monarque qui la gouverne aime la paix, nous n'avons avec cette puissance éloignée aucune relation qui puisse amener un froissement, si ce n'est la liberté si souvent promise à la

Pologne, mais alors nous devenons encore agresseurs comme en Espagne, et cette comparaison ne promet rien d'heureux.

Peut-être ne s'agit-il que d'obtenir par une démonstration sérieuse, quelque transaction, quelque concession que la diplomatie n'aura pu faire réussir; je m'attache volontiers à toutes les suppositions qui permettent d'espérer que la pauvre espèce humaine, n'ira pas encore s'égorger pour quelque fantaisie politique.

Nos armées commencent à trouver la guerre meurtrière. Il seroit bien difficile qu'il ne se rencontrât pas parmi nos nombreux ennemis des hommes capables de bien observer et de bien juger; les guerres d'Espagne, la bataille d'Esling, prouvent que le prestige est détruit. Tout s'apprend à la longue, des combats continuels, malgré les défaites et la mauvaise fortune, finissent par révéler les secrets qui donnent la victoire.

L'opiniâtre Charles XII, apprit enfin à la journée de Pultava que son écolier étoit devenu son vainqueur et son maître.

Berlin, le 5 juin 1812.

Les mystères de la politique commencent à se dévoiler, c'est sur le nord que doit éclater le grand orage formé dans toutes les parties de l'Europe. C'est contre le plus reculé et le plus vaste Empire, que marchent les armées de B........ voilà ce que l'on croit généralement à Berlin.

La direction que prennent les troupes françaises, ne laisse plus de doute à cet égard; ce qui étonne tout le monde en ce moment, et ce qui ne vous surprendra pas moins que moi, c'est d'apprendre que le roi de Prusse, nous fournit trente mille hommes de ses plus belles troupes.

Si je n'en avois pas eu la preuve officielle, j'étois d'autant moins disposé à le croire, qu'il est impossible de ne pas s'appercevoir de la mauvaise disposition des esprits à notre égard, dans toute la Prusse et particulièrement à Berlin. Ces tranquilles allemands autrefois si patiens, si flegmatiques, sont aujourd'hui d'une extrême

irascibilité; tous les prétextes leur sont bons, pour quereller avec nos soldats; une grande révolution morale s'est opérée dans une partie de l'Allemagne: si notre puissance n'a pas connu de bornes, la patience des peuples asservis, finira par en connoître; les papiers publics, les ouvrages du temps, la disposition générale des esprits, tout ne l'annonce que trop, malheur à qui n'aura pas su observer.

Les signes de mésintelligence ne sont pas équivoques, et c'est par mesure de sûreté, que le gouvernement français a fait surprendre et occuper au mépris des traités, la place de Spandau, qui n'est qu'à une demi-journée de cette ville : on vient d'y mettre une forte garnison, pour tenir la capitale en respect.

On ne s'aperçoit pas que cette précaution ait produit d'autres résultats qu'une exaspération plus marquée. Déjà nous nous étions saisis de l'autorité militaire dans Berlin en y plaçant un gouverneur et une garnison française, et c'est au moment où les prussiens devenus nos alliés mettent

leurs troupes en mouvement pour se joindre à notre armée, que nous leur surprenons une place qui nous rend maîtres du cours de la Sprée, aux portes même de leur capitale. Si la nation prussienne laisse éclater son indignation et déclame ouvertement contre la condescendance de son gouvernement à notre égard, ce n'est pas sans de nombreux griefs : une nouvelle injure tacite rajeunit toutes les anciennes ; aussi n'est-il que trop évident, que ce n'est qu'à la loi du plus fort que nous devons ces alliés.

J'apprends que l'Autriche vient d'accéder également à la coalition, elle fournit un contingent plus considérable encore que celui de la Prusse. Déjà des officiers français et plusieurs agens civils ont été envoyés secrètement pour s'assurer des dispositions des troupes qui en font partie : on veut savoir si elles se battront franchement, ou si leur coopération ne sera qu'apparente ; je conçois que la politique *connue* de ce cabinet, puisse faire naître un doute de cette nature, mais ce

que je ne comprends pas, c'est que dans un pareil état d'incertitude à l'égard de deux grandes puissances, dont l'influence s'étend sur le reste de l'Allemagne, on entreprenne (sans avoir éprouvé d'agression évidente), une guerre lointaine, en laissant entre la France et nos armées, toutes les chances de la politique et de la défection.

Quel résultat peut-on attendre d'une telle lutte, lorsque la nation française est encore engagée dans une guerre aussi meurtrière que celle qu'elle fait à l'Espagne depuis plusieurs années, lorsque l'Angleterre, son éternelle ennemie, menaçant avec ses flottes, toutes les parties vulnérables que lui présente l'immense étendue des côtes de la France, l'oblige à tenir sur pied des forces dispendieuses, exigées par une aussi vaste défensive.

Les avantages qu'on espère, valent-ils les risques que l'on va courir? Je le pense d'autant moins, que jamais le peuple en France n'a été aussi pauvre, que depuis que nous sommes si riches en conquêtes.

Berlin, le 16 juin 1812.

Je devrois être parti de Berlin, une indisposition sérieuse m'a retenu dans cette belle capitale, qui a été comme la nôtre, le théâtre de plus d'un acte de *bonté et de grandeur d'ame*. L'Europe entière admire encore celui dont je viens d'entendre le récit.

Vous vous rappelerez facilement cette épouse intéressante et désolée qui vint se jeter aux pieds du vainqueur, après la bataille d'Jéna, pour demander la grace de son mari. Il étoit sur le point d'être jugé militairement et fusillé, pour avoir, disoit-on, trahi et préparé des vêpres siciliennes à l'armée française dans Berlin. Le coupable étoit général et prussien, il commandoit dans la ville avant que nos troupes y fissent leur entrée ; on lui laissa les mêmes fonctions et la même autorité, après l'arrivée des Français. *Prenez, madame, les lettres de votre mari, elles prouvent son crime ; jetez-les au feu, je*

n'aurai plus de preuves pour le faire condamner. Voilà, si je ne me trompe, les expressions avec lesquelles, *le vainqueur d'Jéna* manifesta sa clémence; les arts se sont empressés de célébrer cette incomparable générosité; on l'a mise en vers, en prose, en peinture, en gravure, etc.; mais voici ce que vous ne saviez pas: ce général commandant dans Berlin, reçut à temps, de son gouvernement, l'ordre de faire embarquer sans délai, sur la Sprée, le matériel de l'artillerie et tout ce qui pouvoit s'enlever de l'arsenal et des autres magasins; il se donna beaucoup de mouvement pour l'exécution de cette importante opération; sa grande activité demeura néanmoins *stérile*, et tout fut pris dans la ville même. Le général en chef de notre armée, ne crut pouvoir mieux payer un si grand service, qu'en confiant à celui qui le lui avoit rendu, le commandement de la capitale conquise. Les lettres interceptées, le conseil de guerre, la grace accordée, tout cet appareil enfin, n'étoit qu'une comédie imaginée et jouée pour

couvrir la conduite plus qu'équivoque du général prussien aux yeux de son gouvernement et de ses compatriotes.

La ruse n'a cependant pas si bien réussi, que depuis le départ de nos troupes de Berlin, le gouvernement français n'ait été obligé d'intervenir en faveur de ce militaire. L'autorité légitime, sous laquelle il étoit retombé après notre départ, vouloit le faire punir; je vous donne pour certain, qu'il y a eu plusieurs notes diplomatiques échangées à son sujet.

Vous voyez, mon cher ami, que les succès se composent de bien des choses, certes je suis loin de contester la gloire et le courage de nos armées; mais j'avois besoin de cette leçon, pour m'apprendre que lorsque les Prussiens parleront des boulets d'or qui ont fait tomber Magdebourg, je dois m'abstenir de prendre part à la conversation.

Sans avoir la certitude qu'on ait employé des moyens de corruption pour la reddition de cette place, la connoissance des causes de l'événement, qui fait l'objet

de ma lettre, a détruit toute mon assurance, pour affirmer le contraire; d'ailleurs les stratagèmes qui ont précédé la guerre d'Espagne, ne sont plus un secret.

Je vais continuer mon voyage, sans attendre une meilleure santé; je passerai par Dantzick, parce que je sais que la route directe, d'ici à Konigsberg, est trop encombrée.

Dantzick, le 20 juin 1812.

Je suis arrivé hier dans cette ville, fatigué et excédé des contrariétés que j'ai éprouvées dans ma route; les Allemands sont naturellement droits et honnêtes: on peut voyager chez eux, sans risque, et sans précautions, mais ils sont d'une lenteur désespérante; en général, le mécontentement se fait lire sur tous les visages; au reste, n'est-il pas certaines époques critiques pendant lesquelles il faut s'abs-

tenir de juger le caractère national des peuples ; l'adversité et le malaise altèrent chez les hommes, comme chez les nations, les plus belles qualités et jusqu'aux traits distinctifs de leurs mœurs habituelles. En échange de cette franchise cordiale et hospitalière qui caractérise les bons habitans de l'Allemagne, que leur apportons-nous avec notre domination et nos vastes desseins? La perte de leur commerce et l'apauvrissement, résultat inévitable d'une telle position.

Dantzick en souffre beaucoup, l'occupation de cette place par nos troupes, ne la dédommagera certainement pas; mais dans nos grandes opérations, c'est un point d'appui qui nous étoit nécessaire, surtout pour l'accomplissement de notre système continental, qui seroit sans doute une belle chose, s'il ne falloit pas vivre sur le continent.

En attendant que les magnifiques effets qu'il doit produire se soient réalisés, le commerce est détruit ; les négocians ferment leurs comptoirs et consomment,

dans une oisiveté forcée, le reste de leurs capitaux.

Les Polonais, à ce que l'on assure, nous attendent avec impatience pour recouvrer leur indépendance et leur liberté; les malheureux ne savent donc pas de quelle espèce nouvelle est celle dont on jouit en France : ignorent-ils ce qu'il en a coûté aux nations chez lesquelles nous avons voulu la porter; ils ne l'apprendront que trop tôt.

On embarque ici des approvisionnemens sur la Vistule, pour les envoyer à Pozen; seront-ils jamais assez considérables, pour fournir aux besoins de la grande armée : nous ne devons compter que sur nos propres moyens en ce genre.

Les Russes, vous le savez, ne passent pas pour de bons pourvoyeurs (1); on

---

(1) Les Russes ont une manière particulière de nourrir leurs soldats : leurs approvisionnemens se composent de petits morceaux de pain noir séché au four, et de gruau d'une qualité très-inférieure. Outre que cette nourriture

assure qu'ils nous attendent de pied ferme de l'autre côté du Niémen, et que l'empereur Alexandre est au milieu de son armée.

Les négociations continuent encore, et l'on envoye fréquemment des courriers : puisse-t-on s'entendre et revenir, avant les leçons de l'expérience, à des idées plus sages et plus pacifiques.

Konigsberg, le 24 juin 1812.

J'APPROCHE de l'armée, je m'en aperçois à l'encombrement qui existe dans la ville de Konisberg, et au désordre que nous

---

ne convient pas à nos soldats, il est rare que les Russes ne détruisent pas ce qu'ils ne peuvent emporter. Il en étoit tout autrement dans les guerres d'Allemagne : on prenoit souvent des magasins de pain, de farine, etc., qui étoient d'un grand secours pour les armées, qui d'ailleurs vivoient très-bien chez l'habitant ; cette dernière ressource n'existe pas en Russie.

y causons; les bruits de négociation sont heureusement encore plus accrédités ici, qu'à Dantzick : quel bonheur pour l'humanité, si l'épée restoit au fourreau; quel carnage au contraire, ne résulteroit-il pas du choc de sept à huit cent mille hommes: déjà sans combats, nos soldats remplissent les hôpitaux de cette ville; il règne dans l'armée, un commencement de dyssenterie, due à la mauvaise qualité des eaux : on ajoute qu'elles sont encore plus malsaines en Pologne et en Russie; cela commence assez mal, comme vous le voyez.

Je vais partir pour Tilsit, et me mettre à la poursuite du quartier-général.

Koveno, le 28 juin 1812.

Et moi aussi, mon cher ami, j'ai passé le Niémen ; je vous écris de la triste ville de Koveno, que l'armée a déjà traversée : il y a peu d'exemple d'un pas-

sage de rivière fait en si peu de temps, par une armée de quatre cent mille hommes, traînant après elle une immense artillerie, et tout l'attirail qu'exige une pareille multitude.

Le 23, à dix heures du soir, il n'existoit encore aucun passage sur le Niémen; tout-à-coup trois ponts y furent jetés comme par enchantement, et déjà avant minuit, trois fortes colonnes avoient atteint la rive opposée. L'armée continua le passage pendant toute la journée du 24; ceux qui furent témoins de cette opération, ne s'étonnoient pas moins de la précision et de la célérité avec laquelle elle fut exécutée, que de la beauté et du nombre des troupes de toutes les nations de l'Europe, qu'ils voyoient affluer et marcher réunies, sous les ordres d'un même chef.

Vit-on jamais, en effet, se déployer l'appareil d'une plus formidable puissance; dix nations de l'Allemagne joignent leurs meilleurs soldats à l'élite des guerriers français; d'autres venus des rives du Tage,

des bords du Tibre et de l'Adige, grossissent encore cette grande armée, se rangent avec orgueil sous nos drapeaux victorieux; tout fuit à leur approche, l'ennemi disparoît sans s'exposer à un combat trop inégal; étoit-il donc besoin, avec des forces aussi imposantes, de donner encore à toute une armée composée des peuples les plus civilisés de l'Europe, le spectacle d'un général en chef travesti, usant même de pratiques mystérieuses dignes de la plus ignorante antiquité. Quel nom donnerez-vous à une action aussi étrange que celle d'un souverain, qui se montre à ses avant-postes grotesquement affublé d'un costume étranger, qui se fait apporter de l'eau du Niémen dans un casque, qui la goûte d'un air prophétique, comme pour recevoir une inspiration.

Ces jongleries usitées en Egypte, s'adressoient à des peuples fanatiques, dont la superstition et la crédulité alloient au-devant tout ce qui leur paroissoit merveilleux.

La ruse, qui eût ajouté aux forces peu

nombreuses de l'armée d'Orient, pouvoit bien être permise; mais ces ridicules supercheries devoient rester sur les bords du Nil, chez les peuples grossiers, pour qui elles furent imaginées, et ne plus venir réveiller parmi nous, le souvenir de tant de courage sacrifié à une gloire effacée par les plus sanglans désastres.

Je vous ai dit que tout avoit fui à notre approche, je suis cependant forcé d'en excepter quelques juifs couverts de haillons, dont la présence est encore plus affligeante, que ne le seroit une solitude complète.

La ville et le pays sont ravagés, tout présente ici l'aspect de la destruction et de la misère.

Ainsi donc, avec le passage du Niémen, toutes les espérances de paix sont évanouies; nous voilà décidément engagés dans une guerre lointaine, que nos adversaires paroissent vouloir rendre plus lointaine encore; ils cèdent le terrain sans résistance: ils ont soin de détruire et d'emmener avec eux tout ce qui peut servir à

notre armée. Au surplus, on connoîtra bientôt si leur intention est réellement de nous attirer après eux, par l'attitude qu'ils prendront à Vilna.

Cette ville est située avantageusement derrière la Wilia : ils y possèdent de riches magasins; elle vaut d'autant plus la peine d'être défendue, qu'elle couvre le pays qui la sépare de la Dwina et de la Bérézina.

On s'attend généralement à une affaire qui pourroit terminer promptement cette guerre; mais il est douteux que l'ennemi se décide à en venir aux mains, avant d'avoir réuni des forces suffisantes pour lui offrir des chances de succès.

J'ai trouvé ici l'ordre de me rendre au quartier-général : quel que soit mon empressement à obéir, j'y rencontre de grandes difficultés; les postes du pays sont démontées, l'armée a amené tous les chevaux à sa suite : je suis véritablement très-embarrassé pour continuer ma route, je vous quitte pour m'en occuper.

Koveno, le 2 juillet 1812.

On chante victoire à Vilna, les Russes ont fait quelques démonstrations en avant de cette ville, puis ils ont rompu les ponts, détruit ou emmené les magasins, et sont partis en nous laissant le choix d'une nouvelle course à leur suite, ou d'une station sans résultat dans une ville déserte et pauvre; l'armée française y est entrée le 28 juin, elle a dû voir brûler les magasins de farines, de fourrages et même d'habillement, auxquels les Russes ont mis le feu. L'intention de l'ennemi n'est plus douteuse, il est clair maintenant qu'il veut nous affoiblir par les marches et par les fatigues, et nous attirer dans quelque piége préparé de longue main : notre enivrement de gloire, notre avidité des conquêtes, nous y feront donner tête baissée.

Un officier russe prisonnier, qui est d'origine suédoise, et qui parle parfaitement notre langue, vient de confirmer mes craintes; il assure qu'il n'y aura point

de grande bataille, jusqu'à ce que l'armée russe ait atteint là plaine sacrée; elle est à plus de 150 lieues d'ici, près de la ville de Viastma; cette énorme distance à parcourir accablera nos troupes de fatigues, elle éclaircira les rangs. Si dans cette plaine qui inspire tant de confiance aux Russes, nous éprouvions un revers, il n'en reviendroit pas un de nous, car il n'y a ni places fortes, ni lignes militaires pour s'appuyer où pour se rallier, sur un espace aussi considérable.

Il circule une proclamation de l'empereur Alexandre, elle contient une prédiction qui ne se réalisera probablement que pour un trop grand nombre de nos compatriotes: le Niemen doit être pour nous un autre Styx, on ne le passera qu'une fois.

Il seroit encore temps de revenir sur ses pas et de s'arrêter en Pologne: quelque succès qu'on obtienne en Russie, on ne doit pas se flatter d'y trouver la compensation des dépenses énormes faites et à faire pour une armée aussi nombreuse que la nôtre, etc.

Vilna, le 7 juillet 1812.

Une chaleur étouffante, du sable, dix mille chevaux morts, déjà en putréfaction, obstruant la route, infectant l'air, voilà ce que j'ai trouvé en me rendant à Vilna; encore des juifs sales et déguenillés dans la ville; tous les fonctionnaires attachés au gouvernement russe partis à la suite de l'armée, avec la majeure partie des familles nobles, quelques polonais se disant nos alliés, mais peu disposés à fournir aux besoins de l'armée; tel est l'état de Vilna, *cette brillante conquête,* ne vaut pas aujourd'hui un bon village de Flandre.

Il faut ici, par ordre supérieur, acheter et emporter des vivres et des fourrages pour dix jours, vous voyez que cela donne bonne idée du pays qui reste à parcourir, ce n'est que par les juifs qu'il est possible de se procurer ce dont on a besoin, ils nous rançonnent sans pudeur; ils sont d'une finesse et d'une activité extraordinaire, je sais qu'on en a pris pour l'espion-

nage et pour guider nos colonnes. J'ignore quels sont les répondans de ces enfans d'Israël, leur religion n'embarrasse jamais leur conscience, je crois qu'on auroit dû s'en défier davantage.

L'armée souffre déjà beaucoup du défaut de vivres, il ne se fait plus de distributions régulières, les marches sont longues et continuelles, la chaleur est accablante, il ne faut pas espérer que les russes qu'on talonne, laissent rien derrière eux, ce qu'ils ne peuvent emporter, ils le détruisent par l'eau ou par le feu.

Il est impossible, quand même le pays seroit mieux disposé, de trouver assez de moyens de transport pour faire suivre des convois de subsistances; on n'a d'ailleurs le temps ni de les préparer, ni de les réunir pour une armée aussi nombreuse et sans cesse au pas de course; les maraudeurs se multiplient et se répandent dans les villages de chaque côté de la route, pour avoir du pain; ce commencement de désordre peut avoir les conséquences les plus fâcheuses dans un pays qu'on devroit ména.

ger, puisqu'on veut considérer les habitans des anciennes provinces polonaises, comme nos alliés : pourquoi cette tolérance dans le désordre, de la part du chef de l'armée, n'accorde-t-il tant, que pour exiger d'avantage ?

Tous les hopitaux, qu'on a trouvés où qu'on a pu former ici, sont pleins et même encombrés de nos soldats, le nombre de nos malades, joint à celui des maraudeurs et des déserteurs, affoiblit déjà l'armée de près d'un huitième. Il ne peut qu'augmenter, si on se décide comme tout porte à le croire, à continuer la course derrière des gens qui ne nous le cèdent en rien pour la marche, qui sont dans l'abondance de tout ce qui est nécessaire au soldat, qui réunissent à la connoissance du pays, l'exploitation et la jouissance de tous les moyens qu'ils nous enlèvent.

Vous recevez des bulletins superbes, vous devez sentir qu'il y a trop de différence entre ce qu'ils annoncent, et la vérité que je vous écris, pour ne pas me garder le secret.

Il résulte du passage des deux armées, que le pays que je vais parcourir, n'est plus qu'un désert. J'ignore quand je pourrai vous écrire, l'armée manœuvre, le quartier général change tous les jours, sa direction varie sans cesse, les déclarations des prisonniers de guerre qu'on amène, ne s'accordent sur rien; du reste, ces gens là, ne paroissent ni inquiets, ni abattus.

Je vais reprendre ma course, mais cette fois, je ne puis vous dire où je vais, je n'en sais véritablement rien.

Smolinsk, le 19 août 1812.

Après bien des marches pénibles, je puis enfin vous écrire de Smolinsk, l'armée y est entrée hier.

Tout le pays que j'ai parcouru depuis Vilna, en me dirigeant d'abord sur Vitespk, ensuite sur Mohiloff, et enfin sur

Orcha et Smolinsk, est couvert de soldats vagabonds; on a publié à la tête de chaque corps, des ordres du jour très-sévères, à la suite desquels, il y a eu des exécutions sanglantes; rien ne peut retenir les soldats, ils disent tout haut qu'ils aiment mieux mourir par la fusillade que par la faim: plusieurs se sont réunis en troupe, et de leur autorité privée, tiennent garnison dans des villages un peu écartés de la route, mettant à contribution, tous les habitans des environs, qui n'ont pas pris la fuite.

Les châteaux ne sont pas plus respectés que les chaumières, les forêts même, ne sont plus un refuge assuré pour les pauvres paysans, qui ont été s'y cacher avec leurs familles; déjà les soldats ont pris la cruelle manie d'y faire la chasse à ces malheureux, pour leur enlever le pain qu'ils y ont emporté, ou le bétail qu'ils ont espéré sauver du pillage. Le militaire qui reste aux drapeaux, ne recevant pas de vivres, devient à son tour un maraudeur; lorsqu'il s'y décide, c'est presque toujours un acte de

désespoir, commandé par des privations au-dessus des forces humaines.

C'est le résultat immanquable du système de trouées et de courses précipitées qui par leur rapidité, détruisent toute possibilité de pourvoir aux approvisionnemens, et de maintenir la discipline; aussi n'aurai-je pas l'injustice d'accuser ici les soldats, la faute toute entière en est à celui qui les jette dans la cruelle nécessité de s'occuper eux-mêmes des moyens de subsistance auxquels le général en chef doit pourvoir, qu'il doit satisfaire, dût-il arrêter sa marche et même rétrograder.

Cette armée est la même qui vient de traverser l'Allemagne sans désordre et sans ravages; tant qu'on à fourni au soldat ce qui lui étoit nécessaire, il est resté sous ses drapeaux, on n'a vu ni déserteurs, ni pillage jusqu'à Kowno; il en seroit encore de même, si on lui donnoit seulement la moitié de sa ration.

Il semble en vérité, que les succès qu'on espère ne doivent être que le prix de la course, et qu'on a fait compte à l'avance,

du nombre d'hommes qui supérieurs aux besoins que la nature impose, seront assez forts pour résister à toutes les privations; ce n'est pas ainsi, que nos grands capitaines, conduisoient leurs armées, la vie des hommes étoit alors comptée pour quelque chose, ils les ménageoient, ils ne les exposoient qu'à la dernière extrêmité. Au-demeurant les russes suivent avec opiniâtreté, leur système d'attraction, sans cesser de faire disparoître la population et toutes les ressources devant nous.

La ville de Smolinsk est tellement encombrée d'hommes et de chevaux, que je n'ai pas encore de logement; j'habite dans ma voiture, au milieu d'une place couverte de chevaux; j'espère cependant obtenir un gîte moins étroit demain matin. Il est impossible de vous faire une idée de la quantité d'insectes dont nous sommes tourmentés nuit et jour, la plus mauvaise cabane me semblera un palais, si elle peut me mettre à l'abri de cette persécution: plusieurs de nous, sont grièvement malades, par suite des piqures

qu'ils ont reçues; les chevaux en souffrent encore plus que les hommes, ils sont dans un état pitoyable.

L'ennemi a là des auxiliaires que nous n'attendions pas: la chaleur excessive que nous éprouvons, semble les multiplier de jour en jour, et doubler leur désespérante opiniâtreté. La poussière épaisse au milieu de laquelle nous vivons depuis plus de 15 jours nous fatigue beaucoup, les uns en ont la poitrine affectée, d'autres en perdent la vue.

Aucune campagne, n'a été plus pénible que celle-ci, et elle ne paroît pas devoir être courte, etc.

Smolinsk, le 19 août 1812.

L'opinion des généraux n'est pas en faveur de la manière dont on a attaqué la place de Smolinsk, ils pensent que l'armée françoise étant de beaucoup supé-

rieure à celle des russes, pouvoit par des manœuvres sagement combinées, forcer l'ennemi à la retraite, et faire tomber Smolinsk en notre pouvoir, sans en venir à des moyens aussi meurtriers que ceux qu'on a chosis : on ne conçoit pas comment le Général en chef à pu se décider à faire avancer sous la mitraille de la place, des masses d'infanterie qu'il a fait écraser, avant d'avoir réussi, par l'effet de sa grosse artillerie, à faire taire celle de l'ennemi.

Pendant cette inutile boucherie, où les Polonais surtout ont été maltraités, l'ennemi en sûreté derrière ses créneaux, faisoit continuer l'évacuation, et sortoit de la place tout ce qui méritoit d'être conservé; quand il a bien voulu l'abandonner, nous y sommes entrés le 18, à trois heures du matin; la population entière en étoit partie; nous n'avons trouvé que des maisons vuides, ou enflammées : une grande partie des faubourgs est également réduite en cendres; on ne peut plus considérer Smolinsk que comme un camp aban-

donné. La prise de cette place, dont les brillans clochers sembloient de loin promettre des ressources précieuses à l'armée, n'est encore qu'une nouvelle mistification pour son conquérant.

Les recherches de nos soldats, dans l'intérieur des maisons, ont été infructueuses : des corps morts, ou des blessés qui s'étoient refugiés dans les greniers ou dans les caves : tels en sont les seuls résultats.

On n'a trouvé ni vivres, ni linge à pansement pour nos blessés ils manquent de tout, parce que l'armée à fait des marches si longues, que ses équipages n'ont pu la suivre; l'on a imaginé d'en faire conduire une grande partie par des bœufs, il n'est pas présumable que ceux là rejoignent l'armée avant la fin de la campagne, à moins qu'on ne trouve un moyen de les dresser à la course comme notre infanterie : j'ignore quel est le génie auquel nous devons *cette heureuse invention.*

Quoique Smolinsk ne nous offre aucune des ressources que nous devions nous at-

tendre à y trouver, la situation avantageuse de cette place sur le Boristhène, ses remparts de douze pieds d'épaisseur et le grand fossé dont elle est entourée, en rendent la possession précieuse à l'armée françoise; on peut y réunir des approvisionnemens en tout genre; lorsqu'ils nous arriveront, ils y seront à l'abri d'un coup de main.

On s'occupe, dit-on, à l'état-major, de donner des cantonnemens à l'armée en arrière de Smolinsk, on veut les répartir de manière à couvrir la Pologne, pour faciliter et régulariser l'insurrection polonaise; il est question en même temps de s'étendre du côté de l'Ukraine. C'est une des plus riches provinces de la Russie, abondante en bétail et en chevaux dont nous avons grand besoin. On passeroit le reste de l'automne et l'hiver à se refaire, à incorporer les recrutemens qu'on feroit venir de France et d'Allemagne.

On s'occuperoit des sièges de Riga et de Bobrusk, et surtout d'empêcher l'armée russe des frontières de Turquie, de

rejoindre celle du général Barclay-de Tolli, ou de nous inquiéter sur nos derrières.

Les corps d'armée commandés par le maréchal Saint-Cyr, et par le duc de Tarente, se rattacheroient à notre gauche qui se rapprocheroit d'eux, et l'armée du prince Schwartzenberg, tiendroit l'extrême droite de la grande armée.

Ce plan paroît réunir tous les suffrages, on croit même qu'il pourroit amener une paix glorieuse avant l'ouverture de la campagne, s'il étoit exécuté avec la sagesse et les ménagemens qu'il exige à l'égard des habitans des pays que nous occuperions pendant le long espace de huit mois.

Dans tous les cas, au mois d'avril prochain, nous aurions une armée de cinq cents mille hommes, bien reposée, bien aclimatée et bien munie, à opposer à l'ennemi, et six mois devant nous pour les opérations militaires.

Pour moi, quoique je desirasse passer l'hiver en Allemagne où plutôt en France, j'aimerois encore mieux rester en Pologne,

que de voir nos troupes s'enfoncer plus avant en Russie, dans un état de fatigue et de dénuement, dont la progression ne peut produire que des résultats malheureux. Il n'est que trop certain que nos malades n'ayant pas plus de secours à espérer que nos blessés, peuvent, à l'avance, être comptés comme autant d'hommes perdus pour l'armée.

Que de tristes chances une nouvelle incursion ne nous prépareroit-elle pas! etc.

Smolinsk, le 20 août.

Tout ce que disent les bulletins, de la bravoure de l'armée est très-vrai; les annales de la gloire militaire n'ont jamais présenté de plus valeureux soldats, des hommes plus intrépides contre le feu de l'ennemi, contre les fatigues et les privations de tout genre. Certainement il n'y a pas grand mérite à porter en avant des

hommes de cette trempe, toujours impatiens d'en venir aux mains, et de voir changer leur sort par un succès qu'ils acheteront aussi cher qu'on le voudra; mais il y a plus que de l'exagération dans les résultats que les bulletins vous annoncent : lorsqu'ils disent qu'on a pris vingt charriots chargés, pour que vous puissiez évaluer cette capture, il est bon que vous sachiez que les voitures du pays sont traînées par un seul cheval de la plus petite espèce, et qu'elles ne portent guerre que la valeur de deux brouettées de France.

On vous dira qu'on a pris du biscuit à l'ennemi : ce biscuit n'est qu'une drogue nommée par les Russes *soucari;* elle se compose de petits morceaux d'un pain noir dont la farine est à moitié broyée; il est desséché au four, et la plupart du temps moisi ou écrasé. L'estomac du soldat russe est fait à cette nourriture, mais elle est malsaine et d'un goût insipide pour les nôtres : il n'y a que la crainte de mourir de faim qui puisse les décider à en manger. D'ailleurs, les Russes s'attachent,

comme je vous l'ai déjà dit, à ne nous rien laisser; ce qui leur échappe est si peu de chose, comparativement à nos besoins, que ces captures ne valent pas la peine d'en parler.

Lorsqu'on vous détaille, en les multipliant, les pertes de l'ennemi dans chaque escarmouche, on vous dit presque que nous ne perdons rien. Je vous assure, moi, que nous avons ici seulement plus de six mille blessés, et qu'autour de la place, il y a une très-grande quantité de morts, qu'on peut compter, car ils ne sont pas encore enterrés. On ne vous dit pas ce que chaque journée nous enlève d'hommes exténués de fatigue; combien de maraudeurs et de traînards ont quitté leurs corps : le nombre en est effrayant. On vous assure aujourd'hui que toutes les divisions russes ont été battues depuis l'ouverture de la campagne, et qu'elles sont réduites de plus de moitié : cependant, s'il y a une bataille, quelle qu'en soit l'issue, attendez-vous à ce qu'on vous annonce que ce jour-là l'armée ennemie étoit plus nombreuse que la nôtre.

Il faut avoir réellement besoin d'exagérer ses succès, pour prétendre que les Russes tenoient à conserver Smolinsk et vouloient s'y maintenir, tandis qu'il est prouvé que l'évacuation de la place a commencé bien avant que nous eussions quitté Vitespk.

A quatre lieues à la ronde, la population a disparu, ainsi que les bestiaux; les moulins ont été détériorés, les écluses ouvertes ou détruites : je vous assure que Robinson a trouvé plus de ressources dans son île déserte, que notre armée dans Smolinsk. Tant d'obstacles, néanmoins, n'ont point encore produit le découragement : depuis le général jusqu'au dernier soldat de l'armée française, je n'ai jamais vu servir avec plus de zèle, de courage, de désintéressement et de résignation. Je suis convaincu que chacun est persuadé du danger auquel on expose cette belle armée, et veut contribuer à l'éloigner autant qu'il le peut. Plusieurs en conviennent; d'autres révèlent, sans le vouloir, cette pensée par leur conduite. On ne demande plus quelle

est la distance jusqu'à la première ville, parce qu'on commence à croire assez généralement qu'on n'y trouvera pas plus de ressources que dans celles que l'ennemi nous a déjà laissées. On se dit, on se répète sans cesse la bonne nouvelle que je vous ai donnée à la fin de ma dernière lettre; on s'y attache comme à la dernière planche qui nous reste dans le naufrage : mais hélas! elle a déjà beaucoup perdu de sa consistance; les chefs ne répondent plus que d'une manière équivoque, lorsqu'on se hasarde à les questionner sur ce sujet : on voit qu'ils desireroient qu'elle fût vraie, mais qu'ils n'y comptent guère.

On s'est battu hier soir à quelques lieues de cette ville; je ne connois pas encore les résultats de cette affaire.

Smolinsk, le 24 août.

Le 19 de ce mois on s'est battu à quatre lieues de cette place, sur la route de

Moskou, ce combat peut bien passer pour une bataille, les blessés arrivent en grand nombre.

L'ennemi avoit placé sur une hauteur, son arrière-garde pour protéger les convois qu'il est forcé de traîner après lui, ils sont augmentés par le matériel de la place de Smolinsk, et par les voitures qui portent les effets d'un grand nombre de particuliers russes qui ont abandonné leurs habitations sur un espace de cinquante lieues.

Le mouvement pour tourner l'ennemi, s'est opéré trop lentement, l'affaire quoique très-brillante pour l'armée française, eût été moins meurtrière, si l'attaque eût été faite avec des forces plus considérables, comme cela se pouvoit facilement.

Les résultats qui sont nuls, eussent acquis de l'importance par la capture très-probable, d'une grande quantité d'artillerie dont la route de l'ennemi se trouvoit embarrassée; l'action s'est engagée fort tard, elle est devenue une affaire de nuit, à onze heures du soir, il y avoit encore

une partie de nos troupes qui s'entre-fusilloient, croyant tirer sur l'ennemi.

Je suis trop français, pour ne pas applaudir au succès et à la bravoure de nos soldats, mais il ne s'agit pas seulement de mettre en évidence, leur courage dont personne ne doute, il faut produire des résultats, et tout se borne ici, à la prise d'une belle position; où conduira telle? si ce n'est à de nouvelles positions qu'il nous faudra de même acheter par de nouveaux sacrifices d'hommes et de journées. Sur ces entrefaites, le temps s'écoulera, je vois déjà s'avancer à grands pas, une saison rigoureuse, à laquelle nous ne sommes pas préparés. Presque perdus dans un pays que nous ne connoissons pas, privés du tiers de notre armée éparpillé derrière nous, éloignés de nos recrutemens; tout est abandonné à l'aveugle fortune, qui peut se lasser à la fin; elle fit souvent payer cher aux conquérans, ses premières faveurs.

On espéroit encore avant hier, qu'on ne passeroit pas Smolinsk, mais à la vue

des positions enlevées à Valontina, le général en chef enthousiasmé, s'est expliqué de manière à ne laisser aucun doute, sur l'élans qu'il veut donner à l'armée et sur les nouvelles courses qu'il lui prépare, et cela, sans prendre l'avis des généraux qui se taisent devant lui.

Quel est donc l'empire, qu'a pu prendre sur tant d'officiers de premier ordre, un chef dont l'infaillibilité est compromise depuis plus de deux ans; en particulier, les généraux conviennent qu'on fait faute sur faute; ils vous diront, qu'avoir donné au roi Jérôme, le commandement de l'armée chargée de couper celle du général Bagration, et de l'empêcher de se réunir à celle du général Barclay, c'est une faute des plus graves, parce que tout autre que le roi Jérôme, eût réussi dans l'exécution de la seule opération qui ait été bien conçue, depuis l'ouverture de la campagne;

Qu'avoir fait attaquer les remparts de Smolinsk, par l'infanterie, tandis qu'il ne falloit que du canon et tourner la ville

ou la déborder pour s'en rendre maître, c'est une faute ;

Qu'avoir fait écraser l'infanterie polonaise, sous les murs de Smolinsk, et si près de son pays, c'est une faute ;

Que s'aventurer dans un pays pauvre et lointain, à l'approche de la mauvaise saison, c'est une faute;

Qu'avoir fait mettre six mille hommes hors de combat à Valontina, sans espoir d'aucun avantage réel, c'est une faute ;

Que de mettre une aussi belle armée, hors de mesure de recevoir des subsistances et de résister aux fatigues depuis Vilna, de lui laisser voir le peu de cas qu'on fait des hommes les plus braves et les plus précieux, c'est une très-grande faute ; une faute dont peuvent résulter les plus déplorables conséquences. Enfin, que d'avoir entrepris cette campagne, c'est la première comme la plus grande de toutes les fautes.

Cela se dit et se répète tout en se préparant pour aller en toute hâte, et avec une soumission exemplaire, servir l

grande entreprise, avec la crainte hélas trop fondée, de ne pas sortir du cercle des fautes.

B......... à été sur le champ de bataille de Valontina, pour distribuer des décorations; plusieurs militaires de différens grades blessés dangereusement, ont voulu assister à cette revue, parce que l'expérience leur a appris, que les absens quels que soient leurs droits sont oubliés: Un officier, dont la mutilation est trop apparente, pour qu'on puisse espérer de le voir reparaître sur un champ de bataille avec la bravoure qui le distingue, a éprouvé un refus accompagné de ces mots: *Faites-vous guérir, et nous verrons.* Les chefs ont plaidé sa cause et se sont empressés de couvrir aux yeux des soldats, une injustice qui fait trop connoître l'homme accoutumé à ne faire cas que des instrumens qui peuvent servir ses projets, etc.

Smolinsck, le 27 août.

B......... est parti depuis cinq jours avec son quartier-général, pour se porter sur la route de Moskou, il est précédé par son armée, ainsi toutes les espérances de voir nos troupes s'établir et se concentrer en Pologne, sont évanouies; le sort en est jeté; les russes en retournant chez eux, trouvent de nombreux renforts, et tout porte à croire, que s'il y a une bataille, ce sera parce qu'ils auront jugé le lieu et le moment favorable; je vous ai déjà dit et je vous répète, qu'on ne fait plus de distributions régulières, le biscuit est consommé, il n'y a plus d'eau-de-vie, on mange tout le bétail qu'on peut prendre chemin faisant, cela se réduit à peu de chose, parce que les habitans à notre approche, s'enfoncent dans les terres et cachent tout ce qu'ils peuvent emporter, dans des forêts immenses et presque impénétrables.

Nos soldats quittent les drapeaux, pour

avoir du pain, et vont un à un se faire assommer par les paysans russes, qui les reçoivent à coups de hache, de lance ou de fusil.

Le peu de vivres qui restaient dans Smolinsk, a été mis sur les voitures qui doivent suivre l'armée, on n'y a pas laissé une once de farine, déjà les six à sept mille blessés qui sont dans les hopitaux, manquent de nourriture depuis plusieurs jours. Le cœur saigne à la vue de ces braves, gisant sur un peu de paille, n'ayant souvent qu'un cadavre pour oreiller; s'ils peuvent encore parler, c'est pour demander du pain, du linge à pansement ou de la charpie. Il n'y à rien de tout cela, les voitures à bœufs si bien imaginées, sont à plus de 50 lieues en arrière, elles portent les effets d'hopitaux.

D'autres transports mieux disposés pour la marche, n'ont pu même encore avec les premiers secours dont ils sont chargés, atteindre une armée qui ne fait que des marches forcées.

Aucun général, jusqu'ici, ne livra bataille sans avoir ses ambulances à sa

portée, aujourd'hui tout est changé, le carnage commence quand il lui plait, malheur aux blessés, *que ne se faisaient ils tuer?*

Chaque blessé a donné sa dernière chemise pour les premiers appareils, il ne lui reste plus de linge, les plaies les plus simples deviennent mortelles, la faim par dessus tout, en emporte chaque jour un nombre considérable, qu'on entasse à la vue des mourans, dans les cours où dans les jardins; il n'y a ni pioches, ni bras pour les enterrer.

Déjà la chaleur a mis ces cadavres en putréfaction, cette odeur répandue dans tous les quartiers, l'infection produite par ceux qui sont encore à découvert dans les fossés de la ville, l'air empesté que nous envoient de toute part les restes d'une immense quantité de chevaux morts; toutes ces horreurs réunies à une chaleur étouffante, font de Smolinsk, le plus exécrable séjour qu'on puisse habiter sur la terre: de quelque côté que souffle le vent, il n'apporte que des exhalaisons morbi-

fiques, qui font de cette horrible ville, un vaste charnier, où les morts tuent les vivans.

Quelle est donc la fatalité, qui nous entraîne dans cette guerre, que nous ont fait les russes que nous venons chercher au bout de l'Europe? Si c'est la manie des conquêtes, le délire de l'orgueil et la soif insatiable de la domination, comment peut-on se flatter de soumettre un peuple sobre, robuste et presque sans besoins, étranger à nos mœurs, à notre langage, à l'abri de toutes les séductions d'une liberté qu'il ne comprend pas, disséminé sur le sol du plus vaste empire de l'Europe; l'espace, le climat et la famine, sont ses invincibles auxiliaires, ils nous frappent sans relâche et sans combats, nos forces numériques, nos forces physiques et morales, fléchissent sous leurs coups redoublés et le jour où les bayonnettes ennemies s'élanceront contre nous, les rangs de nos soldats éclaircis, leurs bras affoiblis, trahiront infailliblement le courage d'une des plus braves et des plus formidables armées dont l'histoire ait fait mention.

Vous voyez, mon cher ami, comme on se joue des peuples et surtout de notre trop crédule nation; elle n'est plus qu'un instrument de destruction qu'on use sans relâche, et qu'on pousse rapidement vers sa fin.

Smolinsk, le 1er. septembre 1812.

Aussi franc, aussi familier dans mes lettres, que je le serois dans une conversation, je me suis défendu jusqu'à présent de toute recherche et de toute affectation dans ce que je vous ai écrit; observateur attentif, mais interprète véridique, mes lettres n'ont fait que réflechir comme un miroir fidèle, ce que mes yeux on vu, ce que mon esprit a senti et remarqué; mes impressions, mes sensations exactement rapportées, voilà toute ma correspondance, c'est celle de l'amitié; vous auriez tort de m'accuser de voir en noir, parce

que les bulletins peignent tout en beau, j'aime la vérité, je vous l'ai promise, je vous la donne toute nue, et si j'ai quelque chose à me reprocher, c'est d'en voiler involontairement la laideur et la difformité : attendez l'événement, et vous me jugerez ; j'ai peu d'espérance de vous revoir, attaqué d'une maladie cruelle, produite par les fatigues et l'insalubrité de la ville, miné par la fièvre, on croit que je n'irai pas jusqu'à la fin de la campagne, je suis assez heureux cependant pour que ma tête reste froide et saine, lorsque les forces abandonnent le reste de la machine.

Je travaille avec une présence d'esprit que je ne me suis jamais connue, et cela pendant douze à quinze heures par jour sans interruption ; j'espère quelque chose de la diète rigoureuse à laquelle je me suis astreint, il étoit impossible de se condamner à l'abstinence dans un moment plus convenable ; pour dix louis on ne trouveroit pas ici, une bouteille de vin naturel, ni des alimens légers ; du reste, le soin de nos personnes, est bien certainement

ce qui nous occupe le moins; chargés de pourvoir aux besoins de tous, nous y travaillons sans relâche.

Nous avons suivi pour cela, une marche bien différente de celle qui a été ordonnée jusqu'ici dans le pays conquis; les troupes mises à notre disposition pour fourrager et faire des vivres, en un mot pour piller, ont reçu une destination tout opposée : nous commençons déjà à en recueillir les plus heureux effets. Tous les seigneurs qu'on trouve dans les bois sont renvoyés dans leurs châteaux, avec des sauve-gardes, leurs familles les suivent; ils reprennent sur leurs paysans, une autorité que nous protégeons, et à condition qu'on les défendra des maraudeurs, ils continueront à nous envoyer suivant leurs facultés, des farines, de l'eau-de-vie, du grain, des bestiaux et des fourrages.

Une grande quantité de dames, épouses où filles des fonctionnaires russes, qui ont dû se retirer avec leur armée, ont été réunies dans une vaste maison : elles ont aussi une sauve-garde chargée de veiller

à leur sûreté; nous leur donnons autant que nous le pouvons, tout ce qui leur est nécessaire. Si le chef du poste permettoit, à qui que ce fût d'y pénétrer, ou s'il n'obtemperoit pas aux demandes de la première de ces dames qui parle françois, il seroit exposé à des punitions sévères. Tous les prêtres sont réunis dans la Cathédrale, et traités avec les mêmes égards : je leur ai confié la garde du trésor qui est dans leur église, quoiqu'on m'ait prescrit de le faire transporter en France.

Ce n'est pas de l'or qu'il nous faut, tout seroit perdu si cette impolitique piraterie s'exécutoit. Un pauvre religieux m'a été amené hier par des soldats, je lui ai témoigné les plus grands égards, je l'ai fait loger, j'ai assuré sa subsistance, je l'ai engagé pour faire trève à sa reconnoissance, à prier Dieu pour la paix : nous en avons grand besoin.

Je juge par ce qui m'arrive ici, mon cher ami, qu'il eût été bien facile si on l'eût voulu, de se faire une meilleure

réputation au dehors, et de faire estimer le nom françois aux étrangers, à nos ennemis même.

Nous avons le bonheur d'avoir pour gouverneur général, un militaire du plus grand mérite, ses talens, ses connoissances administratives, son humanité pour les prisonniers de guerre et pour les habitans en font un homme précieux en tous temps, et particulièrement dans ces tristes circonstances.

Les paysans reparoissent, la confiance s'établit, des marchands juifs apportent des provisions, vendent de l'eau-de-vie, de l'hydromel; mais pour plus de sûreté, nous envoyons, à deux lieues, des détachemens chargés de faire respecter par les traînards, les convois, les chevaux et les paysans, jusque dans la ville, et nous les faisons reconduire avec la même précaution, hors de la vue des grandes routes.

On construit des fours, on établit des forges pour faire des outils de toute espèce qui nous manquent; les moulins se rac-

commodent et la garnison enterre un peu les morts : l'armée pendant ce temps, court et ne joint pas l'ennemi.

Je sais qu'on est entré dans la ville de Dorogoboui ou Dorogobouche, sans être plus avancé, les Russes n'y avoient rien laissé, cette ville est à vingt-cinq lieues d'ici, sur le Dinéper et sur la route de Moskou; l'armée va se trouver bientôt dans la plaine sacrée, les Russes y ont été heureux : on croit que c'est là qu'ils nous livreront bataille etc.

Smolinsk, le 10 septembre.

La marche que nous avons prise à Smolinsk, d'user d'humanité et de beaucoup d'égards pour les habitans du pays, qui n'ont pu suivre l'armée russe, faute de moyens de transport, est une innovation, je dirois même une salutaire insubordination que les autorités militaires

françoises ont prise sur elles : les effets en sont de jour en jour, plus satisfaisans; sans violence, sans moyens coercitifs d'aucune espèce, les convois de vivres nous arrivent par toutes les routes, comme si nous avions des millions en caisse pour les payer aux propriétaires du gouvernement de Smolinsk, qui nous les amènent, ou qui nous les envoient.

Le plus grand ordre, un ordre tel que je n'en ai jamais vu de plus parfait, dans une place conquise, règne ici; il est impossible de se figurer sans le voir, quel bien peut opérer la présence de deux ou trois hommes bien intentionnés, fermes et laborieux.

Vous savez dans quel état étoient les subsistances à Smolinsk; au départ de l'armée françoise, il n'y restoit absolument rien; aujourd'hui, sept énormes magasins sont pleins de farine, d'eau-de-vie, de riz, et peuvent pendant quinze jours, nourrir une armée de cent mille hommes.

A quelques lieues en arrière de cette

place, dans la petite ville de Clementina, on a fait d'autres approvisionnemens presqu'aussi considérables (1); notre parc est rempli de bétail, tandis que les convois de bêtes à cornes qui arrivent des pays situés au-delà de la Vistule, de la Prusse, du Danemarck, etc., peuvent filer et aller servir à la consommation de l'armée, pour laquelle ils ont été achetés, sans que nous ayons besoin d'en rien retenir : ce service est parfaitement organisé.

---

(1) C'est à M. le baron Joinville que l'auteur de ces Lettres doit la première idée des moyens si heureusement employés pour l'approvisionnement de Smolinsk, et des ménagemens dont on a usé autant que faire se pouvoit à l'égard des habitans de cette province.

Le jour même où cet ordonnateur en chef alloit quitter la ville pour se porter en avant avec le quartier-général, au milieu des occupations dont il étoit accablé, ayant son logement rempli d'officiers de tous grades, qui avoient chacun une demande pressante à lui faire, on le vit tout quitter pour faire donner des subsistances à deux vieilles dames russes, qui avoient été arrêtées aux environs de la ville : il les accueillit avec une extrême politesse, et les recommanda pour l'avenir aux fonctionnaires qui pouvoient, après son départ, leur rendre le même service. Il n'y eut aucune ostentation dans son procédé; on voyoit

Quoique nous ayons peine à croire, que la dévastation de la route militaire d'ici à Viazma, permette à l'armée de revenir par Smolinsk, nous sommes en mesure maintenant, de lui offrir des secours et des ressources en cas de malheur; mais que de travail, que de peine, que de sévérité n'a-t-il pas fallu pour en venir là! Cependant à l'égard des habitans, on n'a suivi qu'une marche dictée par l'humanité et les ménagemens dus à leur position. Il est vrai de dire que nous avons trouvé au milieu de cette terrible armée si redoutée, et par cela même si décriée, des fonctionnaires disposés à n'employer que les bons procédés et la persuasion: les mélanges sont inséparables des grandes réunions d'hommes. Veut-on des pillards et des gens atroces? certainement on

---

bien que cette conduite n'étoit de sa part qu'une affaire d'habitude: ceux qui l'ont connu dans sa longue et pénible carrière aux armées, savent que, pour satisfaire son penchant à l'humanité et à la bienfaisance en faveur des malheureux habitans des pays conquis, il s'est attiré souvent les reproches les plus durs de la part de B........

en a ; mais l'expérience me prouve qu'il ne faut que suivre un système opposé, pour trouver sur ses pas, une foule d'hommes honnêtes, capables et bien intentionnés. Avec notre nation, tout dépend des *chefs*. Il est prouvé aujourd'hui que sur dix trainards, il n'y a pas deux François

Les Russes n'ont pas profité de la plaine sacrée, pour nous combattre : l'armée française l'a dépassée sans coup férir, mais aussi sans rien prendre à l'ennemi et sans rien trouver dans les villes qu'il nous a abandonnées.

On dit qu'il se concentre du côté de Mozaisk, où il a fait faire des ouvrages de campagne ; je n'ai plus de réflexions à vous faire à cet égard, je ne puis plus que souhaiter que mes appréhensions appuyées de la réunion de tant de chances évidemment contraires, ne se réalisent pas : la fortune a de tristes retours : malheur à ses favoris, s'ils ne comptent que sur elle. Le grand Frédéric vouloit des espérances mieux appuyées ; il croyoit que Dieu étoit

pour les gros bataillons; mais il ne négligeoit aucune des précautions nécessaires pour les conserver; ceux de notre chef sont bien diminués depuis le passage du Niémen, jusqu'au bord de la Koloha, où ils doivent arriver aujourd'hui.

Demain, 1er. septembre, d'après le dire des gens du pays, nous touchons à la saison des pluies; elle est ordinairement suivie des gelées, qui, dès les premiers jours, montent de degré en degré : elles seront bien vîte insupportables pour les habitans du midi de l'Europe, exposés à rester au bivouac sans fourrures. L'histoire, en nous rapportant les grandes migrations des peuples du Nord vers le Midi, a trouvé le secret de leur instinct voyageur dans le besoin d'une meilleure destinée : quelle étrange fatalité pousse en ce moment vers le Nord, à la voix d'un seul homme, les nombreux habitans des plus doux et des plus beaux climats de l'Europe civilisée, etc., etc.

Smolinsk, le 11 septembre 1812.

Une estafette arrive à l'instant, et nous annonce que l'armée russe a enfin accepté la bataille le 7 de ce mois; qu'elle a été battue, qu'on lui a pris beaucoup d'artillerie, malgré des redoutes, des ravins, et une position très-avantageuse : on en poursuit les débris qui se dirigent sur Moskou. Enfin l'horizon s'éclaircit; pour moi, je ne chasserai les idées noires que lorsque j'aurai la certitude que mon fils aîné, dont le régiment a été engagé pendant toute la journée, a survécu à cet épouvantable massacre.

Quelque desir que j'éprouve d'acquérir la certitude d'un aussi grand succès, il est prudent cependant d'attendre des détails de personnes sûres et véridiques, avant de chanter victoire. J'ai appris à douter de tout, depuis l'ouverture de cette campagne, excepté du courage de nos troupes.

Dans l'éloignement où a été conduite

l'armée française, un demi-succès peut lui devenir plus funeste que ne le seroit une bataille perdue sur nos frontières.

Smolinsk, le 14 septembre 1812.

Qu'on vienne me dire que les poltrons ne sont bons à rien, je soutiendrai le contraire : sans celui qui vient de m'arriver, et qui n'a pas été plus près qu'à une lieue du champ de bataille, et dans un château où *il se réconfortoit, comme Sosie, pendant que nos gens se battoient*, j'aurois été peut-être encore huit jours entre la vie et la mort : il a vu mon fils commandant l'escorte de l'ambulance de son régiment; il n'a pas même été blessé, quoiqu'il ait vu périr à ses côtés plus de la moitié de son régiment. Notre poltron, qui est étranger, nomme beaucoup de généraux morts de notre côté, et parle d'un grand nombre de blessés; mais, de sa part, cela demande confirmation. . . . .

Je suis étonné que, n'étant qu'à soixante lieues, nous n'ayons pas encore une relation détaillée. Il est passé hier soir un officier et une estafette, qui couroient vers la France; ils n'ont fait que changer de chevaux : ils ont confirmé le gain de la bataille de Mojaïsk, mais sans détail.

Demain j'essaierai de marcher, d'en chercher et de vous en donner : les nouvelles de l'armée me donneront des forces; il me semble que j'entre en convalescence.

Smolinsk, le 15 septembre 1812.

Comme je me suis imposé la plus stricte exactitude dans tout ce que je vous écrirai, trouvez bon que je me dispense de vous donner les détails de la bataille de Mojaïsck : n'étant pas à l'affaire, j'aurois mauvaise grace d'en contredire ou d'en confirmer la relation. Les lettres que j'ai

reçues de témoins oculaires s'accordent, toutes, sur le courage inconcevable de nos troupes. (Je vais vous transcrire le plus court de ces rapports à la suite de cette lettre; vous pouvez y ajouter foi : il est d'un officier supérieur qui fait la guerre depuis quinze ans.) Le 7, au matin, les corps qui avoient mis un peu de biscuit en réserve, l'avoient distribué; mais, en général, le soldat étoit exténué de fatigues et de faim, n'ayant pas reçu de distribution depuis plusieurs jours: la nuit avoit été froide, et il n'y avoit pas une goutte d'eau-de-vie pour le réchauffer. C'est dans cet état qu'on l'a trouvé, lorsqu'on est venu lui lire la proclamation qui annonce la bataille, et promet la victoire et l'*abondance*.

L'ennemi, au contraire, retiré sur un terrain avantageux, couvert par des redoutes, ayant à sa droite une rivière, devant lui des ravins profonds, à sa gauche un bois serré, bien muni de vivres et d'eau-de-vie, dont chaque soldat portoit encore environ deux bouteilles; l'ennemi,

dis-je, nous attendoit de pied ferme. Vous allez voir, par le dix-huitième bulletin, que, comme je vous l'annonçois, *l'armée russe, tuée ou prise depuis l'ouverture de la campagne*, se retrouve vivante, pour surpasser la nôtre en nombre, ou tout au moins pour l'égaler le jour de la bataille.

Vous remarquerez aussi que notre armée, forte de trois cent cinquante mille hommes au passage du Niémen, quoique *n'ayant presque rien perdu* dans les engagemens multipliés et dans les escarmouches depuis le 20 juin, ne se présente à la bataille du 7 septembre, qu'avec cent trente mille hommes au plus. Ces données, que vous avez sous la main, et qui déposent aux yeux de l'Europe attentive contre la véracité des bulletins, vous mettront, je l'espère, en garde contre ces fabuleuses narrations faites pour tourner les têtes légères, mais qui n'en imposent pas à quiconque sait apprécier et calculer ce qu'il lit. Que sont devenues ces centaines de mille hommes qui nous manquent du 20 juin au 7 septembre, de l'aveu même du dix-hui-

tième bulletin ? D'où sortent ces phalanges russes, qu'*on tue sans relâche depuis soixante-quinze jours ?* Comment peut-on essayer de faire croire qu'en attaquant un ennemi qui a des redoutes, des carrés entourés d'abatis équivalant à des chevaux de frise, des ravins entre lui et son adversaire, on puisse ne faire qu'une perte aussi disproportionnée, comparativement à la sienne et au nombre des combattans foudroyés pendant sept heures consécutives par plus de cinq cents pièces d'artillerie.

La vérité est, que trente mille hommes ne remplaceroient pas la perte du 7 septembre; la trop brave cavalerie cruellement prodiguée dans cette sanglante journée, ne s'en relèvera de long-temps.

Si la bataille de Mozaïsck, ne donne pas d'autres avantages que ceux qu'on nous annonce, ce n'est qu'un triste trophée, une funeste victoire; si au contraire on a profité des suites de la bataille; si les quarante ou cinquante mille hommes de la garde impériale, qui n'ont pas donné dans la journée du 7, ont été envoyés à la pour-

suite de l'ennemi, le reste de l'armée russe peut être détruit, toute son artillerie doit tomber en notre pouvoir. Notre armée, après vingt-quatre heures de repos, peut se porter dans toutes les directions et appuyer les opérations de la garde impériale : il faut donc attendre quelques jours, avant de juger ce terrible procès.

Copie de la lettre du Colonel D....., *à M.* D. P....., *à Smolinsk.*

Mozaïsk, le 7 septembre 1812,
à 9 heures du soir.

« J'AI vu une des plus terribles batailles qui se soient jamais données, depuis que les hommes étudient l'art de se détruire; je me suis trouvé pendant l'action, successivement sur tous les points. Accoutumé à observer froidement l'ensemble des dispositions générales d'une affaire, je crois qu'aucunes de celles-ci ne m'ont

échappé : je n'entrerai pas dans les détails, cela nous mèneroit trop loin.

» Voici la position de l'ennemi, dont j'évalue la force de cent dix, à cent trente mille hommes, sa gauche étoit appuyée à un bois, et soutenue par une redoute construite sur un mamelon : deux redoutes couvroient la ligne ennemie, jusqu'au centre également couvert par trois grandes redoutes placées sur des élévations; la droite laissant la Kologa et le village de Borodino entr'elle et notre gauche, s'appuyoit à deux mamelons sur lesquels étoient construites les dernières redoutes de la ligne ennemie; deux profonds ravins couvroient presqu'en entier l'armée russe, et ajoutoient beaucoup à la force de la position avantageuse qu'elle avoit choisie.

» L'armée française, prenant l'offensive, quitta ses positions désavantageuses; au point du jour, la gauche commandée par le vice-roi, surprit à six heures du matin, le village de Borodino; le 3e. corps attaqua à 7 heures le centre, secondé par le feu de soixante pièces de canon; le 1er. corps

commandé par le prince d'Ekmulh, avec le 5e. aux ordres du prince Poniatowski, placés à l'extrême droite, avoient déjà commencé leur mouvement pour tourner le bois et la gauche de l'ennemi; dans cet état de choses, à sept heures et demie, notre armée étoit entièrement engagée : mille pièces de canon vomissoient la mort sur les deux armées.

« B......... entouré de toute sa garde, dirigeoit les attaques du haut d'un plateau hors de la portée de canon.

« On doit croire que la supériorité de nos troupes, et leur extrême bravoure, lui firent juger inutiles toutes les manœuvres qui auroient pu, en épargnant cependant beaucoup de sang, nous donner également la victoire, car il n'attendit pas le résultat du mouvement du corps commandé par le prince Poniatowski sur notre droite, et ne fit ni poursuivre, ni soutenir par la jeune garde, comme on s'y attendoit le premier succès du vice-roi à notre gauche. Il fit attaquer les redoutes par l'infanterie et la cavalerie : avec des

troupes comme les nôtres, on est certain d'arriver, mais leurs pertes sont énormes.

» Avant que le feu de nos batteries, et l'adresse de nos pointeurs eussent produit leur effet ordinaire sur l'artillerie ennemie et pendant le feu le plus soutenu, nos troupes avoient marché sur ses redoutes et les avoient attaquées de front : elles ont été prises et reprises plusieurs fois ; à neuf heures, l'ennemi ayant perdu toutes ses positions du centre qu'il avoit vraisemblablement dégarnies pour renforcer sa droite si vivement menacée trois heures auparavant, voulut les reprendre ; il soutint cette attaque faite par une partie de sa réserve, et par la garde impériale russe, avec une grande fermeté, mais avec trop peu d'énergie et de résolution. Ses colonnes furent arrêtées par notre artillerie, et restèrent stationnaires pendant plus d'une heure et demie sous notre mitraille, sans perdre un pouce de terrain ; mais enfin une charge du 4.e corps de cavalerie, mit fin à leur indécision, elles se débandèrent : les troupes ennemies

qui avoient réussi à reprendre leurs redoutes de droite à neuf heures du matin, nous abandonnent leur ligne et le champ de bataille. A deux heures après midi la victoire se déclare pour nous; il ne reste aux Russes qu'une des redoutes de droite, d'où ils font un feu soutenu jusqu'à la fin de la journée pour protéger leur retraite. Tout porte à croire qu'à l'heure où je vous écris elle est également abandonnée.

» Nos trophées consistent en soixante pièces de canon, et quatre à cinq mille prisonniers : sous le rapport des morts et des blessés, je ne crois pas nos pertes moindres que celles de l'ennemi; mais je compte pour rien ce que nous avons aujourd'hui; s'il est poursuivi cette nuit par la garde impériale, comme nous l'espérons, la journée de demain ne se passera pas sans que son artillerie et la majeure partie de ses débris ne soient entre nos mains. Nos forces étoient égales à celles de l'ennemi, distraction faite de la garde impériale qui n'a pas donné.

» Nos soldats se sont battus à jeûn,

leur ardeur leur a fait oublier la faim. Après l'affaire, j'ai vu B......... parcourir le champ de bataille, je l'ai suivi partout, il étoit rayonnant, il se frottoit les mains en répétant avec satisfaction : *Il y a cinq Russes morts pour un Français.* Je crois qu'il a pris les Allemands pour des Russes, etc. Il y a plus de chevaux tués que d'hommes, notre grosse cavalerie est presque entièrement démontée, mais elle a fait des prodiges de valeur, comme toute l'armée.

» Nous avons perdu beaucoup de généraux. »

Smolinsk, le 17 septembre 1812.

Au lieu de faire poursuivre l'ennemi, par quarante ou cinquante mille hommes de la garde impériale qui auroient tout détruit, et qui au besoin, auroient été soutenus par le reste de l'armée, on a tardé vingt-quatre heures à se mettre en mouvement, et c'est encore l'armée qui

a été chargée de ce dernier effort : il n'a rien produit, l'ennemi a profité du temps qu'on lui a laissé pour se mettre hors d'atteinte ; ainsi la bataille de la Moskowa a diminué l'armée française, de trente-cinq mille hommes, sans autre avantage, que quelques pièces de canon prises le 7 ; on marche sur Moskou, c'est-là, dit-on, qu'est la paix ; on espère que les Russes voudront sauver cette capitale : fasse le Ciel que cette prédiction s'accomplisse.

Quand l'ennemi auroit perdu quelques milliers d'hommes de plus que nous, le voilà au milieu de ses moyens en tout genre, il aura bientôt réparé ses pertes et doublé son armée ; je ne vois que l'importance de Moskou, qui puisse le déterminer à un arrangement. On fait filer d'ici tout ce que nous avons en état de marcher, les hommes à peine convalescens, sont mis en route, avec les bataillons de marche.

Cette dernière dénomination est peut être une énigme pour vous : Un bataillon de marche se compose du nombre

d'hommes nécessaires pour le compléter sans distinction de corps, tout ce qui se trouve en officiers et soldats à sa portée y est incorporé; le commandant ne connoît pas les officiers, ceux-ci ne connoissent pas les soldats, qui à leur tour, ne connoissent ni leurs officiers, ni leur commandant : chacun d'eux espère bientôt se quitter, et s'inquiète fort peu d'être considéré. Dans ces rassemblemens d'un jour, organisation provisoire et passagère qu'aucun esprit de corps n'anime et ne vivifie, on commande avec humeur et rudesse, on obéit de mauvaise grace, parce que réciproquement, les uns n'attendent rien des autres; le jour d'une affaire, il y auroit absence totale de cette confiance réciproque, qui fait la force des armées.

C'est un moyen inventé pour conduire les nombreux détachemens que fournit le recrutement, pour ramasser les hommes restés en arrière, les sortans des hôpitaux, les maraudeurs et les traînards.

Il est fâcheux qu'on en abuse, pour

nous amener des enfans : des hommes foibles, des convalescens qu'on a forcé trop tôt de sortir des hôpitaux, ils viennent mourir ici, sans avoir été jamais en état de porter un fusil. Quelques soins qu'on prenne d'évacuer les hôpitaux, autant que les moyens de transport le permettent, et de faire conduire sur les derrières, tous les blessés en état de supporter la voiture ; ils sont dans un état d'encombrement qui en rend le séjour mortel.

Les bataillons de marche donnent un grand nombre de malades, ce sont ces arrivans qui au lieu de renforcer l'armée, apportent dans les hôpitaux, des maladies inconnues et de funeste contagion.

On y voit aussi de vieux soldats, connus par une bravoure remarquable, devenus toup-à-coup imbécilles ; ils pleurent, ne veulent prendre aucun aliment et meurent au bout de deux ou trois jours. D'autres passent subitement de l'état ordinaire de santé et de tranquillité, à la stupidité, ils fixent d'un œil hagard et opiniâtre, les personnes qui sont à leur portée ; leurs

corps deviennent enflés pendant vingt-quatre heures; ils reviennent au marasme en cinq à six jours, et meurent en peu de temps. Plusieurs soldats affectés de ces diverses maladies, offrent un aspect épouvantable : leurs cheveux se dressent, se roidissent en cordes; ces malheureux vomissent des injures jusqu'au moment où ils expirent comme par un coup de sang. Deux sont morts hier en chantant : ils n'étoient entrés que depuis cinq jours, et n'avoient fait que chanter depuis le second jour de leur arrivée jusqu'au moment de leur mort.

Les animaux ne sont pas plus exempts de cette destruction précipitée que les hommes : des chevaux qui paroissent bien portans, meurent du jour au lendemain, sans qu'on puisse en deviner la cause; on en voit d'autres qui, paissant dans une bonne prairie, sont tout-à-coup saisis d'un tremblement aux jambes; ils tombent et ne se relèvent plus.

Dernièrement, cinquante voitures traînées par des bœufs d'Italie et de France,

sont arrivées dans cette place; ces animaux paroissoient en bon état : pas un n'a voulu manger; quelques-uns se sont couchés, et sont morts une heure après; d'autres éprouvoient le même sort, lorsqu'on a remarqué que tous ceux dont les yeux s'étoient renfoncés dans l'orbite, et étoient devenus fixes, mouroient très-promptement. Afin d'en tirer parti, on s'est empressé d'envoyer chercher tous les bouchers de la place, et des soldats munis de haches, pour fendre le crâne aux bœufs encore vivans. Aucun de ces animaux, qui n'étoient ni tenus ni attachés, n'a fait le moindre mouvement pour éviter le coup. Ce spectacle se renouvelle à mesure que les voitures à bœufs nous arrivent; et au moment où je vous écris, douze hommes sont occupés à dételer et à assommer en toute hâte une centaine de bœufs qui traînoient un des convois du neuvième corps. Une marre qui est au milieu de la place sur laquelle je suis logé, reçoit les intestins de tous ces animaux : ils vont se pourrir avec des cadavres humains,

qu'on y a jetés depuis notre entrée dans cette ville.

Jugez du spectacle que j'ai sous les yeux, et de l'air que je respire : l'aspect jusqu'alors inconnu de ces fléaux destructeurs et multipliés, fait sur les militaires les plus fermes, une fâcheuse impression; il faut un moral de la plus forte trempe pour n'en être pas affecté.

La mort se présente sous mille formes plus expéditives et plus hideuses les unes que les autres; ma plume se refuse à vous en achever le déplorable détail.

Je ne suis plus, moi-même, qu'un squelette qu'il faut étayer pour faire un pas; la tête seule me reste, etc.

Smolinsk, le 23 septembre 1812.

L'Armée Française espéroit après le gain de la bataille de Mozaisk, que l'ennemi pour sauver Moskou, se décideroit

enfin à la paix, mais à notre grand étonnement sans capitulation, sans résistance, il vient de nous abandonner cette riche capitale, nos troupes y sont entrées le 14 de ce mois. Jamais vainqueurs ne firent une entrée moins triomphante et qui fût accompagnée de signes plus sinistres.

Au mouvement et à l'agitation qui règnent d'ordinaire dans une ville vaste et populeuse, avoient succédé le silence et la solitude: ces longues rues désertes, ces habitations fermées annonçoient ou la fuite des habitans à notre approche, ou l'épouvante et l'éloignement qu'inspiroient les vainqueurs; cependant l'avant-garde s'avance, à peine parvenue au milieu de la ville, elle est assaillie par une fusillade partie du Kremlin, elle pénètre aussitôt dans cet ancien palais des Kzars, s'en empare, disperse quelques misérables de la lie du peuple qui s'y étoient retranchés; malheureusement elle néglige de les poursuivre, la prudence exigeoit qu'on s'en assurât ou qu'ils fussent rejetés hors de la

ville : cette dangereuse insouciance résultat de l'avide impatience du pillage devoit avoir de bien tristes conséquences.

Comment n'a-t-on pas pris de plus sûres précautions pour conserver intacte cette grande ville unique gage de la paix, mais le même génie qui produisit tant de desseins funestes aux Français, qui égara leur courage jusqu'au fond de l'Europe, leur inpire encore une dangereuse sécurité, et au milieu de leurs bataillons réunis, une poignée de misérables vient la torche incendiaire à la main leur ravir cette précieuse et trop chère conquête.

Moskou est en feu, un océan de flammes dévore cette belle cité, B......... poursuivi de quartier en quartier par l'incendie s'est enfin refugié dans le Kremlin, ses états-majors contemplent du haut des tours la destruction de la dernière ressource, sur laquelle reposoit leur dernière espérance.

Quelle épouvantable catastrophe, quelle terrible leçon ! les Russes préférant brûler

une pareille ville plutôt que de dévier du plan qu'ils suivent depuis l'ouverture de la campagne, de tout anéantir sur notre passage et de ne nous laisser que des ruines et des décombres: est-ce un effet de la haine? est-ce pour mieux assurer leur vengeance ? est-ce un élans de patriotisme? Je crois que dans cet inconcevable sacrifice, bien fait pour effrayer tous les conquérans et pour apprendre aux nations qu'un fléau peut être arrêté par un autre fléau; je crois dis-je que tous ces sentimens réunis vont s'exalter par une fureur qui signalera les derniers évènemens de cette campagne, et lui donnera un caractère d'atrocité plus effrayant encore que les cruautés exercées dans l'horrible guerre d'Espagne.

Il ne faut plus espérer de paix, nous sommes trop faibles pour la commander, comment y compter avec des gens qui n'ont rien à perdre et qui ont voulu tout perdre pour tout sauver.

La plus ancienne ville du nord, la capitale du plus vaste Empire offerte en

holocauste au patriotisme, à l'indépendance nationale. Au milieu de ces débris fumans, une armée Française à plus de sept cents lieues de ses foyers; que dire après une telle réflexion, quels détails vous donnerai-je encore, la plume me tombe des mains, je suis anéanti?

Smolinsk, le 19 octobre 1812.

L'Armistice fait au moment de notre entrée à Moskou n'a duré qu'un instant. Les Russes n'ont voulu probablement que réunir leur armée et réparer le désordre qui suit toujours une grande bataille: les renforts leur arrivant de toutes parts, on n'entend parler que des corps ennemis manœuvrant sur nos derrières et sur nos flancs.

Celui du général Witgenstein grossit de jour en jour, il ne faut rien moins que les talens militaires du maréchal Saint-Cyr

et l'incroyable bravoure de son petit corps d'armée, pour que cette poignée de troupes n'ait pas été vingt fois anéantie par les forces disproportionnées quelle tient en échec.

Le corps d'armée Russe qui couvre Riga, à reçu des renforts par terre et par mer.

Le général Tormansof est maintenant en mesure de ne laisser faire aucun progrès à l'armée commandée par le général Schvartzenberg.

Une armée Russe venant des frontières de la Turquie et composée de cinquante mille hommes de vieilles troupes commandés par l'amiral Tchichagow, manœuvre sans obstacle sur la Pologne.

Il se forme sur différens points des milices que les généraux Russes réunissent en divisions : elles ont de la cavalerie et de l'artillerie.

Les nobles russes arment leurs paysans et marchent à la tête de ces guérillas du nord ; la route de Mozaïsk à Moskou est souvent interceptée par elles et par de nombreux partis de cosaques.

La grande armée russe postée aux environs de Moskou, ferme ce cercle qui se rétrécit chaque jour autour de notre armée; il faut devant Moskou mettre dix mille hommes et de l'artillerie en campagne pour fourrager, encore n'est-on pas assuré d'y réussir sans combat.

Il est impossible que B......... ignore ces dispositions menaçantes, comment peut-il prolonger son séjour à Moskou, il n'y a pas un instant à perdre pour se retirer et concentrer nos troupes. Chaque jour on s'attend à recevoir l'ordre d'un mouvement rétrograde, on compte les heures avec une anxiété visible sur toutes les figures.

L'armée Française qui est à Moskou, n'est pas évaluée à plus de quatre-vingt mille hommes en état de combattre: elle n'a que très-peu de cavalerie, l'habillement et la chaussure sont dans un état pitoyable; je conçois qu'il vaudroit mieux faire la paix, que de courir les chances d'une retraite avec une armée épuisée et sans magasins, sur une étendue de cent lieues; n'ayant d'ailleurs aucun point d'ap-

pui, aucune ligne de défense jusqu'à Smolinsk; c'est une grande faute que l'hésitation et la perte de temps en pareil cas, la plus grande de toutes c'est de prendre nos adversaires pour des hommes qui ne savent ni voir, ni juger les avantages de leur position et de leur climat: l'erreur est un peu grossière; les officiers russes répondent à ceux des nôtres qui leur parlent de la paix et qui croient la campagne finie, que la campagne au contraire n'est pas commencée et qu'ils vont bientôt nous le prouver.

L'ennemi gagne ce que nous perdons en énergie; l'audace et la confiance ont passé de son côté.

Toutes mes lettres sont d'une teinte si noire que je suis souvent tenté de ne plus vous en écrire, leur triste uniformité me fatigue, la lecture doit en être pénible pour vous, mais je vous ai promis la vérité, je tiens ma parole, que les événemens malheureux cessent, que notre position s'améliore j'aurai bientôt changé de langage. Le neuvième corps fort de vingt-huit à

trente mille hommes, commandés par le duc de Bellune est parti de Smolinsk, j'ignore sa destination, il est certain qu'il n'a pas pris la route de Moskou. Quelle que soit sa direction, les pluies abondantes dont nous sommes inondés depuis plusieurs jours rendront sa marche difficile.

Smolinsk, le 24 octobre 1812.

Aux pluies ont succédé les gelées, aujourd'hui la glace porte les voitures, voilà l'hiver arrivé et à sa suite une foule d'inconvéniens et de difficultés de toute espèce. Le froid rend les bivouacs meurtriers, on voudrait pouvoir abriter les troupes au moins pendant la nuit, c'est par ce motif qu'on évacue de cette place les malades et blessés en état de marcher, on les dirige sur les hôpitaux qui sont en arrière, on profite de tous les convois qui rétrogradent pour faire transporter ceux qui peu-

vent supporter la voiture, mais il en arrive une si grande quantité par la route de Moskou, qu'il est impossible de faire cesser l'ençombrement des hôpitaux.

Les logemens qu'occupoient les troupes du neuvième corps qui étoient cantonnées dans cette place, ont été repris si promptement par celles de la garnison, qu'il ne reste pas une maison vacante pour les corps de passage, on voit d'ailleurs ici plus de deux mille individus qui, éloignés des régimens ou des administrations auxquelles ils appartiennent, trouvent des prétextes pour rester à Smolinsk, sans que l'état major de la place paraisse avoir connoissance de tant de désordres. Jamais cependant il ne fut plus nécessaire de réunir nos forces et de faire usage de toutes nos ressources. Le départ du neuvième corps a été commandé par la nécessité de secourir le maréchal Saint-Cyr. Le général Witgenstein ayant reçu des renforts considérables de Finlande et de Pétersbourg, l'a attaqué près de Polosk; on s'est battu le 18 et le 19 avec acharnement;

nos troupes ont combattu avec leur valeur ordinaire; le maréchal malgré la disproportion du nombre, a fait éprouver une perte considérable à l'ennemi, la sienne ne l'est pas autant, mais il a été blessé et forcé de céder momentanément le commandement en chef au général Legrand.

On parle confusément, d'un mouvement de l'armée aux environs de Moskou, et d'un engagement ou les russes auroient attaqué.

L'ennemi devient entreprenant, il a repris l'offensive sur tous les points: il a changé de rôle avec nous, malheureusement la défensive ne nous va pas mieux que les retraites.

Malgré l'incendie de Moskou, on a trouvé des ressources précieuses dans quelques parties de la ville; mais on n'y a pas mis l'ordre qui devoit y régner; au lieu de faire distribuer, on a laissé piller; la garde impériale, s'est constituée de vive force propriétaire de la presque totalité du pillage; la place publique est transformée en un vaste bazar,

où les dépouilles de Moskou, les richesses de l'Europe et de l'Orient sont vendues à son profit.

Tandis que les blessés entassés dans les hôpitaux manquent de tout, peut-on n'être pas révolté de voir une milice privilégiée, vendre les vins, les liqueurs, et tous les objets de première nécessité à l'armée même, qui en a payé si chèrement la conquête.

Il est à craindre que l'extrême partialité dont on use à l'égard de la garde, ne donne lieu à des scènes sanglantes; elle occasionne dans l'armée une exaspération que je vois toujours croissante, elle ne peut manquer de produire tôt ou tard de fâcheux résultats. On sait positivement que B......... étoit encore au Kremlin le 17 de ce mois; on vient de sa part de réitérer l'ordre de presser la réparation des fortifications de Smolinsk, mais on ne dit pas un mot de la retraite.

Adieu, mon cher ami, quoique le temps sec et froid me fasse du bien, nos affaires

vont si mal, que le plaisir de vous revoir, n'est plus chose que j'espère de long-temps.

Smolinsk, le 27 octobre 1812.

Nous venons d'apprendre officiellement, que B......... a quitté Moskou le 19 de ce mois avec l'armée française, pour revenir sur le Boristhène; mais on nous laisse ignorer la route par laquelle s'effectuera ce mouvement rétrograde. On sait cependant, que depuis quelques jours, nos troupes manœuvrent et se concentrent, que l'ennemi les observe et ne cesse de les harceler, avec les nombreux cosaques, que le comte Platow, qu'on croyait disgracié et tout à fait oublié, vient de ramener des bords du Tanaïs. (1)

---

(1) Les Russes le nomment *Don*.

Cette cavalerie légère ajoute peu à la force d'une armée le jour d'une bataille, mais elle est d'un effet très-nuisible contre des troupes en marche; toujours en mouvement, toujours aux aguets de l'instant favorable pour une surprise, elle exige une surveillance continuelle qui ne laisse aucun repos au soldat; il est forcé d'être nuit et jour sur ses gardes.

Pour avoir trop différé la retraite, on craint avec raison quelle ne soit devenue bien difficile; nous avons desiré vivement quelle se fit, nous sommes aujourd'hui dans la plus grande inquiétude sur la manière dont elle s'effectuera. La route militaire, d'ici à Moskou, est entièrement ruinée; je viens d'en acquérir encore la triste certitude par les officiers blessés qu'on a évacués sur Smolinsk ; ils y ont éprouvé les plus grandes difficultés pour faire subsister leurs chevaux ; ils en ont perdu plus de la moitié.

Si, d'un autre côté, B........ vouloit s'ouvrir une nouvelle route, pour revenir en Pologne, il est douteux qu'il pût y parvenir

sans livrer bataille à l'armée russe, dont les forces ont été considérablement augmentées depuis un mois. Vous voyez, mon cher ami, combien de chances dangereuses nous menacent à-la-fois.

Les officiers généraux, les officiers supérieurs ou subalternes blessés, partent journellement pour la Prusse sans attendre leur guérison; plusieurs de ceux auxquels on avoit fait espérer de nouveaux ordres, n'en ayant pas reçu, se rendent par précaution à Vilna: pour moi, que l'honneur et le devoir retiennent, j'attends mon sort avec beaucoup plus de résignation que ne le comporte ma position particulière, et les circonstances malheureuses où nous nous trouvons.

J'oubliois de vous dire que le duc de Trévise a été laissé par B......... dans le Kremlin avec une division: il est chargé de faire miner et sauter ce palais et plusieurs édifices considérables de Moskou, que l'incendie a épargnés.

Comment peut-on, dans la situation fâcheuse où est notre armée, ajouter encore

à l'exaspération de l'ennemi par une destruction qui, loin d'être commandée par aucun avantage réel pour nos troupes, les privera au contraire, pendant plusieurs jours, du secours de celles qui sont chargées de compléter la ruine de Moskou; en vérité, il faut renoncer à sa raison, ou convenir que le même génie qui aventura quatre cent mille hommes, dont la majeure partie n'existe plus, ne veut admettre que des combinaisons qui peuvent en conduire les restes à leur perte.

Smolinsk, le 30 octobre 1812.

Plusieurs officiers supérieurs arrivent de Moskou et donnent des détails qui prouvent qu'on y a été retenu par des négociations simulées que l'ennemi a su prolonger, pour avoir le temps de réunir toutes ses troupes et de faire marcher ses armées. Le peuple russe s'est levé en masse, la

guerre est devenue nationale. On s'est battu à Malojaroslavetz; j'ignore le but et le résultat de cette affaire, mais il est certain que notre armée s'est dirigée ensuite sur Mojaïsk et qu'elle revient par l'ancienne route; à moins qu'on ait trouvé le moyen de faire transporter des vivres et des fourrages à sa suite, pour au moins quinze jours, je ne vois pas qu'il soit possible de gagner Smolinsk sans faire de très-grandes pertes; les parties latérales de ce chemin étoient ruinées dès le commencement du mois de septembre dernier, la dévastation a continué sans interruption, à tel point qu'un régiment qui la parcourt aujourd'hui ne peut y subsister, quoiqu'on donne communément des vivres pour quatre jours à tous les corps qui partent de Smolinsk pour suivre cette direction: il étoit difficile de choisir un itinéraire plus meurtrier.

On regarde l'artillerie comme perdue, elle doit nécessairement laisser en chemin la majeure partie de ses chevaux; les nuées de cosaques qui suivent notre armée, ne

lui permettront probablement pas de faire des fourrages. D'ailleurs, les villages qui ne sont qu'à deux lieues de la route sont brûlés ou abandonnés : il faudroit faire trois ou quatre lieues dans les terres pour trouver quelques ressources, et ce seroit se livrer infailliblement à l'ennemi.

Je fais travailler jour et nuit à la fabrication du pain : je voudrois en avoir un approvisionnement un peu considérable pour l'époque de l'arrivée de nos malheureux compatriotes. Je presse, j'excite à toute heure ceux qui sont chargés des détails de cette partie. Plusieurs subalternes ont déja pris la fuite; ce n'est qu'avec des baïonnettes qu'on retient les autres. J'ai fait réunir une très-grande quantité de bestiaux aux environs de cette place; mais il a fallu les mettre dans une ville (1) : les partisans ennemis nous en ont déjà pris plusieurs troupeaux. Les détachemens qui étoient en sauve-garde dans les châteaux, ont été forcés de rentrer dans

(1) Krasnoe.

Smolinsk. Les convois du pays n'arrivent plus, et deux des nôtres, composés d'environ deux cent cinquante chevaux et de soixante-cinq voitures chargées, viennent d'être enlevés.

Le froid est très-piquant, il augmente chaque jour; c'est une cause de destruction de plus, qu'on semble n'avoir pas prévue, toute connue qu'elle soit. Les généraux russes ont fait donner des pelisses à leurs soldats, et cependant ils doivent être faits au climat. Les nôtres sont presque nus; ils brûlent les maisons pour se chauffer : il se passe peu de nuits sans que nous ayons un incendie. Pour éviter la destruction des magasins, j'ai tout fait mettre dans des maisons de pierre : cette translation n'est pas une petite entreprise, dans une ville sans population.

Au milieu des périls qui nous enveloppent de toute part, j'ai pris mon parti: calme et résigné à tous les maux de l'avenir, une profonde indignation contre leur auteur est le seul sentiment dont mon cœur soit encore susceptible.

Smolinsk, le 7 novembre 1812.

Une estafette a apporté ici l'ordre d'envoyer du pain, du riz, du biscuit, de l'eau-de-vie, etc., au-dévant de l'armée qui manque de tout; deux convois considérables sont déjà partis: autant j'aurai de voitures, autant j'en enverrai, trop heureux si je puis réussir à sauver quelques victimes des horreurs de la famine. La ville de Smolinsk étant une place fermée, les maraudeurs, les hommes éparpillés, s'y sont jetés, pour éviter la poursuite des guérillas russes, et c'est au moment ou la consommation est si considérablement augmentée, que j'apprends que l'ennemi vient de s'emparer de Clementina où nous avions des magasins aussi bien munis qu'à Smolinsk; voilà une belle et grande ressource perdue, et des partisans russes bien approvisionnés à dix lieues de nous. Ce point devoit être couvert par un corps d'armée aux ordres du général Baraguay-d'Hilliers.

Ce projet a été exécuté trop tard et avec trop peu de troupes, les russes les ont attaquées avec des forces disproportionnées, avant que le brave général ait eu le temps de les réunir et de prendre connoissance du pays (1).

Il paroît que les débris de l'armée sont tout à fait démoralisés, on y vole impunément, on prend au bivouac les effets sous la tête de ceux qui s'endorment : on prend le porte-manteau sur le cheval et derrière le cavalier pendant sa marche.

Les soldats apaisent leur faim avec la viande de cheval, et pour s'en procurer, ils les tuent entre les jambes de leurs propres officiers.

Je crains bien qu'il ne soit de la plus grande difficulté de répartir et de distribuer à chacun la part qui lui revient des ressources ménagées à Smolinsk; les pillards et les maraudeurs qui nous ont

(1) Des partis ennemis prirent Clementina plusieurs jours avant le désastre du petit corps d'armée du général Baragay-d'Hilliers.

rejoints, essaient chaque nuit de forcer les magasins. Ces soldats indisciplinés augmentent nos embarras sans pouvoir contribuer à notre défense; il y a long-temps qu'ils ont jeté leurs fusils. Tout impose la nécessité de les renvoyer promptement sur les derrières; mais je ne vois pas par quel moyen on pourra les y forcer, s'ils s'obstinent à rester dans la ville. Cependant, nous attendons pour le 8 les débris de l'armée : ceux qui ont pris les devants assurent que les chevaux de cavalerie et d'artillerie meurent par milliers; le froid, la famine, la fureur d'une soldatesque qu'on a conduite à perdre toute discipline; le fer de l'ennemi, le désordre attaché au découragement qu'on lit sur toutes les figures, qu'on reconnoît dans toutes les actions : voilà les élémens de destruction qui sont au milieu de nous, et qui nous cernent en tous sens. . . . . .

La maison voisine de la mienne est en feu; je vous quitte pour tâcher de préserver celle que j'habite.

. . . .

Smolinsk, le 10 novembre 1812.

Hier B......... est arrivé avec sa garde; il est monté à pied, de la porte de Moskou jusqu'au haut de la ville, où l'on a préparé son logement : la glace est si dure sur la montée de la ville, qu'il est extrêmement difficile d'y faire arriver les voitures. Il n'y a ni fer, ni charbon, ni maréchaux pour ferrer les chevaux à glace : ces animaux sont devenus si foibles, que ceux qui s'abattent ne peuvent plus se relever. Il y a aujourd'hui plus de seize degrés de froid. Les soldats qui arrivent de Moskou sont affublés de pelisses d'hommes et de femmes, couvertes en étoffes de laine ou de soie, de toutes les couleurs : ils ont la tête et les pieds enveloppés de guenilles, le visage alongé et noirci par la fumée des bivouacs, l'œil rouge et hagard; ils ressemblent à une troupe d'échappés des Petites-Maisons. Ceux qui tombent de froid, de faim, ou de fatigue,

meurent sur la place; cela ne touche plus leurs camarades : ils passent outre, sans leur donner le moindre secours.

Pour éviter le pillage des magasins, il a été décidé que l'armée resteroit hors des remparts : c'est près de là que sont les écuries des équipages militaires. Deux chefs de ces convois viennent de me faire rapport que cette nuit les soldats leur ont pris et tué deux cent quinze chevaux pour les manger. Un homme qui porte un pain ou quelques comestibles, n'est plus en sureté : ou il lâchera sa proie, ou il sera assommé.

Il n'est plus question pour moi de repos. Depuis l'arrivée de B......... je suis chargé de faire faire les distributions à chaque corps d'armée : je doute que les sept factionnaires qui me gardent jour et nuit, puissent m'empêcher d'être massacré par les malheureux affamés qui m'assiégent sans relâche; on reçoit, sans hésiter, vingt coups de bourrade pour avoir un morceau de pain. Des officiers supérieurs ont enfoncé ma fenêtre, et l'ont escaladée; ils

savoient pourtant que B......... avoit disposé de tout ce qui existe dans les magasins, et qu'ils devoient y avoir part. Quoiqu'il ne me fût plus permis de faire aucune disposition de vivres, ils se sont établis chez moi, les uns criant, les autres suppliant : il m'a été impossible de leur résister. A tout événement, j'ai fini par signer ce qu'ils ont voulu; ils sont partis comme l'éclair, par où ils étoient entrés, en me remerciant d'un acte d'humanité qui peut me faire fusiller dans une heure.

La fatigue accable tous les employés de Smolinsk; plusieurs sont partis sans permission : les uns n'obéissent plus, les autres obéissent mal.

La répartition des vivres est tout-à-fait à l'avantage de la garde : on n'a observé aucune proportion, comme si le reste de l'armée, qui a si souvent combattu, étoit indigne de vivre. Il est douteux que la garde impériale puisse emporter tout ce qu'on lui accorde, tandis que d'autres troupes n'auront pas assez; mais enfin on veut finir comme on a commencé.

Il est près de minuit; quelque affamé qu'on soit, il faut dormir : j'ai profité du seul moment qu'on me laisse, pour vous écrire et vous préparer à la nouvelle des événemens désastreux passés et à venir.

Le reste de la nuit m'est nécessaire pour me mettre en état de rendre compte, et pour donner les ordres du lendemain.

Smolinsk, le 12 novembre 1812.

Quelques jours avant le départ de Moskou, il a paru un ordre du jour bien certainement sans pareil dans les fastes de l'humanité : chaque chef de corps a dû fournir un état par colonnes, indiquant le nombre des blessés qui pouvoient se rétablir,

1°. Dans huit jours;
2°. Dans quinze jours;
3°. Dans un mois;

4°. *Le nombre d'hommes devant mourir dans quinze jours;*

5°. *Le nombre d'hommes blessés ou malades devant mourir dans huit jours;*

Enfin, le nombre d'hommes en état de porter les armes et de combattre.

On a ordonné de ne faire soigner et transporter que les hommes compris dans la première classe, le reste devant être abandonné.

Je vous laisse le chapitre des réflexions. Dans trente-trois jours passés à Moskou, on n'a le temps de penser au courage malheureux qu'au moment où l'on ne peut plus que livrer ces déplorables victimes à toute la fureur des cosaques et des paysans russes.

On abandonne Smolinsk; on travaille à en faire sauter les remparts : on va détruire en même temps la majeure partie du matériel de l'artillerie, qu'on laisse ici faute de chevaux. On brûle les voitures de luxe, les caissons, et beaucoup d'effets de toute espèce; on ne se charge que de vivres : on abandonne cinq mille

maladès ou blessés dans la place; le répartiteur suprême ne les avoit pas même compris dans le partage des vivres : ce n'est pas sans peine et sans de nombreuses démarches qu'on a obtenu quelques sacs de farine pour eux. Les officiers de santé et les employés qu'on avoit désignés pour en prendre soin après le départ de l'armée, ont déjà disparu, ne se souciant pas d'être prisonniers ou massacrés.

Dans les campagnes précédentes, on s'entendoit en pareil cas avec l'ennemi : le droit des gens et l'humanité assuroient le sort des blessés qu'on étoit forcé de laisser en son pouvoir, et personne ne craignoit de rester près d'eux; mais la guerre actuelle a pris un tel caractère d'atrocité, qu'il est impossible d'imaginer où s'arrêtera la vengeance d'un ennemi dont la fureur a été provoquée par les ravages et par la destruction, sur une étendue de plus de cent lieues. A partir de Moskou, où l'on a fait sauter le Kremlin et incendier tous les édifices publics aux-

quels on a pu mettre le feu, notre marche rétrograde a été éclairée par les flammes.

La nuit où l'on a quitté les cantonnemens aux environs de Mojaïsk, tout brûloit à six lieues à la ronde; la terre et le ciel paroissoient en feu : chaque nuit ces ordres cruels et ce spectacle infernal se sont renouvelés. *Les Russes*, dit un bulletin, *brûloient leurs villes et leurs villages en se retirant; on veut les servir comme ils le desirent.* La position, le droit des Russes envahis, maîtres de disposer de leurs habitations, de leurs propriétés, étoient bien différens. Avant de songer à une représaille aussi cruelle qu'inutile, ne savoit-on pas qu'on étoit forcé de laisser à l'ennemi cinquante mille malheureux Français et Alliés, dans les hôpitaux ou sur la route. Les chefs de l'armée ennemie ne voulant plus avoir de communication avec les nôtres, n'étoit-ce pas un motif de plus pour éviter tout ce qui pouvoit attirer sur nos blessés et sur nos prisonniers, les fureurs d'un peuple qu'on

traite de barbare, et qui, certes, le deviendroit à moins?

Les dangers se multiplient. J'ai couru hier, pour la quatrième fois depuis cinq jours, le risque d'être assassiné : des officiers italiens et allemands commandant la garde du magasin à eau-de-vie, en ont forcé les portes et s'y sont énivrés avec plusieurs de leurs camarades; l'ivresse à produit sans doute une querelle, ils en sont venus aux mains : leurs soldats ont profité du tumulte pour s'énivrer également; au moment où j'ai été prévenu de ce pillage, je m'y suis transporté, mais ce n'est qu'avec une nouvelle garde que j'ai pu y parvenir; ces furieux ne connoissoient plus rien, leurs armes se sont tournées contre nous, il a fallu les leur enlever, les séparer, et enfin, les faire sortir malgré leur résistance ouverte, outre que ce désordre n'a pas été réprimé sans effusion de sang, ces hommes ivres se sont endormis aux environs du magasin, le froid les a saisis pendant la nuit et leurs cadavres sont là.

Ces horreurs et des scènes plus tristes

8*

encore se renouvellent de tous côtés autour de nous; on se pille, on se vole impunément, les uns exténués de faim, dévorent en un jour les vivres qui leur ont été donnés pour une semaine: s'ils ne périssent pas d'indigestion, il leur arrive d'être tellement incommodés des suites de cette voracité, qu'ils sont hors d'état de se mouvoir.

La distribution d'eau-de-vie, qui pouvoit être d'un si grand secours pour la retraite, devient aux autres encore plus funeste.

Plus d'ordre, plus de prudence, plus de calcul, la plus grande partie de cette multitude agit aujourd'hui, comme si elle étoit à son dernier jour. Tous les excès, toutes les calamités assiégent à la fois les débris de la grande armée. Ces soldats naguère si braves, si soumis, frappés de terreur ou de vertiges, semblent courir au-devant de leur perte; plaignons ces malheureux qu'on a conduits au désespoir par la misère, par les privations et par des fatigues inouies; ils se voyent perdus:

tous les bons esprits ont prévu ce résultat, malheur à celui qui n'a pas su devancer les leçons d'une tardive expérience ! ....

B........ va partir avec sa garde à pied; pour la cavalerie, il n'en faut plus parler, j'ignore comment il pourra s'éclairer dans sa marche. Il n'y a presque plus d'artillerie; le peu de chevaux qui reste à cette arme ne fera pas six journées : il en faut plus de douze pour gagner Vilna.

On a ramassé ici tous les traineaux qu'on a pu trouver; j'en avois deux depuis long-temps, on me les a pris; ainsi malade et pouvant à peine me soutenir, il faut que je monte à cheval, avec beaucoup de supplications et en payant dix fois plus que le prix ordinaire, j'ai obtenu d'en faire ferrer un à glace. Je suis forcé d'abandonner ma voiture, mon caisson et mes effets.

On m'a parlé de récompenser mes services, la seule récompense à laquelle j'attacherois du prix, seroit d'être affranchi du trop lourd fardeau, dont je suis accablé depuis trois mois avec un pied dans la fosse.

Les résultats de mon travail ont été assez importants, pour que ma tâche fut jugée remplie le 9 de ce mois à l'arrivée de l'armée; on ne devoit pas avoir l'inhumanité d'y ajouter cinq jours et cinq nuits d'occupation sans relâche, accompagnés de dangers de toute espèce, dont le moindre est de sortir un des derniers de la place.

Ma récompense, je l'ai déjà, je la porte avec moi, j'ai travaillé pour des français, pour des compatriotes, j'ai fait en même temps tout ce qui dépendoit de moi pour ménager les habitans du pays, ma conscience me donnera le courage de supporter mon sort quel qu'il soit. Que ne suis-je le seul dont l'existence soit devenue aussi douteuse?

Smolinsk, le 15 Novembre 1812.

J'ai enfin reçu hier soir, l'ordre tardif de la retraite, les trois quarts de ceux à

qui je devois à mon tour le donner, avoient déjà disparu sans l'attendre. J'ai eu bientôt terminé ce dernier travail, et mes préparatifs étant faits, j'ai quitté mon logement sur lequel passoient les boulets de l'ennemi depuis plusieurs heures; le troizième corps qui fait l'arrière-garde est en partie dans la ville; en voyant cette nuit les feux de l'ennemi et les nôtres, je n'ai pu m'empêcher de penser au changement qui s'est opéré dans notre situation depuis le 17 août dernier, de cette même ville, dont la ruine sera consommée demain, on devoit voir à cette époque, les bivouacs innombrables de notre belle et brave armée; nous n'avons réellement pas perdu une seule bataille, et cependant trois mois ont suffi pour enlever les trois quarts des forces quelle présentoit alors; ce qui est encore debout n'aura ni canons, ni cavalerie dans sa marche rétrograde, le moral des hommes n'est pas moins maleficié que leur physique. Une autre métamorphose bien sensible, c'est celle de la température: nous avons vingt-cinq degrés de froid;

Il y a plusieurs incendies dans la ville au moment où je vous écris; attiré par le bruit, autant que pour éviter d'être surpris par les flammes, j'ai quitté la planche qui me servoit d'oreiller, j'ai parcouru quelques rues avec mes camarades d'infortune : quel triste aspect que la vue de ces pauvres soldats! Leurs figures hâves, leurs mouvement lents, cet air d'abattement, la clarté des flammes qui les frappe par intervalle, les lambeaux dont ils sont enveloppés les font paroître comme autant de fantômes; mais ce qui achève de nâvrer le cœur, c'est de voir près de là, plusieurs de ces femmes de militaires, qu'on ne peut empêcher de suivre l'armée, couchées sur la paille, avec de malheureux petits enfans qu'elles tâchent de réchauffer et quelles ne pourront soustraire à une mort prématurée. L'ame affectée de ce que nous avions sous les yeux, l'imagination frappée des dangers qui nous attendent et de toutes les calamités qui se réunissent pour les rendre inévitables, croiriez-vous que nous avons pensé à Paris; oui mon cher ami, d'ici

nous voyions les membres du Sénat-conservateur qui ont ordonné la levée de cette brillante jeunesse française, qui est venue de si loin pour engraisser les champs de la Russie, nous les voyions pleins de santé, le front serein, digérant ou dormant aux accents mélodieux des sirènes de l'Opéra; heureux du bien qu'ils ont fait à la nation française, leur conscience leur promet un doux sommeil; les sénatus-consultes sur les finances, sur la conscription, leur assurent des jours filés d'or et de soie. Malheureuse France!....

Hier pendant tout le jour, les corps de la garde impériale qui prennent la route de Krasnoie, sont sortis par la porte de Vilna, on s'y fouloit avec une telle violence, que B......... dit-on, a manqué d'y être étouffé; je n'ai jamais vu une presse pareille, même à Paris. Plusieurs blessés échappés des hôpitaux s'étoient traînés jusqu'à cette porte, chaque fois qu'il passoit un cheval, un traîneau où une voiture, ils supplioient au nom de l'humanité ceux qui les conduisoient, de leur permettre d'y

monter; leurs plaintes, leurs gémissemens auroient fendu le cœur le plus dur; de ma vie je n'ai été plus ému.

Adieu, mon cher ami, je doute que cette lettre vous parvienne; dans quelques heures je sortirai de la ville, avec l'état major du premier corps et je verrai des scènes d'un autre genre; l'ennemi nous attend au passage; je suis fort résigné, je le serois davantage si mon fils aîné qui m'accompagne et qui m'a rejoint ici, étoit en lieu de sûreté; mais il faut que mon affreuse situation soit encore agravée par la crainte de le voir périr à mes côtés.

Dombrowna, le 23 novembre 1812.

Je suis parti le 16 de Smolinsk, comme je vous l'avois annoncé; à quelques lieues de la ville, nous entendîmes le bruit d'une forte canonnade en avant de nous et dans la direction que nous avions à tenir:

après avoir fait à peu près quatre lieues, on s'arrêta et les feux de bivouacs furent allumés; j'appris alors que B......... avec sa garde, avoit été attaqué le 15, près Krasnoie, que le lendemain le quatrième corps l'avoit été également, mais beaucoup plus maltraité; que cependant, le vice-roi qui le commande étoit arrivé dans la même ville, avec la majeure partie de son corps d'armée: à minuit, on se remit en marche, et le 16 vers le milieu du jour, le premier corps, après avoir passé un ravin très-profond, n'étoit plus qu'à deux lieues de Krasnoie, la route paraissoit libre; l'ennemi se faisoit voir à la vérité sur une élévation à notre gauche, mais comme depuis notre sortie de Smolinsk, nous l'avions eu constamment en vue, on se contenta de détacher des tirailleurs sur le flanc gauche, avec ordre de marcher dans la direction du corps d'armée, qui hâtoit fortement le pas.

La moitié du premier corps, avoit à peine dépassé l'ennemi, qu'il commença sur nous un feu à mitraille, d'autant plus

meurtrier, que les cinquante bouches à feu qui nous foudroyoient n'étoient qu'à demi-portée; au même moment mon cheval fut tué; mon fils blessé d'un biscayen à la jambe, eut encore le courage de venir m'aider à me relever. Tout tomboit autour de nous, et pendant le peu de temps que nous employâmes à prendre un des chevaux de mon petit charriot et à nous remettre en selle, l'ennemi fit placer de l'artillerie sur la route devant et derrière la mêlée dont nous faisions partie; nous nous dirigeâmes à travers la mitraille qui nous arrivoit de trois côtés vers un bois qui se trouvoit à notre droite. Vous me pardonnerez de ne pouvoir passer sous silence, la conduite que tint mon fils dans cette cruelle circonstance, en se dévouant à une mort presqu'inévitable dans l'espérance de me sauver la vie: il détourna brusquement son cheval, et se plaça entre moi et le feu de l'ennemi pour me servir de bouclier, ou périr du même coup dont j'étois menacé, lorsqu'il étoit lui même l'objet des angoisses les plus cruelles que

j'eusse éprouvées de ma vie : pour terminer ce débat dans lequel aucun de nous ne vouloit céder la place la plus périlleuse, nous allâmes de front, et poussant nos chevaux de toute leur vîtesse, nous fûmes bientôt arrivés à ce bois ; à peine y fûmes nous entrés, qu'une charge de cosaques vint achever la destruction de ceux qui occupoient le champ que nous venions de quitter ; je perdis là le reste de mes domestiques, de mes effets et de mes chevaux.

Nous étions couverts de terre et de glace que la mitraille avoit fait rejaillir sur nous ; nos habits étoient percés en plusieurs endroits, l'épaisseur du bois nous mit pour l'instant à l'abri des poursuites de l'ennemi. Nous ralliâmes quelques soldats, que nous trouvâmes dispersés dans la forêt ; nous sentîmes alors la nécessité de profiter du jour pour nous faire une direction : parvenus à la partie du bois la plus élevée, nous jalonnâmes pour ainsi dire, notre route à perte de vue, tâchant d'éviter autant que possible, les villages enclavés

dans la perspective, de manière cependant à regagner la route où devoit se trouver l'armée française, par une marche accélérée et non interrompue.

On ne peut se faire d'idée des nuées de cosaques qui sembloient sortir de dessous terre pour nous harceler, pendant les deux premiers jours de notre séparation de l'armée; je ne vous ferai le détail, ni de leurs attaques réitérées, ni du bonheur que nous eûmes de nous en débarrasser chaque fois, avec quelques coups de fusil bien ajustés.

A mesure que nous avançions, notre troupe grossissoit, mais ce ne fut pas sans peine que nous pûmes faire marcher ensemble des soldats de toutes nations, débandés et fuyant chacun pour leur compte; sur la fin du deuxième jour, après avoir arrêté quelques instans, un parti de cosaques plus tenace que les autres, nous fûmes forcés de mettre entre eux et nous le Boristhène, qui, étant fort rapide en cet endroit, n'étoit couvert que de quelques lignes de glace : elle étoit si mince,

que ceux de nos soldats qui voulurent passer les derniers y furent engloutis ; cet obstacle empêcha l'ennemi de nous suivre ; et pour ménager les cartouches, je ne voulus point répondre à sa fusillade : nous continuâmes notre marche dans une bonne direction, à travers une forêt de sapins ; à huit heures du soir, nous arrivâmes avec précaution à un village situé dans une éclaircie du bois, il n'étoit occupé que par des soldats de notre armée, qui s'y étoient rendus isolément : cette rencontre porta notre nombre à environ cent quatre-vingts hommes.

Je leur proposai de prendre quelques heures de repos et de nous remettre en route vers minuit pour rejoindre l'armée française, dont nous n'étions éloignés que de quelques lieues ; je m'étois assuré d'un paysan qui devoit nous guider : les raisonnemens, les prières, les menaces, tout fut inutile ; ils nous répondirent que mourir pour mourir, ils aimoient autant finir là qu'ailleurs. Depuis quarante-huit heures, ils ne nous restoit ni pain, ni eau-de-vie,

exténués de besoin, de froid et de fatigue, nous passâmes encore la nuit à parcourir ces cabanes que les paysans avoient quittées, pour tâcher d'engager au moins une douzaine de soldats français à partir avec nous. Le jour commençoit à paroître, lorsque nous obtînmes enfin une réponse satisfaisante de quelques cavaliers démontés réunis dans la même baraque, pendant qu'ils se préparoient au départ, nous allâmes à la découverte, tout-à coup, se présente à ma vue une colonne d'infanterie, plusieurs pièces d'artillerie et un grand nombre de cosaques prêts à entrer dans le village : j'ai à peine le temps de faire mettre tout le monde sur pied, que le houra fatal se fait entendre; l'ennemi place son artillerie aux débouchés du village: les cosaques nous entourent, pendant que l'infanterie met le feu aux maisons d'où partent des coups de fusils : ceux de nos soldats qui croient se sauver en se rendant prisonniers, sont massacrés, d'autres périssent par les flammes dans les maisons où ils sont retranchés: au bout d'une

heure, nous sommes réduits au nombre de quatre; nous entrons dans l'écurie de la dernière maison du village, où nous nous trouvions acculés, nos chevaux y étoient, des soldats ennemis viennent pour les prendre, je crois remarquer dans le regard du soldat qui sort le dernier, que malgré l'obscurité qui nous environne et la profondeur de notre retraite, l'éclat de nos armes, nous a fait apercevoir. Nous avions le projet, un instant auparavant, de monter à cheval et de chercher à gagner le bois, en passant près d'une batterie qui nous avoit paru moins garnie et moins observée que tout le reste du cercle étroit qui nous resserroit; cette dernière ressource nous étant enlevée, persuadés par tout ce que nous venons de voir, qu'on ne fait pas de prisonniers, notre situation devient désespérée; que n'ai-je été tué dans une des batailles où je me suis trouvé! me dit mon fils, je n'aurois pas la douleur de te voir périr d'une mort aussi cruelle et dans un endroit ignoré: notre famille ne saura jamais ce que nous sommes devenus;

nous prenons la résolution de vendre chèrement notre vie: nous nous serrons la main, la rage dans le cœur et dans un état de fureur bien propre à nous étourdir sur ce que ce moment avoit d'affreux: certains que nous sommes découverts, je fais renouveler les amorces de nos armes, nos sabres sont tirés du fourreau et déposés près de nous : muni d'un tromblon rempli de balles, je m'avance au milieu de l'écurie et me place derrière un coffre qui me cache entièrement; à peine suis-je posté, qu'un officier entre suivi de quatre soldats : il en laisse un en faction à la porte dans l'intérieur, il s'avance au milieu des trois autres qui l'entourent de très-près, tenant la bayonnette en avant (1) : il vient passer comme je l'avois prévu, à deux pas du coffre qui me cache: me lever, leur présenter l'arme meurtrière dont la menaçante embouchure les prend tous les

(1) Ces soldats avoient effectivement la bayonnette en avant, mais ils ne tenoient l'arme que d'une seule main : dans cet état, il est difficile d'en faire usage.

quatre dans sa direction, leur commander silence, tout cela est l'affaire d'un instant; immobiles et interdits, ils mettent bas les armes et demandent grace; pendant ce temps, un de nos cavaliers avoit mis en joue le factionnaire de la porte, il se rapproche de lui et le tient en respect, la carabine du second cavalier et les pistolets de mon fils, sont encore dirigés contre l'officier et les soldats que j'ai devant moi: ils ne leur permettent pas le plus léger mouvement. Le doigt sur la détente, la rage du désespoir dans les yeux, j'exige de l'officier qu'il jure de nous faire prisonniers suivant les loix de la guerre: mon fils qui parle plus facilement que moi cette langue, lui fait faire le serment le plus inviolable dans son pays. Ce n'est pas sans peine, que ce loyal ennemi, surpris par quatre désespérés, parvient à tenir l'engagement qu'il a pris, heureusement pour nous, que d'autres officiers russes qui se trouvent à sa portée, viennent à son secours et à coups de cantochouk, l'aident à écarter les cosaques qui veulent nos dépouilles et notre vie;

mon fils n'échappe de leurs mains, qu'en jetant sur la glace tout l'argent qu'il a sur lui. Pendant qu'ils se précipitent pour le ramasser, il vient prendre comme moi, la crinière du cheval de l'officier russe à qui je rappelle sans cesse son serment. Quelques minutes après, nous arrivons à la baraque occupée par le général Martinoff, et nous sommes enfin hors de la poursuite des cosaques.

Ce vieillard nous reçoit avec bonté, il nous offre lui-même tout ce qu'il croit devoir nous être nécessaire pour l'instant.

Le même sentiment nous jeta mon fils et moi, dans les bras l'un de l'autre, ce mouvement de sensibilité fut aussi passager que l'éclair; nous reprîmes aussitôt l'attitude qui convenoit à des français. Un jeune officier qui parle notre langue, apprit au général qu'il avoit devant lui le père et le fils; il nous fait dire, qu'il est bien satisfait que nous ayons échappé au carnage de cette matinée; j'acquis alors la triste certitude, que sur cent quatre-vingts hommes qui n'avoient pas voulu me suivre

la veille, il ne restoit vivans que les deux cavaliers qui étoient avec nous; il est vrai de dire, que plus de quinze jours de poursuite à travers un pays ruiné, et le manque de vivres qui commençoit à se faire sentir dans l'armée russe, rendoient presque impossible d'obliger les cosaques et les troupes d'avant-garde à faire des prisonniers : il eût fallu pour ainsi dire, un officier à côté de chaque soldat.

Le comte Platow arriva deux heures après notre désastre; il nous accueillit fort bien; s'étant fait rendre compte par le général Martinof, qui commandoit son avant-garde, de l'affaire qui venoit d'avoir lieu, ses attentions et ses égards devinrent plus marqués. Cependant, il nous garda quatre jours, nous faisant suivre en traîneau tous les mouvemens de ses troupes, qui pendant ce laps de temps, furent jour et nuit aux prises avec le troisième corps, commandé par le duc d'Elkingen.

Je profitai des moindres conversations, pour solliciter en faveur de nos compatriotes et de nos alliés, un traitement

moins rigoureux ; le général Platow, voulut bien sur mes instances, renouveler l'ordre de faire des prisonniers: il n'en avoit jamais été donné de contraire. On m'observa néanmoins, que la dévastation causée par nos troupes, la destruction toute récente des remparts et des édifices publics de Smolinsk, la profanation des églises, avoient rendu le soldat russe furieux et plus difficile que jamais à contenir.

Le cinquième jour de ma captivité, le comte Platow me fit annoncer qu'il étoit obligé de me faire conduire au général Hiermolof; qu'il me remettroit une lettre de recommandation pour lui : effectivement, une heure après, je me mis en route, sous une escorte de cosaques sûrs, dans un traineau muni des provisions nécessaires pour la durée du trajet. Je suis arrivé sain et sauf à Dombrowna, aujourd'hui après deux jours de marche.

Le général Hiermoloff commande l'avant-garde de la principale armée russe, chargée de talonner et de ramasser nos débris: il ne s'en acquitte que trop

bien, les prisonniers arrivent à son quartier général par milliers, la plupart sans vêtemens. La lettre dont j'étois chargé, m'a valu un accueil auquel j'étois loin de m'attendre de la part de ce général et de son état major.

Je partirai d'ici demain, avec une nouvelle lettre pour le maréchal Kutusoff, qui commande en chef les armées russes; je la dois à l'extrême obligeance du général Hiermoloff, qui parle parfaitement notre langue; j'ai vu chez lui, une bonne partie des papiers de l'état major de l'armée française et de la correspondance de B........, dont les cosaques se sont emparés.

Le général me promet de faire passer cette lettre en France par une voie sûre, puisse-t-elle vous arriver, prenez je vous prie, tous les ménagemens que notre ancien attachement vous dictera, pour informer ma famille de notre captivité, puissiez-vous arriver à temps pour prévenir des bruits peut-être plus alarmans; tâchez aussi de la rassurer et de la pré-

parer à une longue séparation : la blessure de mon fils va mieux, je n'aurois pas cru après toutes les horreurs dont j'ai été témoin à Smolinsk, qu'il fût possible de voir encore un spectacle plus cruel. C'est cependant celui que présente la situation déchirante où se trouvent réduits nos prisonniers. Il est impossible de vous en faire une idée.

Kopitse, le 2 décembre 1812.

Le général Hiermoloff est parti de Dombrowna, pour se porter sur Orcha, je me suis mis en route un instant après son départ, muni de la lettre de recommandation qu'il m'a donnée pour le maréchal Kutusoff et escorté par ses cosaques. Il a fallu abandonner notre traîneau à cause du dégel, mais enfin sans autre contrariété que celle d'être cahotés pendant un jour et demi, dans un petit charriot du

pays où mon fils et moi nous nous trouvions fort peu à l'aise; nous sommes parvenus par des chemins de traverse au milieu de l'armée russe. Le maréchal est descendu dans une espèce d'hotellerie, où depuis une heure, nous attendions qu'il passât. Après avoir lu avec infiniment d'attention la lettre que je lui remis, il donna des ordres pour nous faire entrer dans une de ses calèches, nous ôta notre escorte, nous engagea à nous tranquilliser, en nous assurant qu'il ferait tout ce qui seroit en son pouvoir pour adoucir notre sort; la marche de cette journée n'étant qu'à moitié faite, le prince se remit en route et on ne s'arrêta qu'à la nuit. Un de messieurs les aides-de-camp, nous fit loger et servir par les gens du prince. Le lendemain, avant qu'il fût jour, le maréchal Kutusoff me fit appeler, il ne prit aucuns de ces airs de hauteur et de supériorité qui éloignent la confiance: il étoit seul, après cinq minutes d'audience, la conversation devint familière: elle dura plus d'une heure, elle porta sur des objets

du plus haut intérêt. Je remarquai que le prince connoissoit la situation et la force de l'armée française dans ses moindres détails, mon étonnement alla toujours croissant, jusqu'au moment où je me retirai. Dans les cinq jours que je passai à son état-major, j'eus encore deux audiences, dont je sortis toujours plus surpris de ce que j'avois vu, de ce que j'avois appris. Trouvez bon que je diffère de vous en donner le détail, vous ne perdrez pas pour attendre, quoique ma mémoire soit assez bonne, j'ai eu soin de prendre des notes.

Je savois depuis long-temps, que le maréchal passe pour l'homme le plus fin et le plus habile de toute la Russie. Je remarquai dans son extérieur beaucoup de bonté et de franchise; il a perdu un œil par suite d'un coup de feu qui lui a traversé la tête, il doit avoir près de soixante ans, il parle assez facilement le françois, mais il a un accent étranger qui a du rapport avec celui des Allemands lorsqu'ils se servent de notre langue. J'ai vu la fi-

gure, l'air et les manières d'un véritable patriarche; je lui crois effectivement de la finesse, mais dans un sens honorable. Il est instruit et connoît parfaitement les hommes; il y en a un surtout qu'il a étudié et deviné si bien, qu'il le conduit dans un piége dont il est difficile qu'il échappe. Le maréchal a consacré ses talens à son pays, mais il ne les a pas fait servir à sa fortune; quoiqu'il occupe depuis long-temps de grandes places, il a peu de bien. En campagne, c'est un des premiers généraux en chef de l'armée russe, dont il est adoré: il est très-soigneux du soldat. A Saint-Pétersbourg, c'est un homme aimable qui fuit l'intrigue et cherche le plaisir: il a toujours aimé les françois, et s'il leur fait aujourd'hui une guerre si meurtrière, notre gouvernement l'a voulu.

Le maréchal a donné des ordres pour qu'on me laissât dans cette petite ville avec mon fils, au lieu de nous conduire sur le Volga, où on envoie les autres prisonniers; il m'a fait espérer la permission de

rentrer en France par la Gallicie: il m'a remis un écrit par lequel il me recommande aux autorités civiles et militaires; c'est un talisman duquel je me garderai bien de me dessaisir; je fus vivement pénétré de reconnoissance pour les secours qu'il m'offrit avec tant d'instances au moment de mon départ: mon refus positif ne changea point sa résolution, il voulut nous servir malgré nous et prit de si justes mesures, qu'il ne fut pas possible de se soustraire à ce dernier bienfait; un officier me remit un paquet cacheté de la part de monsieur le maréchal, qu'il me dit être déjà parti, et il s'éloigna au galop; ce paquet contenoit des assignations de banque, je fus moins étonné que pénétré d'admiration, pour un acte de générosité fait avec tant de délicatesse.

Nous serons très-mal ici, nous avons près de nous beaucoup de nos compatriotes bien plus malheureux encore; ce qui nous afflige, c'est de n'avoir aucun moyen d'adoucir leur sort, nous ne pouvons plus rien pour eux: nous n'osons

même pas sortir de notre logement; les cosaques et la milice sont plus à craindre pour les prisonniers que les troupes de ligne: les généraux russes, font beaucoup pour arrêter les effets de leur fureur, mais l'exaspération est telle, qu'il faudroit qu'ils fussent par-tout en même temps, etc.

Kopitse, le 11 décembre 1812.

LE mouvement diminue autour de nous, je profite de mes loisirs pour vous écrire, la grande difficulté sera de trouver moyen de vous faire parvenir ma lettre, dans laquelle je vous donne le détail des deux premiers entretiens que j'eus avec M. le maréchal Kutusoff. Il paroissoit persuadé quand je l'ai quitté, que B......... devoit périr ou être pris au passage de la Bérezina; j'ignore encore s'il s'est sauvé: parmi les nombreux prisonniers qui arrivent sans

cesse, je n'en vois aucun de ceux qui ont été pris à Borisoff.

Le maréchal Kutusoff, me dit que depuis quelque temps, on avoit fait étudier le caractère et jusqu'aux manies de B........, qu'on étoit persuadé qu'une fois de l'autre côté du Niémen, il voudroit toujours conquérir. On lui a cédé du terrain autant qu'il en falloit pour exténuer son armée, pour la disséminer, pour la vaincre par la fatigue et la famine. On comptoit sur la rigueur du climat pour l'anéantir. Par quel aveuglement lui seul n'a-t-il pas vu un piége qui étoit visible pour tout le le monde ? Le maréchal s'étonnoit surtout de la facilité avec laquelle ont réussi toutes les ruses employées pour le retenir à Moskou, et de sa ridicule prétention d'y faire la paix, lorsqu'il n'avoit plus les forces nécessaires pour faire la guerre. On a voulu qu'il crût que le comte Platow, avoit été disgracié et renvoyé chez lui avec la majeure partie des cosaques; il l'a cru. Le maréchal vit bien que B........ avoit compté sur l'estime si bien méritée dont

jouissoit en Russie M. le général comte de Lauriston, qu'il envoya pour négocier la paix. Il le reçut avec distinction, lui rappela les relations agréables qu'il avoit eues avec lui à Saint-Pétersbourg; mais pour les propositions qu'il venoit lui faire, il lui déclara qu'il n'étoit point autorisé à y donner suite. Il est convenu qu'il n'avoit rien négligé pour traîner en longueur tous les pourparlers, parce qu'en politique, on ne rejette pas un avantage qui s'offre de lui-même; qu'il n'avoit réellement aucune autorisation pour travailler à la paix; qu'il n'avoit consenti à envoyer des courriers à Saint-Pétersbourg que d'après les instances du plénipotentiaire français, qui eût fait lui-même le voyage, si le maréchal eût cru pouvoir prendre sur lui d'y consentir. La distance de Saint-Pétersbourg à Moskou, demandoit du temps, et précisément le maréchal en avoit besoin pour faire marcher toutes les armées de la Russie; celle de l'amiral Tschichagow surtout étoit destinée à fermer tous les passages sur la

Bérézina; les autres devoient occuper les corps d'armée commandés par nos maréchaux, sur la Dwina, et par le prince Schwartzemberg, en Volhinie, de manière à ce qu'ils ne pussent porter aucun secours à l'armée principale, lorsqu'elle commenceroit son mouvement, et sur-tout lorsqu'elle arriveroit à la Bérézina, si toute fois elle parvenoit à cette distance sans être débandée ou détruite.

Le maréchal Kutusoff, trouvoit alors toutes sortes d'avantages à laisser couler le temps, comme vous venez de le lire, il savoit que l'armée françoise à Moskou, étoit mal vêtue et sans fourrures, que la saison des froids s'approchoit; il étoit persuadé quelle ne pourroit y résister, il étoit certain qu'elle faisoit journellement des pertes en fourrageant et en maraudant, il avoit reconnu que le pays sur lequel elle se trouvoit, étant ruiné et n'ayant rien à perdre, il y avoit beaucoup plus de motifs pour la laisser s'y affoiblir que pour l'en chasser. D'ailleurs, il croyoit avec le temps, le climat, et le renfort de vingt-

cinq mille cosaques que le comte Platow lui amenait, compléter sa destruction, sans exposer ses soldats. Que tandis qu'on courait aux armes de toute part en Russie, des lettres faites à dessein d'être interceptées, avoient persuadé B......... du contraire, que pendant qu'il étoit si mal informé de l'attitude menaçante de son ennemi, le maréchal Kutusoff savoit que depuis que B......... habitoit le Kremlin, chaque jour son esprit en désordre, enfantait un nouveau projet, détruit par le projet du lendemain; que dans ce qu'il avoit connu des ordres donnés pendant un mois, il n'avoit vu ni prévoyance, ni plan suivi, et que c'est précisement parce que B......... s'attachoit uniquement et trop ostensiblement à l'idée de la paix, qu'il avoit été impossible de ne pas juger qu'en effet, il ne lui restoit d'autre espoir de salut que la paix.

Si l'empereur Alexandre eût voulu la faire dans cette circonstance, le maréchal n'auroit pas hésité à l'en détourner. « Vous » avez dû voir me dit-il, que lorsque votre

» armée à quitté Moskou, je lui ai fermé
» les nouveaux débouchés qu'elle a voulu
» se frayer, je n'ai dévié de mon plan d'évi-
» ter les engagemens qu'à Malojaroslavetz,
» parce qu'il m'importait de la rejeter sur
» le chemin qu'elle avoit déjà dévasté.
» J'étois certain que sauf quelques cabanes
» de bois qu'elle a brûlées, il n'y avoit plus
» rien à détruire; j'avois ordonné au comte
» Platow, une marche de flanc sur votre
» droite, vous étiez suivi par mon armée,
» dont j'avois détaché une partie sur votre
» flanc gauche, sans permettre à vos
» fourrageurs de s'écarter de la route.
» Vous avez été escortés comme des pri-
» sonniers depuis Viatsma jusqu'à Smó-
» linsk, il ne tenoit qu'à moi de vous dé-
» truire avant votre arrivée dans cette
» ville; mais assuré de votre perte, je ne
» voulois pas exposer un seul de mes
» soldats. Vous voyez depuis que vous êtes
» avec moi, que je les fais reposer tous
» les trois jours, et si l'eau-de-vie ou les
» vivres me manquoient, je m'arrêterois
» aussitôt, je m'enfermerois chez moi,

» sans oser me montrer à mon armée:
» *voilà comment nous autres barbares du*
» *Nord, nous conservons les hommes.*

» J'ai fait périr vos chevaux de faim,
» sur la route de Viatzma à Smolinsk, je
» savois par là, que ce qui vous resteroit
» d'artillerie, vous seriez forcés de me
» l'abandonner dans cette dernière ville,
» la chose est arrivée comme je l'avois
» prévue. En partant de Smolinsk, vous
» ne pouviez plus m'opposer ni cavalerie,
» ni artillerie, mon avant-garde vous at-
» tendit près de Krasnoie, avec cinquante
» pièces de canon. Voulant vous détruire
» sans éprouver de résistance, j'avois or-
» donné de ne tirer que sur les queues de
» colonnes et de n'envoyer la cavalerie
» que sur des corps ébranlés : votre B........
» m'a servi au-delà de mes espérances,
» en mettant une journée d'intervalle entre
» chacun de ses corps d'armée. Sans que
» mes troupes aient quitté cette position,
» pendant quatre jours; la garde et les
» trois corps d'armée qui la suivoient,
» sont venus successivement y laisser

» chacun à leur tour la moitié de leurs » soldats; ce qui est échappé à Krasnoie, » passera difficilement à Orcha, dans tous » les cas, nos dispositions sont faites sur la » Bérézina de telle sorte, que ce sera là, » le terme de la course de votre armée et » de son chef, si mes ordres sont exacte- » ment suivis.

» Vous aviez bien certainement d'excel- » lens soldats, plusieurs débris de régi- » mens sont venus à Krasnoie mourir sur » nos canons, avec un courage digne d'une » meilleure fortune et d'un autre général. »

Il me demanda après une pause, si dans le cas ou B......... échapperoit à la Bérezina, la France lui étoit assez dévouée pour lui prodiguer encore son sang et ses trésors, si le sénat favoriseroit de nouvelles levées et se montreroit plus attaché à B......... qu'à l'intérêt de la nation. Je répondis, quant à la première question, que la nation française paroissoit en général très-fatiguée de la guerre, parce qu'elle voyoit le commerce souffrant, la terre prête à manquer de bras, et les impôts toujours crois-

sans; que les levées ne s'opéroient que par des moyens coërcitifs.

La question relative au Sénat, m'ayant été répétée, son Excellence ajouta : « Si je » ne me trompe, le Sénat-conservateur » doit veiller aux droits et aux intérêts de » la nation française? il ne peut ignorer » tout ce que vous venez de me dire, de sa » répugnance à servir des projets ambi- » tieux qui ne font qu'augmenter la misère » publique? C'est une des plus belles fonc- » tions que l'homme puisse avoir à remplir » que celle de vos sénateurs. Quel parti » croyez-vous qu'ils prennent, si B........ » peut revenir à Paris (1)? On saura bientôt » qu'il a perdu sa grande armée; il faudra

(1) Que de sang eût été épargné! que de malheurs de moins eussent pesé sur la France, si le sénat, au lieu de livrer encore, dans sa séance du 10 janvier 1813, trois cent cinquante mille hommes à B........, eût usé de ses pouvoirs avec l'énergie que commandoient les circonstances et le vœu de ses premiers mandataires! Les dangers n'étoient pas plus grands pour les sénateurs, qu'ils ne le furent le 28 décembre 1813, pour M. Lainé, qui le premier, en digne représentant du peuple français, eut le rare courage de forcer le despote à entendre le langage de la vérité et du véritable patriotisme.

» qu'il en demande d'autres et beaucoup » d'argent? » Je répondis qu'il y avoit dans le Sénat, beaucoup d'hommes fort estimables, pénétrés de la dignité et de l'importance de leurs fonctions; mais que bien certains d'être en minorité, intimidés par le caractère violent du chef qu'ils ont élevé sur leur pavois, il y avoit peu d'apparence qu'ils osassent lui rompre en visière et accepter les risques auxquels ils s'exposeroient en fesant leur devoir et en se jettant du côté de la nation; « à ce compte, » me dit le Maréchal, il pourroit donc y » avoir encore bien des malheurs et bien du » sang versé, s'il échappoit à la Bérezina; » mais si on aime tant la gloire en France, » je ne vois pas de plus belle occasion pour » s'exposer à mourir avec honneur et illus- » trer son nom aux yeux de toute l'Europe, » que celle où se trouveroient ceux de vos » sénateurs qui auroient le courage de » résister à B......... pour sauver la nation : » elle n'a pas de plus grand ennemi que » lui! comment n'ouvre-t-elle pas les yeux! » il a perdu le jugement, toute cette cam-

» pagne le prouve; s'il avoit voulu conti-
» nuer sa course plus loin que Moskou,
» nous avions encore cinq cents lieues de
» pays à lui abandonner, mais ses forces
» étoient épuisées depuis la Moskowa.

» Cette guerre entreprise contre un
» Empire aussi vaste que le nôtre, n'est
» qu'une extravagance que vos vieux gé-
» néraux, le Sénat et le conseil, n'auroient
» jamais dû permettre. »

Je répondis à M. le maréchal, qu'il n'y avoit rien de moins prouvé que les communications faites par B........ avant cette dernière guerre, aux premiers corps de l'état, qu'on n'avoit cessé de blamer en France son injuste agression contre l'Espagne, et l'opiniâtreté qu'il avoit mise à soutenir cette guerre qui a vuidé les coffres et fait périr tout nos vieux soldats. Que c'est pour avoir improuvé ce dessein, qu'un des premiers hommes d'état de France avoit été écarté des affaires; que B........ ne permettoit pas les observations opposées à ses desseins militaires, qu'il n'avait cette déférence qu'en matière civile.

Que je connoissois bon nombre de militaires qui ayant été envoyés en reconnoissance, avoient été traités outrageusement par lui, pour avoir rapporté que sur tel point, il y avoit douze mille ennemis, au lieu de deux mille qu'il lui convenoit mieux d'y supposer; pour avoir annoncé que l'ennemi qu'il croyoit à quinze lieues, étoit devant nos avant-postes. Que tout général qui auroit osé faire des observations sur un ordre tout à fait impraticable, auroit été traité de lâche aux yeux de l'armée entière: *ainsi donc les Français, si bien civilisés, ont choisi le héron de la fable de Lafontaine!* Cette piquante apostrophe suspendit la conversation. Cependant j'observai au Prince, qu'il avoit tenu à peu de chose que l'armée française s'arrêtât à Smolinsk, pour couvrir la Pologne, et je donnai tous les détails du plan qu'on parut vouloir adopter le 25 août dernier au grand quartier-général; tels que vous les avez lus dans ma lettre du 19 août dernier. M. le maréchal convint qu'il étoit difficile de rien imaginer de plus dangereux pour la

Russie, mais qu'il étoit persuadé qu'un tel projet ne pouvait être sorti de la tête de B........, trop habitué aux courtes campagnes, pour qu'on eût à craindre de sa part, qu'il se décidat à employer près de deux ans, à ne vaincre qu'une seule puissance; qu'il faudrait le connoître bien peu, pour n'être pas certain que tout ce qui demande du temps, des ménagemens et des soins de détail, ne peut trouver place dans ses desseins.

Cet entretien avoit été très-long, le Prince me permit de me retirer.

Kopitse, le 18 décembre 1812.

Ma dernière conversation avec le Maréchal m'avoit livré à de tristes réflexions. Les préparatifs faits sur la Bérezina, ne me sortoient pas de l'esprit, quoiqu'il m'eût assuré qu'il avoit donné des ordres pour éviter l'effusion de sang, et pour

faire prisonniers tous ceux qui voudroient se rendre. Je m'étois persuadé qu'il y auroit infailliblement sur ce point un horrible carnage; je craignois surtout que quelques uns de nos maréchaux, ne tombassent au pouvoir de l'ennemi et ne lui servissent de trophée. Je tremblais pour des parens, pour des amis, mais mon esprit inquiet sur tout le reste, étoit presqu'impassible sur le compte du personnage le plus marquant. Je n'étois pas d'accord avec moi-même : un faux point d'honneur national me faisoit desirer qu'il se sauvât; mais aussitôt je voyois l'auteur de tant de désastres fondre sur la France, ramener au carnage et livrer à la mort le reste de la nation, levé en masse à l'idée d'une invasion étrangère. Mon imagination flottoit au milieu des chances les plus malheureuses, lorsque le maréchal me fit appeler. Il m'accueillit avec la même bonté, me questionna sur l'état de dénuement où m'avoit mis ma captivité, m'offrit des secours auxquels je fus sensible, et que cependant je refusai. Je voulois

que le maréchal restât convaincu du courage que conserve toujours un Français dans l'adversité; et il se pourroit bien que je ne lui eusse laissé que l'idée de l'orgueil que l'on reproche à notre nation. Il m'annonça son départ, me remit la lettre qui devoit me préserver de la Sybérie et du Volga, me laissa l'espérance d'un prochain retour, et finit par me demander encore quel parti je croyois qu'on prendroit en France, si B........ y revenoit. Je suis persuadé, répondis-je, que s'il peut accréditer l'idée de la crainte d'une invasion étrangère, il lui sera facile de faire lever la majeure partie de la nation. Louis XIV la connoissoit si bien sous ce sapport, que si M. de Villars n'eût pas gagné la bataille de Denain, ce grand roi n'eût pas hésité à faire un appel au peuple de sa capitale et des provinces les plus rapprochées, bien certain de conduire trois cent mille combattans contre l'ennemi, malgré que la France fût alors épuisée d'hommes et d'argent, et bien moins guerrière qu'aujourd'hui. Si vous

lui ôtez cette crainte, si vous renvoyez à temps ceux de mes compatriotes et des étrangers qui ont été témoins des fautes multipliées de cette campagne, et de la cruauté sans exemple avec laquelle on a prodigué la vie des Français et de leurs alliés, vous empêcherez que la nation ne soit trompée : l'indignation qui doit résulter de la connoissance de la vérité rendra les levées impossibles dans l'intérieur ; elle éteindra le reste de l'esprit militaire, et pourroit bien, à la fin, amener des changemens capables de garantir le repos de l'Europe. Le maréchal resta comme absorbé dans ses pensées pendant plusieurs minutes, et me dit enfin, avec sentiment, que cela demandoit bien des réflexions. Il voulut savoir ensuite comment nous étions avec les puissances d'Allemagne, en les nommant les unes après les autres : je m'excusai de répondre, quoique bien en fonds pour le faire, sur ce que j'étois étranger aux relations diplomatiques ; mais j'eus lieu de remarquer, par ce qui suivit, qu'il avoit peu de chose à apprendre sur

ce chapitre. En terminant cet entretien, il m'annonça que le reste du matériel de l'armée française étoit en son pouvoir, et que les prisonniers faits depuis quelques jours étoient si nombreux, et le pays si ravagé et si pauvre, qu'il ne savoit pas comment on pourroit les nourrir. Les adieux suivirent de près ce dernier entretien; je pris congé de Son Excellence, qui partit le lendemain matin. Pendant le temps que j'ai passé aux états-majors russes, j'ai eu lieu de me convaincre de l'excès de confiance de quelques états-majors français dans le choix des personnes et des moyens qu'on est forcé d'employer à la guerre, pour s'éclairer et pour connoître les dispositions des peuples, les forces et les mouvemens de l'ennemi. Ce n'est pas seulement dans la classe abjecte que se trouvent les faux espions, et ce ne sont pas les plus dangereux : il est des seigneurs qui, paroissant dévoués à l'armée française, se sont empressés à son arrivée d'aller trouver les maréchaux, et de leur donner offi-

cieusement des avis, sans cesser de servir les Russes à nos dépens. Je les ai vus plus d'une fois au grand quartier-général, pendant qu'il étoit à Smolinsk; je les ai très-bien reconnus. Dans aucune campagne, nous n'avons été aussi complètement dupes des agens employés pour l'espionnage, que dans celle-ci.

Il n'est que trop vrai que des personnes titrées n'ont pas eu honte de recevoir des sommes considérables, en jouant le matin le patriotisme polonais dans notre armée, et en singeant le soir le dévouement à la Russie, au quartier-général de Bagration, n'oubliant pas de dénoncer leurs ennemis personnels à l'un et à l'autre parti, et de se débarrasser ainsi des curieux et des observateurs.

Mohilow, le 30 janvier 1813.

Nous commençons à être reçus dans quelques maisons de cette ville. Nous som-

mes forcés de convenir qu'il y a vraiment de la générosité de la part d'un particulier ou d'un officier russe, à accueillir chez lui les prisonniers de guerre français. Le peuple les repousse ou leur prodigue les insultes et les mauvais traitemens; pour surcroît de malheur, les Juifs polonais dépouillent les morts et les vivans autant qu'ils le peuvent; ils entassent tous les haillons pris au dehors ou dans les hôpitaux, au milieu de leurs maisons. Il en est résulté une épidémie, qu'on désigne sous le nom de *Fièvre d'hôpital* : elle fait des ravages épouvantables; hier, le général qui commandoit dans cette ville en est mort. Les hôpitaux font frémir : Russes et Français, morts, mourans et vivans, y sont étendus sans paille, au milieu d'horreurs faites pour révolter les sens. Le méphitisme ajoute encore à la contagion. Les cadavres empilés attendent la sépulture, que la terre, fermée par trente degrés de froid, semble leur refuser. La maladie ne fait pas moins de ravages dans les villages : elle se déclare partout où les

troupes ont passé; elle marche à la suite de l'armée.

J'ai eu le bonheur de trouver, parmi les prisonniers de guerre, un médecin plein de talens, qui réussit surtout contre l'épidémie régnante; elle a tué tous les médecins du pays; il leur succède : cela lui procure des avantages et une considération dont il est impossible de faire un meilleur emploi (1). Il préfère, pour ses honoraires, de l'eau-de-vie, de la farine et des vêtemens. Il distribue tout aux prisonniers; il les soigne lorsqu'ils sont malades; il panse leurs blessures gratuitement : je lui dois la vie de mon fils, qu'il a guéri de la terrible épidémie. Il me fait faire pour les prisonniers, ce que je n'aurois pas le courage de faire pour moi : dès que nous sommes informés de quelque

---

(1) M. le docteur Delemmare, dont il est ici question, est né en Belgique. Il a été long-temps au service d'Autriche : avant la campagne de 1812, il fut appelé au service du grand-duché de Varsovie; il a été fait prisonnier à la retraite.

grande réunion de gens riches, nous ne manquons pas de nous y rendre, pour stimuler leur générosité en faveur de nos compagnons d'infortune. Presque tous les généraux russes et les seigneurs des environs ont contribué, et j'espère que sous peu de jours les officiers prisonniers seront vêtus tant bien que mal. Il y en a beaucoup qui n'ont pu sortir de leur baraque depuis trois mois, parce qu'ils sont absolument nus; nous avons la certitude d'en placer plusieurs dans les châteaux environnans, dès que leur mise sera présentable : voilà ce qui nous occupe sans cesse. Les Cosaques ont la cruauté de déshabiller tous ceux qu'ils font prisonniers; ils prennent tout, parce que les Juifs achètent tout. Avant que l'ordre fût rétabli dans les pays que l'armée russe reprenoit à mesure que nous les abandonnions, ces infames Juifs amenoient les Cosaques dans les hôpitaux que les Français avoient laissés derrière eux; ils faisoient prendre par cette soldatesque avide ce que nos blessés avoient de meilleur;

des mourans étoient jetés hors de leurs lits, parce que les Juifs supposoient qu'ils y avoient caché de l'argent, ou parce qu'ils avoient acheté du Cosaque les draps, la couverture ou le matelas du lit de douleur d'un blessé : on lui prenoit jusqu'au dernier vêtement; celui qui vouloit résister étoit à l'instant achevé à coups de lance. Depuis que les autorités russes ont reparu, ces excès ont diminué. L'empereur Alexandre a donné les ordres les plus sévères pour faire traiter les prisonniers avec humanité; il a même envoyé plusieurs de ses aides-de-camp pour veiller à ce que sa volonté fût ponctuellement exécutée : mais le mal est si grand, les malheureux prisonniers sont si nombreux, et tellement disséminés, qu'avec les meilleures intentions[1] du monde, on ne peut remédier que lentement aux causes multipliées de destruction qui les enlèvent chaque jour par milliers. Je suis persuadé qu'à l'époque où je vous écris, la moitié de ceux qui ont été pris par l'armée russe, depuis le 15 novembre dernier, sont morts:

les vieux soldats résistent mieux. Le docteur m'assure que les jeunes gens succomberont sous peu de mois; ils sont usés comme des vieillards de quatre-vingts ans; leur estomac est perdu : ceux que l'épidémie n'a pas atteints finissent par le marasme.

B........, qui a eu le bonheur de s'échapper, comme par miracle (1), ne s'inquiète

---

(1) Un officier de la jeune garde, qui a été fait prisonnier le 25 novembre, près de la Berezina, nous a raconté le fait suivant. Je le répète mot à mot; je n'ai supprimé qu'une seule expression, c'est celle que B........ adresse au ciel.

« Le 24 novembre, nous suivions le grand chemin qui » conduit à Borisow; nous pouvions être à environ six » lieues de cette ville. B........, marchant comme nous, le » bâton à la main, couvert d'une pelisse et d'un bonnet » fourré, n'étoit qu'à quelques pas de moi, au milieu de » la route, ayant le prince de Neufchâtel en avant de lui. » Il régnoit un grand silence, et plus de tristesse qu'à » l'ordinaire, lorsque nous vîmes venir un officier au-de- » vant de nous : c'étoit M. le colonel de F...., attaché à » l'état-major général. Il s'arrêta devant le prince, et lui » fit un rapport dont je ne pus entendre que les mots de » Berezina et de Russes. Tout le monde s'étoit arrêté en » même temps que B........, qui étoit resté fixe à-peu-près

guère de tant de malheurs. Puisse cette épouvantable catastrophe le guérir de la rage des conquêtes, et de la domination universelle! Il ne s'est tiré des mains des Cosaques qu'en embarrassant pour ainsi

---

» à six pas du major-général et du colonel. Je m'avançai » un peu de côté pour tâcher d'en savoir davantage, et » afin d'observer les figures. J'entendis alors B......... faire » cette question : *Qu'est-ce qu'il dit, celui-là?* et la répéter » coup sur coup, et d'un ton irrité. Le prince ordonna au » colonel de répéter son rapport à B......... Il me semble » encore l'entendre!

» *M. de F....* M. le maréchal m'a chargé de venir rendre » compte que l'armée russe de la Moldavie est arrivée sur » la Berezina, et qu'elle s'est emparée de tous les passages.

» *B.........* Ça n'est pas vrai! ça n'est pas vrai! ça ne se » peut pas!

» *M. de F....* Que deux divisions ennemies se sont em- » parées du pont, et occupent déjà la rive gauche, et que la » rivière n'est pas assez gelée pour qu'on puisse la passer » sur la glace.

» *B.........* (*avec colère*). Vous mentez! vous mentez! » ça n'est pas vrai!

» *M. de F....* (*avec sangfroid, et élevant un peu le ton*). » Je n'ai pas été chargé d'aller reconnoître les positions de » l'ennemi; M. le maréchal m'a envoyé pour faire ce rap- » port, je remplis ma mission.

» Voyant B......... remuer son bâton, je crus qu'il alloit » en frapper le colonel; mais au même moment il se pencha

dire leur marche et leurs lances avec le corps de ses soldats. Pauvres pères de famille! malheureuses mères! vous attendez un écrit, un signe de vie de votre fils; vous comptez les mois, les jours de son

---

» en arrière, les jambes écartées, le bras gauche appuyé » sur sa canne, grinçant des dents, le regard étincelant de » fureur; et fixant le ciel, il éleva le bras droit comme pour » le menacer. Il lui échappa un cri de rage; alors il redouble » son geste menaçant contre le ciel, et l'apostrophe avec » une expression aussi courte qu'énergique : ce mot seul » est un horrible blasphême. Je puis vous assurer que de » ma vie je n'ai vu une figure plus effrayante que la sienne » dans cet instant. Il avoit tout-à-fait oublié le soin qu'il » avoit mis jusque-là à composer son visage devant nous, » et à nous montrer par intervalle une gaieté simulée, dont » cependant personne n'étoit la dupe. Nos regards obser- » vateurs avoient suivi tous ses mouvemens; nous étions » tellement stupéfaits, que ce fut lui qui fut obligé de nous » tirer de l'état d'immobilité où nous avoit mis notre éton- » nement, en ordonnant de continuer la marche. »

M. le colonel de F...., qui commande aujourd'hui un régiment de cavalerie, a confirmé tout récemment à l'auteur de ces Lettres la vérité et l'exactitude de ce récit. Il y a peu de circonstances dans la vie de B......... qui mettent mieux à découvert ses opinions religieuses, son caractère et le fond de son ame. On laisse au lecteur le soin de faire lui-même les nombreuses et tristes réflexions auxquelles il doit donner lieu.

absence : vous ne le reverrez jamais ; il a péri de fatigues et de misère ; à sa dernière heure, il n'avoit pas un ami pour recevoir, pour vous envoyer son dernier adieu : son corps n'aura pas d'autre sépulture que le ventre des bêtes féroces et des corbeaux. Que de familles vont être plongées dans le deuil ! Il ne faut qu'un seul crêpe pour toute la France, etc., etc.

Mohilow, le 14 février 1813.

Mon cher ami, nous venons de lire le vingt-neuvième bulletin. Osa-t-on jamais se jouer plus ouvertement de la triste humanité. La nation et le sénat auront-ils pu écouter de sang froid un semblable rapport ? vaillans et trop malheureux guerriers, qui avez combattu intrépidement devant Vitepsk, à Smolensk, à Volontina, à la Moskwa, à Malojarostlavest, soldats français, qui, après avoir supporté des marches

forcées pendant trois mois, avec la soif et la faim, avez succombé de misère, d'épuisement et de froid, telle étoit donc l'oraison funèbre que vous réservoit votre chef ? c'est lui qui, calomniant le malheur, ose reprocher à ses victimes de s'être laissé accabler, de n'avoir point eu des cœurs assez fortement trempés ! comme il ne pouvoit pas accuser également le *moral des chevaux*, qui n'ont pu ni marcher, ni traîner les canons sans manger, il vous dit que le froid est venu beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire, quand il est prouvé qu'il a commencé un mois plus tard que les autres années. On n'a sans doute pas encore oublié que les bulletins antérieurs ne tarissent pas sur la beauté du temps qu'il fait en Russie, et sur une prolongation d'automne fort extraordinaire. Leur auteur, qui s'attacha toujours à entretenir chez le peuple français la superstition de sa fortune, sembloit même insinuer que sa présence suffisoit en Russie pour que l'ordre des saisons y fût interverti ; esclave lui-même du fatalisme,

il vouloit que l'univers entier crût à son étoile. Ainsi donc, si vos soldats sont morts ou prisonniers, c'est leur faute, la perte des chevaux et de l'artillerie ne devant être imputée qu'au froid anticipé, il est parfaitement en règle; non seulement on ne peut lui reprocher d'être resté indécis à Moskou pendant plus d'un mois de beau temps, qui auroit bien favorisé la retraite; mais on lui doit encore *de la reconnoissance pour la campagne de* 1812. Il n'a plus la grande armée, ni les neuf cents millions qu'elle a dépensés, mais il vous offre en compensation *la fumée de l'ancienne capitale des Moscovites*, et toute la gloire de cette campagne aussi passagère qu'elle. Avec un trophée aussi monumental, il doit certainement obtenir tout ce qu'il voudra. Il a été chercher la guerre au bout de l'Europe; il vous la ramène à sa suite : voilà sa conquête, voilà les monumens de sa force et de la foiblesse morale de ses soldats. Lorsqu'on en est réduit à ternir d'un seul trait de plume l'héroisme de plus de cent mille hommes, tout-à-la-

fois témoins et victimes de tant de fautes pour se justifier, le sacrifice de la réputation d'un général justement estimé, ne sera point un obstacle à l'apologie entreprise par le vingt-neuvième bulletin. La vérité est que le général Partouneaux faisoit avec sa division l'arrière-garde du neuvième corps et de l'armée. Le jour où le passage s'effectua sur la Bérézina, il étoit à Borizoff. Cette petite ville est située à deux lieues de l'endroit où le pont avoit été construit. Le duc de Bellune, à qui B..... avoit donné l'ordre de faire rester cette division jusqu'au soir, jugeant mieux des dispositions et des mouvemens de l'ennemi qui tendoit visiblement à couper au général Partouneaux le chemin du pont, lui envoya l'ordre de hâter sa marche, et de venir le joindre. B..... au contraire envoya directement et sans l'intermédiaire du maréchal, au général Partouneaux l'ordre positif de rester encore pendant plusieurs heures dans sa position. Aussitôt que le temps fixé fut expiré, le général marcha vers le pont, à une demi-lieue duquel il

trouva l'ennemi posté si avantageusement et avec des forces tellement disproportionnées, qu'après divers engagemens, ayant essayé tous les expédiens que le lieu et la circonstance pouvoient offrir, il fut forcé de se rendre pour éviter l'inutile effusion du sang (1). Si le général Partouneaux eût été libre de choisir, il eût suivi de préférence l'ordre du maréchal duc de Bellune, qui auroit sauvé cette division, dont les troupes et notamment la cavalerie auroient rendu bien moins fréquentes les attaques de cosaques contre les débris de l'armée jusqu'au Niémen. La division Partouneaux a été sacrifiée pour ralentir et pour occuper les troupes du général Witgenstein, etc.

Au lieu de chercher à rejeter encore la

---

(1) Il n'avoit pas quatre mille hommes ; l'ennemi lui en opposoit quarante-cinq mille. La division Partonneau fut génée dans tous ses mouvemens, par huit mille traînards, qui furent faits prisonniers à sa suite. Les rapports qui furent publiés à cette époque n'ayant pas présenté cette distinction, ils ont pu faire supposer des forces beaucoup plus considérables au général Partouneaux, que celles qui lui restoient réellement.

France dans les chances de la guerre, au lieu de lui demander son dernier homme et son dernier écu, ne devroit-on pas plutôt abjurer la rage des combats et de la destruction, et tâcher de cicatriser les plaies qu'on lui a faites. Une nouvelle guerre fût-elle même heureuse seroit un grand malheur dans l'état où elle est. B...... ne voit-il pas qu'il a fatigué la fortune, qu'il pèse sur l'Europe entière; peut-il douter que ses alliés l'abandonneront et tourneront peut-être leurs armes contre lui? le projet, hautement annoncé par la Russie, est de les détacher; une trop longue oppression et leur intérêt les y portent.

La France n'ouvrira-t-elle pas les yeux? doit-elle exposer son existence politique, prodiguer son sang et son or pour soutenir les injustices, les violences, et les écarts d'une tête volcanisée; ne saisira-t-elle pas enfin cette occasion d'exiger une paix nécessaire, et de se réconcilier avec l'Europe. Elle peut encore offrir des sacrifices qui au fond tourneroient à son avantage; qu'elle rentre dans ses limites, qu'elle

se concentre, qu'elle rappelle dans son sein toutes les forces qu'elle en a tirées par la nécessité de garder des usurpations que l'intérêt des peuples, la sûreté de l'Europe et la nature même ne cesseront de lui contester. Si la campagne de Russie, sans exemple dans les pages les plus sanglantes de l'histoire, ne suffit pas pour atiédir l'esprit militaire, et décider la France à la paix, il faut qu'elle soit infailliblement réservée à des calamités, à des désastres faits pour servir de leçon à la postérité la plus reculée. Ne s'est-il donc sauvé personne; les auteurs du vingt-neuvième bulletin ont-ils échappé seuls au passage de la Berézina et du Niémen, pour qu'ils osent affirmer avec impudence qu'ils ont ramené une armée, et qu'ils l'ont mise au quartier d'hiver ? Ont-ils le pouvoir d'enchaîner la parole, ou d'arrêter la vérité aux frontières? Ah mon cher ami, que notre nation est facile à tromper, et quel affreux reveil lui prépare la vengeance de l'Europe ? etc.

Mohilow, le juillet 1813.

Il s'est passé bien des événemens depuis ma dernière lettre. B......, à ce que je vois, a réussi à former une nouvelle armée, et à refaire sa garde. Les batailles de Lutzen et de Botzen ont donné lieu à un armistice : nous nous flattons qu'il sera bientôt suivi de la paix, et que nous reverrons enfin notre chère patrie; cette idée nous sourit d'autant plus que depuis la mort du prince Kutusoff nous avions perdu tout espoir de rentrer en France avant la délivrance de nos camarades d'infortune : le nombre, hélas, en est bien diminué depuis ma dernière lettre. Je suis persuadé qu'il ne rentrera pas en France le cinquième des prisonniers faits dans la campagne de 1812. Les princes étrangers que nous avions pour alliés ont tous envoyé des secours à leurs prisonniers, les Français seuls ont encore l'humiliation d'être oubliés ou négligés par leur gouvernement. Pour moi, je ne prends pas ma part de ce qu'il y a de mortifiant dans cet

abandon authentique. Le blâme ne doit rejaillir que sur celui qui gouverne la France. Je reconnois bien le même homme : *c'est toujours ce soin, cette humanité que nous avons vu briller d'un éclat si vif en Russie et dans le vingt-neuvième bulletin.* Tout porte à croire qu'il est parvenu à étourdir la France sur sa campagne de 1812, et qu'il n'a pas été mal secondé; il doit être dans sa politique de desirer qu'une multitude, à laquelle il n'imposeroit pas silence, que le reste enfin des prisonniers périsse de misère en Russie ou en Sibérie, et ne repasse jamais le Rhin. Cette dernière preuve d'ingratitude n'a pas peu contribué à aliéner encore des hommes qui pourroient se reprocher de l'avoir suivi dans une guerre injuste, si l'armée avoit le droit de délibérer et de demander compte de ses projets au général qui la commande. Vous apprendrez sans doute avec plaisir que ce qu'il y a ici de prisonniers français a tiré parti de son industrie; les officiers montrent le françois, les soldats travaillent tous; quelques-uns sont tail-

leurs, d'autres cordonniers; ceux qui ne savoient rien faire, ont appris à manier l'aiguille ou le marteau. Le premier argent qu'ils ont gagné, a été pour acheter du linge: c'est ce qui a beaucoup étonné les habitans du pays, ensuite des chaussures et des habits; ils ne se sont permis l'eau-de-vie ou la bière que depuis qu'ils sont bien vêtus. Leur bonne conduite a tout-à-fait changé la disposition des esprits à leur égard; il n'y a presque plus de prisonniers dans les hôpitaux; j'en ai trouvé dans tous les châteaux des seigneurs où j'ai été invité. J'ai remarqué avec plaisir que presque partout on leur a confié la garde des liqueurs et des caves et de tout ce qui exige une confiance particulière; ces messieurs m'ont assuré qu'aucun d'eux n'avoit à s'en repentir.

Voilà ces soldats qui ont traversé paisiblement l'Allemagne, qui sont devenus pillards pour ne pas mourir de faim, en courant à la suite de leur général. Rendus à eux-mêmes, ils se conduisent de manière à faire honneur au nom français. Je les re-

connois bien là, nos compatriotes; ils ont le germe de toutes les vertus. Ayez un bon prince qui sache les conduire et les porter au bien, vous reconnoîtrez bientôt qu'ils ne méritent pas le reproche d'immoralité que des peuples qui n'ont ni leur sobriété, ni leur désintéressement, ni leur courage, leur adressent si gratuitement. L'impulsion vers le bien ou vers le mal vient du gouvernement et des premiers de l'état; les peuples la suivent de près ou de loin : voilà toute la différence.

Je reçois enfin une de vos lettres et des nouvelles de ma famille qui me sont bien précieuses : nous en avions grand besoin. J'espère maintenant que nous ne tarderons pas à nous retrouver au milieu de nos parens et de nos amis et que nos malheurs vont enfin cesser. Je profite d'une occasion qui s'offre à l'instant pour vous envoyer cette lettre par la Gallicie. Je suis forcé de remettre à un autre moment les détails que vous me demandez sur les Polonois.

Mohilow, le 29 juillet 1813.

Vous me demandez quelques détails sur l'esclavage des paysans polonois, sur les mœurs de leurs seigneurs, etc. Comme je suppose que vous ne voulez me parler ni du grand duché de Varsovie qui a déjà d'autres lois, ni de la Gallicie qui a passé sous le sceptre de la maison d'Autriche, je pense que votre question ne s'applique qu'aux anciennes provinces polonoises qui font aujourd'hui partie de l'empire de toutes les Russies, et au milieu desquelles je me trouve.

La condition des paysans dans ces provinces, est plus ou moins malheureuse; elle dépend uniquement du seigneur auquel ils appartiennent.

Un chef de famille reçoit de son maître un terrain de trois ou quatre arpens; on lui fournit les bois nécessaires pour construire sa cabane. Chaque paysan ayant atteint l'âge viril, doit par se-

maine, à son maître, trois, quatre ou cinq jours de son travail, tant de journées de femmes, tant de journées de voiture ou de charrue avec son cheval. Il ne paye aucune redevance en argent : il lui reste ordinairement un ou deux jours et le dimanche pour lui. Quelques seigneurs laissent assez de terres à leurs serfs pour le produit du grain nécessaire à leur nourriture ; d'autres prennent toutes les récoltes, et fournissent le strict nécessaire aux familles de leurs paysans : les serfs qui sont industrieux trouvent moyen d'être vêtus et nourris mieux que les autres. Leur basse-cour, leurs bestiaux, leurs jardins, quelques ouvrages de main, leur procurent des ressources, surtout s'ils sont à portée d'une ville. Comme il est de l'intérêt des seigneurs de chercher l'augmentation de la population, ils favorisent les mariages, qui se font d'autant plus facilement qu'ils ne sont précédés d'aucune discussion d'intérêt. Il n'y a jamais ici de difficultés pour la dot : les parens, s'ils le peuvent, avancent ce qu'il faut pour ache-

ter un petit cheval et quelques instrumens aratoires; quelquefois c'est le seigneur : mais alors les nouveaux mariés paieront en corvées ou en produits de leur industrie. Les apprêts d'une noce ne sont pas dispendieux; un seau d'eau-de-vie et quelques oies en font tous les frais : il n'y a d'autre cérémonie que la bénédiction nuptiale; je n'ai vu ni danses ni réjouissances à cette occasion.

Les Juifs qu'on tolère dans ces provinces, contribuent à rendre la condition des paysans plus malheureuse. Les seigneurs font bâtir assez généralement des auberges de distance en distance, sur les routes qui traversent leurs terres, et de préférence aux extrémités de leurs villages; ils les louent à des Juifs, moyennant une rétribution proportionnée à la population, ou à la fréquentation de la route ; il n'est pas permis au Juif de débiter d'autre eau-de-vie que celle qui se fait chez le seigneur; mais il reçoit à son tour des priviléges qu'il ne fait que trop bien valoir. A la naissance d'un enfant, le paysan

doit prendre un seau d'eau-de-vie chez le Juif; à l'occasion d'un mariage ou d'un décès, même quantité d'eau-de-vie, que le paysan doit payer de suite : si le malheureux n'a pas d'argent, le Juif prend en paiement pendant plusieurs semaines, et à très-vil prix, tout ce qui est destiné à être porté au marché. Le paysan polonois est enclin à l'ivrognerie : le Juif favorise son goût pour cette eau-de-vie de grains; il profite de l'état d'abrutissement où il l'a mis, pour lui en faire payer plus qu'il n'en a été bu. Les Juifs sont les courtiers de toute la Pologne; on peut dire avec vérité qu'ils l'exploitent : tout ce qui s'achète, tout ce qui se vend, passe par leurs mains. Ils prêtent leurs capitaux, et ruinent en très-peu de temps les seigneurs que la passion du jeu ou des spéculations hasardeuses font tomber entre leurs mains. Dans les villes, les deux tiers de la population se composent de Juifs, tous marchands d'épiceries, d'étoffes, de boissons, de cuirs, d'argent, de tabacs, etc. Tout ce qu'ils mettent en vente est tou-

jours de la plus mauvaise qualité : les vins sont frelatés ou composés. Ils trouvent presque toujours moyen, dans les contestations portées devant les autorités locales, d'obtenir l'avantage sur les Polonois. Ils sont tailleurs, cordonniers, orfèvres, aubergistes, entrepreneurs de fournitures pour le gouvernement et pour l'armée : ils entretiennent une correspondance très-suivie avec les Juifs d'Allemagne, sans le secours de la poste; ils connoissent le cours des effets publics et le change de tous les pays; ils font toutes les espèces de contrebandes, et altèrent toutes les monnoies. Ils réunissent, comme vous voyez, beaucoup plus de moyens qu'il n'en faut, pour abuser de la bonne-foi et de la simplicité des paysans, dont l'ignorance d'ailleurs passe tout ce que vous pouvez imaginer : la manière dont ils sont traités par leurs maîtres doit nécessairement contribuer à leur abrutissement. Lorsqu'ils manquent à leurs corvées, un ou deux cents coups de bâton leur sont appliqués sur les reins, par ordre de

l'intendant ou du seigneur; les femmes et les enfans, pour la moindre faute, éprouvent le même traitement. Ces châtimens sont sans appel; personne n'a le droit d'intervenir en leur faveur. Le logement d'une famille de sept ou huit personnes des deux sexes se réduit à une seule pièce, dans laquelle il y a un four qui sert à faire le pain, à faire cuire les alimens, et à échauffer ce triste réduit. Il n'y a pas de cheminée, ils trouvent plus commode de faire sortir la fumée par la porte, qui n'a jamais plus de quatre pieds de hauteur. Ils n'ont pas de lits; ces malheureux couchent sur le four ou sur les bancs de bois qui règnent autour de la chambre. Pendant les longues nuits, ils s'éclairent avec des lattes de pins. Un peu de mauvais gruau ou des choux aigris, du pain noir comme la cheminée: voilà leur nourriture ordinaire, encore n'est-elle pas abondante. Toute leur fortune est dans la première pièce: c'est un petit cheval, une ou deux vaches, quelquefois un porc et de la volaille; mais les loups et les renards qui sont très-communs ici n'ajoutent pas

moins que les Juifs au malheur qui accompagne l'existence du paysan polonois depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Ils sont en général d'un caractère doux, patient et très-religieux. Ceux qui sont appelés à l'état militaire deviennent de bons et braves soldats. Si l'on vouloit un jour leur donner la liberté, il faudroit les y préparer pendant trente ans : dans l'état d'ignorance et de stupidité où ils sont, ils ne pourroient en faire qu'un mauvais usage ; ils assassineroient leurs maîtres, ou s'égorgeroient entre eux. Je croyois aussi, sur la foi de nos philosophes du jour, qu'il seroit beau de leur faire ce présent. Je trouve aujourd'hui que ce n'est qu'un projet ridicule et tout-à-fait impraticable. Les serfs de quelques grands seigneurs sont beaucoup plus heureux que nos paysans ; plusieurs familles (à la vérité très-opulentes) ont singulièrement adouci la condition de leurs esclaves, en diminuant les corvées, en leur laissant une bonne quantité de terres pour leur compte, en leur fournissant des vêtemens, en les secourant dans leurs maladies,

en supprimant les mauvais traitemens. Je connois un seigneur qui a établi un hôpital pour ses paysans : il y entretient un médecin, un pharmacien et des infirmiers; la vieillesse y trouve un asile assuré. En général, les petits propriétaires rendent leurs paysans plus malheureux que les autres : leur avarice et leur avidité retombent de tout leur poids sur le pauvre serf.

Les seigneurs polonois vivent peu dans les villes; ils n'y paroissent que lorsqu'ils ont des procès, et ils ne fuient pas la chicane. Ils habitent ordinairement ce qu'ils appellent leurs châteaux : ce sont de vastes habitations presque toutes en bois, mais très-commodes et fort bien construites. Ils tiennent là une espèce de cour, entourés ordinairement de petits nobles sans fortune, dont ils font leurs intendans, leurs secrétaires, leurs surveillans, et même leurs cochers et valets de chambre, sans qu'ils dérogent; ils ont un nombreux domestique; ils choisissent dans les deux sexes ceux qui sont les plus beaux et les mieux faits : ils se visitent souvent,

jouent et boivent beaucoup, et se donnent des repas et des fêtes où il règne une grande gaieté. Les dames polonaises sont, en général, belles ou jolies : elles aiment la parure et le plaisir ; elles ont de la grace et du goût dans le choix de leurs ajustemens. Elles reçoivent une bonne éducation, et parlent deux ou trois langues. Elles sont toutes musiciennes, et cependant elles se livrent avec soin aux détails du ménage et de l'économie rurale : elles font fabriquer chez elles des toiles, des étoffes de laine, des tapis de pied; elles dirigent toute cette industrie avec beaucoup d'ordre. Les fils d'un seigneur sont instruits par un précepteur : les demoiselles ont une gouvernante; c'est ordinairement une Suissesse ou une française. Les précepteurs montrent le latin et le français à leurs élèves; cette dernière langue fait partie essentielle de l'éducation. Plusieurs nobles, qui ne peuvent se procurer des précepteurs, mettent leurs enfans dans les colléges des Jésuites : ils y apprennent le latin, le français, jusqu'en réthorique.

Lorsque leur éducation est finie, ils embrassent le métier des armes, ou ils ne font rien; ils viennent avec leurs parens, mener la vie de châteaux, jouer, boire, chasser ou dormir.

Voilà, mon cher ami, tout ce que je puis vous dire des Polonois, qui en général m'ont paru d'une inquiétude, d'une mobilité et d'une inconstance remarquables; à cela près, ils sont doués de toutes les qualités du cœur; il y a bien peu de nos compagnons d'infortune qui n'aient à s'en louer, etc.

Mohilow, le 9 novembre 1813.

Vous aurez sans doute connu beaucoup plutôt que moi la rupture de l'armistice; vous aurez gémi comme nous de voir d'aussi douces espérances de paix détruites par le plus inconcevable aveuglement, et une nation puissante et amie faire à son tour

entendre le cri de guerre. Nous ne pouvons en douter, l'Autriche se rangeant du côté de nos ennemis, doit entraîner le reste de l'Allemagne : toutes les forces de l'Europe vont tourner leurs armes contre notre malheureuse patrie. Lorsque j'ai à déplorer des changemens aussi inattendus que menaçans, il ne me reste plus de sensations pour le malheur de voir encore ma captivité prolongée. Je passe tour à tour de l'espoir au découragement et du découragement à l'indignation. Il est donc dans les décrets de la Providence qu'un envoyé de l'enfer doit être l'instrument de la perte de la France comme il est le fléau dévastateur de l'Europe. Eh quoi ! cette nation si difficile à gouverner, alors même que l'autorité qui la régit se montre douce et paternelle, ne connoîtra donc l'aveugle soumission que sous le sceptre de fer de celui qui depuis dix ans la remplit de deuil et de larmes, qui la déchire en lambeaux, dont il couvre la surface de la terre. Ah ! sans doute qu'il fut choisi pour venger *un grand crime !*........

Par quelle fatalité a-t-il reçu du Ciel le

talent cruel de séduire la multitude, de conduire les Français à la mort, et de leur en dérober les apprêts ? Et quoi ! les jours d'un bon prince sont tranchés par un assassin, la mort le surprend au milieu de sa capitale et de la paix, méditant encore le bonheur de son peuple ! et dans les horreurs du carnage, lorsque la mort frappe tout autour de lui, un despote insensible brave les dangers, marche dans le sang, foule aux pieds d'innombrables cadavres ; poursuivant sans relâche le ravage de la terre, le Ciel le voit et le laisse vivre : il n'est donc que trop vrai qu'il donne quelquefois des rois dans sa colère.

Je n'aperçois plus que malheur et deuil dans l'avenir. Quel souhait pourrois-je faire dont ma raison fût satisfaite ? vainqueur, la guerre est éternelle, le sang ruissellera tant qu'il aura des bras pour le répandre. Si je fais des vœux pour qu'il soit vaincu, j'aurai voulu la mort de nos trop généreux compatriotes et du dernier soldat français. Non, je ne souhaite rien, je ne veux plus réfléchir ; ma tête est boule-

versée, toutes mes espérances de bonheur s'évanouissent. Je ne reverrai jamais ni famille, ni patrie. Que la Providence en décide : j'attends ses décrets. Adieu.

Mohilow, le 31 décembre 1813.

J'ai donc eu le triste avantage de vous prédire les suites de la rupture de l'armistice et de la déclaration de guerre de l'Autriche; il ne falloit pas être un grand prophète pour annoncer ces résultats désastreux : il suffisoit de connoître les hommes. La violence et l'abus de la force ne donnent pas des amis. Comme tout a changé de face en Europe ! quelle leçon pour les conquérans et pour les peuples qui ne veulent être que guerriers ! En 1812, les armées françaises composées de soldats aguerris, comptoient dans leurs rangs les troupes de quinze nations alliées. Le théâtre de la guerre étoit à l'extrémité de l'Europe;

la France n'avoit que trois adversaires à combattre Une année s'est à peine écoulée que déjà la grande armée, après avoir été partout victorieuse, périt toute entière, victime de fausses combinaisons. Ses alliés non seulement l'abandonnent, ils tournent encore leurs armes contre elle; vingt peuples irrités d'une trop longue oppression viennent poursuivre leur vengeance jusques sur son territoire; ils y portent tous les fléaux de la guerre, ils l'entourent, l'attaquent et la pressent de toutes parts. Que peuvent pour sa défense des vieillards et des enfans? La valeur la plus héroique succomberoit sous le nombre de tant d'ennemis. Sais-je, au moment où j'écris, si j'ai encore une patrie, une famille et des amis? A qui appartenons-nous? Que deviendrons-nous? Existe-t-il une situation pareille à la nôtre? Ne croyez pas que la distance nous préserve des angoisses que vous fait éprouver la connoissance plus prompte des événemens qui se succèdent presque sous vos yeux. Votre erreur seroit grande. Chaque jour nous annonce un nouveau

malheur; l'intérêt du gouvernement français les attenue pour vous. Ici la voix publique et la haine les grossissent pour les prisonniers. Se renfermer, fuir toute rencontre pour n'en plus entendre le récit, n'est qu'une vaine précaution. Les dehors d'une obligeance officieuse servent de prétexte à la méchanceté la plus raffinée pour nous atteindre et nous faire éprouver à toute heure un nouveau supplice. Ce ne sont pas des russes qui tiennent cette conduite peu généreuse, mais des polonois qui ont été de tous les partis. Je vais avoir enfin la satisfaction de m'en éloigner; l'autorité supérieure permet que nous habitions Saint-Petersbourg: c'est une faveur qui n'a été accordée qu'à douze ou quinze prisonniers. J'espère dans cette grande ville perdre un peu des idées affligeantes que la vue des lieux où je me trouve depuis treize mois, me rappelle sans cesse. La saison est extrêmement rigoureuse pour voyager: cependant les Russes la préfèrent pour les longues courses; celle que nous allons entreprendre est de six cents

verstes, environ cent cinquante lieues de poste de France : nous les ferons en traîneau et avec au moins vingt-cinq degrés de froid.

Je vous écrirai aussitôt notre arrivée dans cette capitale.

Saint-Pétersbourg, le 10 janvier 1814.

Nous avons quitté Mohilow, comme je vous l'avois annoncé par ma dernière lettre; quatre jours ont suffi pour venir des bords du Boristhène sur les rives de la Newa. Malgré la rigueur de la saison, nos précautions étoient si bien prises que nous n'avons pas souffert du froid. La glace et la neige avoient applani tous les chemins; notre traîneau voloit plutôt qu'il ne glissoit au passage des lacs et des rivières. Il faut convenir que la poste est excellente en Russie; elle a une organisation différente de tout ce que nous connoissons,

mais qui tient, il faut l'avouer, à des moyens et à des ressources qui la rendent facile et naturelle dans ce pays, et sans lesquels elle seroit impraticable dans toute autre contrée : il n'y a cependant ni entrepreneurs, ni maîtres de postes; on va plus vîte que dans tout le reste de l'Europe, et il en coûte trois fois moins. Les maisons où se trouvent les relais appartiennent à la couronne : le gouvernement y place un seul employé; tous les seigneurs des environs sont tenus d'y entretenir un certain nombre de bons chevaux, de postillons, de voitures ou de traîneaux, pendant six mois ou un an, en proportion du nombre de paysans qu'ils possèdent dans le canton : c'est une des contributions qu'ils payent à l'état. Tout voyageur est muni d'un papier de poste qu'il doit faire viser à chaque relais par le préposé, qui, à l'exhibition de ce titre, ne peut refuser des chevaux. Il y a peu d'auberges, mais on trouve dans toutes les maisons de postes une chambre commune destinée aux voyageurs; elle est chauffée et éclairée : ils ne doivent rien

pour y séjourner. Avec deux sols par relais de quatre lieues les postillons sont très-contens. Assis en dehors du traîneau, quelque froid qu'il fasse, ils chantent très-gaiement pendant tout le trajet. En général, ils sont doux et respectueux; l'organisation de cette administration est ingénieuse et très-simple; elle est sur-tout parfaitement adaptée aux usages du pays et aux besoins du gouvernement, dont elle sert exactement les correspondances avec les frontières les plus reculées de ce vaste empire : c'est une branche de revenus d'un très-bon rapport pour la couronne.

A vingt-cinq lieues de Saint-Petersbourg, la vue se repose agréablement sur de jolies maisons de campagne qui annoncent les approches de la capitale; le nombre en augmente à mesure qu'on approche de cette belle ville. Tout ce que nous vîmes de grand et de beau, en entrant à Saint-Pétersbourg, étoit tellement au-dessus de l'idée que nous nous en étions faite, qu'oubliant le froid et la fatigue, nous avons fait mettre nos chevaux au pas. Le mouvement d'une nom-

breuse population, la richesse des vêtemens, la variété des modes et des costumes, l'élégance des équipages, tout annonce l'opulence de la capitale d'un empire qui, placé aux confins de l'Europe et de l'Asie, participe, sous beaucoup de rapports, de la civilisation de ces deux parties du monde. L'habillement du peuple est asiatique, celui des nobles ne diffère en rien du nôtre : ce n'est ni Vienne ni Berlin, c'est une bien plus belle ville où l'on peut trouver toutes les jouissances du luxe réunies aux charmes de la civilisation. Les différences que j'ai déjà saisies dans les usages et les habitudes des Russes me paroissent calculées en raison du climat et du caractère national.

J'ai besoin de quelques jours d'observations pour vous en parler avec connoissance de cause. Je ne veux pas m'exposer aux reproches que se sont justement attirés quelques voyageurs pour avoir trop précipité leur jugement, ou déprécié, sans examen, tout ce qui n'est pas fait à la manière de leur pays. Nous habitons un vaste hôtel, comme on en trouve peu en Europe;

il est disposé pour loger commodément cinquante maîtres. De quelque pays que soit un étranger, il peut y vivre et s'y faire servir à la manière de son pays.

Nous avions grand besoin de nous faire habiller à neuf. Notre premier soin a été de nous en occuper: on nous avoit fait espérer que nous trouverions ici du drap anglais plus beau et moins cher que celui d'Allemagne; nous avons vu tous les marchands, et nous n'en avons pas trouvé une aune: la prohibition sur toutes les marchandises anglaises n'a pas cessé d'être sévèrement maintenue depuis deux ans. Vous savez que le commerce prétendu entre la Russie et l'Angleterre est un des principaux griefs mis en avant par le chef du gouvernement français au moment de la déclaration de guerre. Jugez de notre surprise, en reconnoissant l'insigne fausseté de ce prétexte. Si le mensonge par lui-même est méprisable, quel sentiment doit-il inspirer lorsqu'il a des conséquences aussi funestes? etc., etc.

Saint-Pétersbourg, le 25 janvier 1814.

Depuis que j'habite Saint-Petersbourg, le desir d'observer, l'envie de connoître ou d'expliquer tout ce qui est nouveau pour moi me tiennent dans un état de distraction continuelle. Je lui dois de n'être plus autant obsédé par les événemens que mon imagination me représentoit sans cesse depuis deux ans. Pour m'y soustraire encore davantage, je veux employer mes journées à courir, à voir, à interroger; rentré chez moi, je vous associerai à mes remarques. Pendant que je vous les écrirai, j'oublierai que la parque file; et comme un infortuné, dont un rêve heureux vient charmer un instant les maux et les soucis, j'oublierai quelquefois et la douleur du présent et celle de l'avenir. Vous allez juger si je me conforme exactement au plan que je me suis tracé, par les détails que j'ai à vous donner aujourd'hui, relativement aux paysans russes.

Après avoir quitté les provinces polo-

noises, acquises à la Russie par le premier partage, je fus frappé de la différence qui existe entre un paysan russe et un paysan polonois, quoiqu'ils vivent également sous la loi du servage. Mon étonnement a été en croissant jusqu'ici, parce qu'à mesure que je m'éloignois de la Pologne, je remarquois une plus grande aisance, plus d'agilité et d'intelligence chez les Russes. Mais enfin, tout s'explique : les Juifs ne sont pas tolérés en Russie. Le commerce et l'industrie faisant déroger la noblesse, ces professions ne peuvent être exercées que par les paysans ou par des étrangers : c'est une des causes de l'amélioration de l'état des serfs russes : la modération de leurs seigneurs en est la première preuve. Ils ont trois manières d'exploiter la propriété des terres et des paysans, deux choses qu'il ne faut pas confondre : l'une consiste à affermer à forfait toute une terre à une seule commune.

Par la seconde, le paysan est attaché à la glèbe.

La troisième est le moyen des abrogues : c'est une redevance annuelle qu'un paysan

paye à son seigneur. En l'acquittant exactement, il lui est permis de se livrer au commerce, ou de tirer parti de son industrie à sa volonté.

Dans le premier cas, la ferme d'une terre se donne en bloc à toute la commune; le chef qu'elle a choisi traite au nom des paysans avec le seigneur, qui reste étranger à la subdivision des terres: cette dernière opération se fait avec beaucoup d'équité et d'égalité entre toutes les familles. Le chef du village recueille le prix du fermage qu'elles doivent payer, et verse très-exactement la somme intégrale convenue entre les mains du seigneur. Cette manière laisse le champ libre à l'industrie des cultivateurs. Ceux qui sont laborieux, ne craignent pas de se livrer à un travail plus opiniâtre, s'il doit leur procurer plus de bénéfice; ils sont certains qu'après avoir payé leur fermage particulier, il ne sera rien exigé d'eux, quelle que soit leur petite fortune.

Le second moyen est à-peu-près le même qu'en Pologne. Un paysan attaché

à la glèbe, doit un certain nombre de journées de travail par semaine à son seigneur; celui-ci conserve la récolte tout entière: le paysan n'a pour vivre que le produit de quelques arpens qu'il a à peine le temps de cultiver. Les paysans russes, dont la servitude est encore réglée de cette manière, sont les moins heureux; mais il y en a peu: ce sont en général les petits propriétaires qui l'ont conservée: ils espèrent par là tirer un meilleur revenu de leurs paysans et de leurs terres.

Par le troisième moyen, qui est celui des abrogues, un paysan rapporte plus à son seigneur que s'il cultivoit la terre; son absence ne diminue pas la mise en valeur de la portion de terrain affermée à chaque famille: ses parens doivent y faire face, sans quoi, il ne lui seroit pas permis de quitter le village.

Un paysan cultivateur rapporte communément de quinze à vingt roubles au seigneur; et un paysan qui a une abrogue, lui paye depuis trente jusqu'à cent cinquante roubles par an, suivant le genre

d'industrie qu'il a adopté. Les abrogues fournissent des artisans de toute espèce dans les villes et dans les villages, des marchands en détail, en gros, et même des négocians. Lorsqu'ils ont gagné de quoi payer leur liberté, ils traitent avec leur seigneur; le prix varie suivant la fortune qu'ils ont acquise ou qu'ils sont susceptibles de faire.

Dernièrement, un de ces paysans qui faisoit depuis plusieurs années les voyages de la Siberie, de la Crimée, qui fréquentoit les foires de Leipsick et des plus grandes villes de l'Europe, vint trouver son seigneur à Saint-Petersbourg, pour acheter la liberté de son fils associé à une des premières maisons de banque de Russie; il desiroit également obtenir la sienne et celle de sa femme. Le seigneur lui demanda pourquoi il vouloit faire une pareille dépense? il lui répondit que le négociant avec qui travailloit son fils étant étranger, ne vouloit donner sa fille en mariage à ce jeune homme qu'autant qu'il ne seroit plus esclave, et qu'il exigeoit encore que son père et sa mère fussent libres.

Le seigneur voulant s'amuser de l'embarras de ce paysan, fit monter par degrés la rançon de sa famille à 400 mille roubles en assignations de banque, ou 400 mille francs; le paysan, sans se déconcerter, lui dit : *maître, je m'étois douté que tu me demanderois cette somme : je l'ai sur moi.* Le seigneur un peu surpris, observa qu'il ne lui resteroit rien pour son commerce et pour doter son fils. *Sois tranquille, maître, nous en avons encore bien davantage.* Ce seigneur généreux lui accorda gratuitement ce qu'il demandoit; mais le paysan, ne voulant pas être vaincu en générosité, lui apporta, à quelques jours de là, un gros pain sur lequel étoit un peu de sel (c'est dans ce pays une marque de soumission respectueuse et d'attachement) : il étoit dans un énorme plat d'or massif, entouré de rubis, de brillans et d'autres pierres précieuses du plus grand prix, que le seigneur ne put se dispenser d'accepter.

Il n'est pas rare de voir des femmes de paysans marchands coiffées d'une toque garnie de perles ou de pierres précieuses,

de la valeur de dix jusqu'à cent mille roubles. Ces marchands conservent leur barbe longue et la forme des vêtemens de leur première condition. Ils passent pour être fort exacts à remplir entre eux leurs engagemens; ils sont religieux et très-charitables. Vous voyez, mon cher ami, que leur condition est loin d'être malheureuse même dans la classe la moins favorablement traitée de toute la Russie; ils sont pleins d'activité, d'adresse et d'émulation : ils ont sur-tout le talent de l'imitation au suprême degré dans tous les genres d'industrie, les plus difficiles à saisir. Ils sont grands, robustes et généralement bien faits. Les femmes des paysans du gouvernement de Kolouga portent un costume dont s'arrangeroient fort bien nos petites maîtresses : j'en vois ici qui, les dimanches, sont vêtues d'étoffes tissues d'or ou d'argent. Les jeunes filles ne manquent ni de grâce ni de fraîcheur : si elles avoient les yeux moins petits, elles seroient presque toutes très-bien.

Voyez, je vous supplie, ma famille le

plus souvent qu'il vous sera possible; sa situation est maintenant plus périlleuse que la mienne. Je vois, par les lettres que j'en ai reçues, qu'elle n'a pas eu, à beaucoup près, toutes celles que je lui ai adressées : recommandez qu'on se serve de la voie des banquiers, comme je le fais; c'est la plus sûre; etc.

Saint-Pétersbourg, le 4 février 1814.

Le froid, la neige et la glace embarrassent ou contrarient au dernier point les peuples du midi de l'Europe. Un hiver rigoureux gêne le commerce, interrompt les communications par terre et par eau; les habitans des villes et ceux des campagnes s'enferment dans leurs maisons, et voyagent bien moins qu'en toute autre saison de l'année.

C'est tout le contraire en Russie. L'hiver,

avec son grand froid et ses glaces, ouvre tous les passages, et double les communications; c'est la saison des voyages, du commerce et des plaisirs : on voit alors de nombreux convois de traîneaux chargés des produits de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique, traverser en tout sens ce vaste empire, et faire participer les provinces les plus reculées aux bienfaits et aux avantages du commerce et de l'industrie. Les fourrures, les métaux, arrivent de la Sibérie; les grains et les denrées nécessaires à la consommation sont répartis suivant les besoins de chaque contrée; l'abondance se répand partout. Les nobles et les riches se visitent alors : une distance de deux cents lieues est comptée pour rien, tant les voyages sont faciles; on la parcourt en peu de temps, et seulement pour revoir un ami, un parent, ou pour jouir pendant quelques jours des plaisirs de la capitale.

Le froid et la glace donnent lieu à plusieurs amusemens : parmi ceux qui appartiennent au peuple de Saint-Péters-

bourg, les montagnes de glace tiennent le premier rang.

Lorsque la gelée a donné à la glace une solidité convenable, on construit une espèce de pavillon dont le sommet est à environ soixante pieds au-dessus du niveau de la Néva : des poutres d'environ cent pieds de long, appuyées sur le sommet du pavillon, reposent, par l'extrémité inférieure, sur la glace; elles sont fortement étayées de distance en distance, et garnies de planches solides, placées en travers des poutres, comme pour la construction d'un pont. Quand tout cet échaffaudage est bien affermi, on le pave de larges dalles de glace, depuis sa base jusqu'au sommet : on lie ces dalles entre elles avec de la menue glace et de la neige; on les racle ensuite pour en ôter toutes les aspérités : ce n'est plus alors qu'une seule pièce de glace, de chaque côté de laquelle on adapte des garde-fous. On a soin de polir également la glace de la rivière, d'en écarter la neige depuis le pied de la montagne jusqu'à une demi-verste environ, pour y faire glisser

avec plus de rapidité les traîneaux, qui, étant précipités du haut de la montagne, reçoivent une impulsion assez forte pour parcourir cette distance en un clin d'œil. A l'extrémité du trajet parcouru par les traîneaux, on construit une pareille montagne, sur laquelle les amateurs de cet exercice portent leur léger traîneau au moyen d'un large escalier pratiqué sur le côté ou derrière la montagne : ils se précipitent de nouveau, et sont à l'instant ramenés au point du départ. Pour éviter le choc des traîneaux, la route du retour est séparée de la première par de la neige disposée en talus. Ce n'est pas le peuple seulement qui prend part à cet amusement; on y voit des personnes de toutes les classes. Un jeune homme assis sur un traîneau, place devant lui une dame qui veut faire le voyage : les cris arrachés par le saisissement ou par la peur, au moment où l'on précipite le couple voyageur, sont bientôt remplacés par des éclats de rire : celles qui ont fait une première fois le voyage, ne se font plus prier pour

le recommencer. Cet amusement, qui effraie d'abord un étranger, ne donne lieu à aucun accident, à aucune rixe; il y règne toujours la plus franche gaieté et beaucoup de décence.

Les Russes ont cherché et trouvé, je crois, tous les avantages qu'il est possible de retirer de la glace. Dans chaque maison, une pièce est disposée pour servir de glacière; tous les ans la glace en est renouvelée : au moyen de cette précaution, on conserve les viandes, le poisson, le gibier frais pendant huit mois de l'année. Ces approvisionnemens procurent une très-grande économie.

Dans plusieurs provinces éloignées, et abondantes en bétail, on en tue une grande quantité au commencement de l'hiver. Il y a un si grand avantage à éviter les frais de nourriture et de conduite des bêtes à cornes sur pied, qu'il en résulte une différence de près de moitié, si l'on consomme de la viande gelée : elle est tout aussi bonne que celle des boucheries de Saint-Pétersbourg. Elle ne coûte que

deux sous la livre, argent de France.

L'esturgeon, si rare dans nos pays, est très-commun ici : on voit fréquemment des convois entiers chargés de ces énormes poissons gelés; on les conserve long-temps au moyen des glacières.

Dès que le froid est à dix degrés, les lacs, les étangs, qui exigeoient de grands détours, abrègent alors les transports par terre. La route pratiquée le long de la Néva ne sert plus aux voituriers pendant l'hiver; c'est sur la glace dont cette rivière est couverte, que vont et viennent les convois qui arrivent de ce côté, pour le commerce ou pour les approvisionnemens journaliers de la capitale.

A l'époque où le dégel s'annonce, il y a quelquefois un pied d'eau sur la surface de la glace, et les conducteurs veulent encore y passer avec les plus lourdes charges. La police de Saint-Pétersbourg a beaucoup de peine à empêcher les accidens à l'approche du départ des glaces. Les Russes sont si bien familiarisés avec la glace, qu'ils ne la quittent qu'à regret,

et paroissent en ignorer les dangers, lors même que de longues fentes semblent les en avertir : il est vrai qu'elle est d'une énorme épaisseur; cette année l'activité du froid a été diminuée par la neige; la glace avoit cependant encore trois pieds d'épaisseur : on m'a assuré qu'il n'étoit pas extraordinaire de lui en voir un tiers de plus; aussi la débacle de la Néva ne se fait-elle pas sans bruit; c'est véritablement un spectacle curieux, dont je n'avois pas d'idée : aussitôt que les glaces ont disparu, on voit cette belle rivière couler majestueusement; la navigation recommence; de grandes barques pontées montent, descendent et louvoient même facilement, tant sa largeur est considérable.

Quinze ou vingt jours après le départ des glaces de la Néva, la navigation est interrompue de nouveau par les glaces du lac Ladoga. Elles ramènent assez ordinairement du froid et du mauvais temps : il est rare qu'elles disparoissent en moins de huit jours. Mais alors la chaleur se fait vivement sentir; elle ne tarde pas à être

presque insupportable. La végétation est telle, qu'elle répare bien vîte, par son activité, le retard occasionné par un hiver rigoureux et prolongé : trois mois suffisent pour semer et récolter les grains de toute espèce.

En vous citant plusieurs avantages que les Russes savent retirer de la glace, il s'en faut bien que j'aie épuisé ce sujet; cela suffit néanmoins pour prouver que cette âpre saison, qui, pendant plus de la moitié de l'année, enferme pour ainsi dire sous une voûte de fer les terres et les fleuves de cette contrée, perd, par l'activité des Russes, ce qu'elle auroit de nuisible pour eux, et sert même leur industrie. Ils sont parvenus à la rendre non seulement utile, mais tellement nécessaire, qu'un hiver sans glace seroit pour ce pays une espèce de calamité.

Les poëtes ont fait l'éloge de tout ce qu'ils ont connu de beau, de grand, d'utile ou d'agréable; certes, si les Russes sont reconnoissans, ils nous doivent bien un éloge de la glace.

Saint-Pétersbourg, le 10 février 1814.

Quelque temps qu'il fasse, mon cher ami, chacune de mes journées est marquée par une nouvelle course. Hier, le froid ne s'élevoit qu'à six degrés; il faisoit un beau soleil. A une heure après midi, j'étois sur un boulevart qui est au milieu d'une des plus grandes et des plus belles rues de Saint-Petersbourg. Les parties latérales de cette rue, partagée par le boulevart, sont chacune aussi larges que la rue royale à Paris; on y voit des deux côtés de magnifiques hôtels, sur une longueur de plus d'une demi-lieue: c'est la grande perspective; elle mérite cette dénomination, sous tous les rapports. Lorsqu'on y arrive par l'extrémité qui tient au centre de la ville, on distingue à l'autre bout l'église et le fameux couvent d'Alexandre Neuski, qui en effet termine la perspective. En suivant la même direction, on aperçoit à main droite l'église de Cazan, remarquable par son portail: c'est une imitation de celui de Saint-Pierre

de Rome. Presqu'en face on voit le superbe couvent des Jesuites, dont l'église donne sur le boulevart. Un palais, bâti dans le goût le plus moderne, a été construit depuis peu sur le côté droit : il appartient à S. A. I. la grande duchesse d'Oldenbourg. Cette promenade est garnie d'arbres de chaque côté, et toujours parfaitement entretenue : il s'y trouvoit déjà beaucoup de promeneurs, au moment où j'y arrivai ; mais en peu de temps, le nombre en devint si considérable, que je me serois cru à Paris, sur la terrasse des Feuillans, ou sur le boulevart de Coblentz, si la différence des équipages ne m'eût rappelé que j'étois en Russie. J'entendois parler français tout autour de moi. La mise des hommes et des dames, aux pelisses près, est exactement la même qu'à Paris. La politesse, la vivacité des conversations, cet agréable caquetage d'une foule satisfaite et joyeuse me faisoit oublier la distance qui nous sépare. Les personnes qui arrivoient à la promenade étoient dans des traîneaux d'une variété et d'une élégance, dont je n'avois pas

l'idée. Les uns sont découverts, garnis de fourrures et d'ornemens riches et de bon goût; les autres portent des caisses de carrosses : mais c'est le très-petit nombre. Les jeunes dames, vêtues d'une pelisse légère, se promènent tous les jours, soit à pied, soit dans des traîneaux découverts qui vont d'une vîtesse incroyable : c'est dans ce leste équipage qu'elles font les visites du matin, qu'elles courent les boutiques des nombreuses marchandes de modes.

Après avoir admiré leur élégance, leur grace, le goût et la richesse de leurs parures, je reportai mon attention sur la multitude d'équipages de toute espèce qui attendoient les personnes qui se promenoient à pied. Je fus frappé de la beauté et de la finesse des chevaux : on les appareille sous le rapport de la taille, de la force et des allures; mais ils sont de couleurs différentes; de deux chevaux de timon, l'un sera noir et l'autre blanc; un cheval de devant sera pie, et l'autre alezan. Les équipages à quatre chevaux, de poils bisarres et différens, sont excessivement communs. Le

postillon, qui est ordinairement un jeune garçon vêtu à la russe, est monté sur le cheval de droite, tandis qu'en France le postillon est à gauche. Les Russes lui donnent le nom de crieur, parce que sa principale occupation doit être d'avertir les passans, afin qu'ils se rangent. La vîtesse des traîneaux et des voitures exige cette sage précaution. Tous les cochers, avec la toque garnie de fourrures et une pelisse, serrée par une ceinture au milieu du corps, portent une longue barbe, et ont le col découvert, quelque froid qu'il fasse. J'ai cependant vu quelques équipages attelés de chevaux pareils et conduits à la manière française. Les traîneaux sont attelés communément de deux chevaux; celui du brancart est un très-grand troteur; celui de gauche, qu'on appelle furieux, est toujours remarquable par sa beauté: s'il n'est pas furieux réellement, du moins il en a bien l'air par la quantité de sauts, de gambades et de hauts-le-corps qu'il ne cesse de faire en galopant en travers, et en agitant une longue crinière, ou natu-

relle ou postiche, qui pend jusqu'à terre. Le cocher, assis sur le devant d'un traîneau, est chargé de le diriger; mais un jeune seigneur tient ordinairement la rène de gauche, au moyen de laquelle il fait piaffer son furieux à volonté, lorsqu'il passe devant le beau sexe. Les promenades en traîneaux se font de chaque côté du boulevart, quelquefois dans les plus belles rues ou sur la glace de la Neva. C'est sur cette profonde rivière qu'on voit les courses des chevaux qui passent pour les plus grands trotteurs : elles donnent lieu à des paris considérables; mais alors les traîneaux ne sont attelés que d'un seul cheval. On sait ici tirer parti de la rigueur même du climat pour toute sorte de distractions et d'amusemens fort ingénieux. Le froid ne ralentit point l'activité naturelle des Russes : du reste, il est tout aussi supportable pour nous que pour eux. Pour n'avoir pas à en souffrir, il ne s'agit que de prendre les mêmes précautions que les indigènes. A portée de ce boulevart, et de chaque côté de la rue, on aperçoit

les magasins les plus renommés de Saint-Pétersbourg, dans tous les genres; on y trouve les plus beaux établissemens de nouveautés, de lingères et de modistes : ils sont presque tous tenus par des françaises; elles ont assez généralement des traîneaux, des chevaux, des voitures et des domestiques. Si elles sortent à pied, elles se font suivre par un valet en livrée; toujours mises avec élégance, elles ont de beaux magasins et beaucoup de jeunes ouvrières : il est malheureux que le nombre en augmente de jour en jour : la concurrence finira par leur nuire. Je crois qu'il est possible, quoi qu'en disent bien des gens, qui n'ont pas perdu leur clocher de vue, de vivre agréablement ailleurs qu'à Paris, sur-tout d'après l'état où doit être la France. Si j'avois ici ma famille, je n'y regretterois peut-être que quelques amis, à la tête desquels je vous place, sans que la politesse y soit pour rien.

Saint-Pétersbourg, le 18 février 1814.

Dans aucun pays, le carême n'est plus sévèrement observé qu'en Russie. Les ouvriers même qui se livrent à un travail de peine qui exigeroit une nourriture substantielle, se réduisent à une abstinence telle, que leur physique en est véritablement affecté. La passion du peuple pour les liqueurs fortes, cède également aux devoirs de la religion qu'il remplit avec une exactitude scrupuleuse : à la vérité les grands et la noblesse lui en donnent l'exemple.

On pourroit difficilement déterminer le Russe le plus immoral à manger de la viande pendant le carême : les malheureux, les indigens même, à qui vous réussiriez peut-être à faire commettre toute autre faute pour de l'argent, ne consentiroient, à quelque prix que ce fût, à rompre le jeûne rigoureux du carême. On me citoit dernièrement, à ce sujet, l'exemple d'un chef de voleurs et d'assassins, qui fut arrêté, il y a quelques années, aux environs

de Moskow; un prêtre vint lui porter dans sa prison les consolations de la religion; ayant eu de la bouche du coupable l'aveu de tous ses crimes, il lui dit que d'après ce qu'il venoit d'entendre, on devoit croire qu'au milieu de tant de scélératesse, il n'auroit vraisemblablement pas observé le jeûne du carême; pour qui me prenez-vous, lui répondit avec colère le prisonnier : j'ai commis des crimes, j'en suis convenu, mais manger de la viande pendant le carême, cela seroit une abomination : j'en suis incapable. Je ne vous cite pas cet homme comme un docteur de la loi en fait de morale religieuse; je n'ai voulu que vous prouver à quel point les pratiques de la religion sont observées en Russie.

Il n'est pas besoin d'exhortations pour engager les Russes à faire leurs pâques; j'ai cru remarquer qu'ils étoient desireux, impatiens même d'être relevés des fautes dont ils se sont rendus coupables dans l'année précédente (1). Après pâques, ils se

(1) Les prêtres ont une très-grande autorité sur le

regardent commes des hommes régénérés; ils éprouvent une satifaction, une hilarité qui paroît dans toutes leurs actions; ils se traitent en frères, en bons amis; par exemple, pendant les fêtes de pâques, deux paysans se rencontrent; se font un grand salut, souvent sans se connoître; un des deux dit à son compagnon que Jesus-Christ est ressuscité; l'autre lui répond: oui, frère, Jesus-Christ est ressuscité; et alors ils s'embrassent plusieurs fois avec

---

peuple; leur influence peut tout sur la nation russe. On est forcé d'en conclure que le chef de l'état étant en même temps le chef de la religion, doit être nécessairement le monarque le mieux obéi et le plus puissant de l'Europe. Ces prêtres sont mariés; mais s'ils deviennent veufs, ils doivent alors quitter leur troupeau, pour habiter un couvent et vivre en célibataires jusqu'à leur mort : il ne leur est pas permis de se remarier. Il ne faut pas demander, d'après cette règle, s'ils cherchent à rendre leurs épouses heureuses.

Si, du temps de Henri VIII, la famille des rois d'Angleterre eût été soumise à une pareille loi, cette époque présenteroit moins de crimes; et sans remonter si haut, on peut croire que les femmes du peuple, de quelque partie de l'Europe que ce soit, ne seroient pas fâchées d'avoir une pareille sauve-garde.

toutes les démonstrations d'une très-grande affection.

Il est d'usage de faire des visites à toutes les autorités à l'occasion de cette fête; on se dit également que Jesus-Christ est ressuscité, et on s'embrasse, sans distinction de rang et de grade. Les haines disparoissent, les ennemis même se donnent le baiser de paix : c'est l'époque des réconciliations : souvent elles sont sincères.

Après les visites aux autorités, on en fait aux amis et aux simples connoissances; dans chaque maison, on trouve des tables servies avec profusion dès le matin. Il faut manger et boire à chaque visite; et comme les liqueurs sont prodiguées, vous pouvez bien imaginer que les têtes doivent être un peu échauffées à la fin du jour, sur-tout dans les provinces où on ajoute encore par des dîners et par des soupers priés à la forte dose de liqueurs qu'on a prises pendant toute la journée. L'ivresse, qui en France, en Italie et en Espagne attire la défaveur et le mépris, n'est pas vue de la même manière dans le reste de l'Eu-

rope. On prend soin en Russie d'un homme qui se trouve en cet état; on le porte dans la maison la plus voisine, et on écarte de lui les dangers jusqu'à ce qu'il ait recouvré sa raison; on punit les esclaves, les domestiques pris en récidive, parce qu'ils privent leurs maîtres de leurs services; mais hors cette classe, il n'existe pas de répression contre l'exès des liqueurs fortes.

Les fêtes de pâques donnent lieu dans cette capitale à des rejouissances publiques et à des jeux auxquels le peuple se livre exclusivement pendant toute la semaine.

Sur une des principales places de la ville, on établit les katchels, les montagnes, les jeux de bagues et les carrouzels.

Un katchel se compose d'une grosse poutre placée horizontalement sur deux supports qui l'élèvent de quinze à vingt pieds de terre; cette poutre tournante est traversée par huit barres de fer ou de bois, à l'extrémité desquelles sont suspendues quatre chaises à porteur qui peuvent contenir chacune deux personnes à l'aise. Un engrenage, placé à l'une des extrémités de

la poutre, répond à un tourniquet ou manège que deux hommes mettent en mouvement. La poutre en tournant enlève et abaisse tour à tour chacune des chaises où sont placés les gens du peuple qui les ont louées, quelquefois pour toute la semaine. Une barre transversale placée à l'extrémité supérieure des chaises à porteur les soutient en l'air; et comme elles sont tournantes, les amateurs de katchel sont toujours bien assis et n'éprouvent aucune secousse. Il se fait là une grande consommation d'œufs durs, de noisettes et d'eau-de-vie.

Les montagnes élevées au milieu de la place, sont une imitation des montagnes de glace; on fait un échafaudage de cinquante à soixante pieds de haut; au moyen de longues poutres appuyées par un bout au sommet de l'échafaudage, et de l'autre sur le pavé; on établit une descente tellement rapide, qu'il seroit impossible de la monter à pied : on y construit un plancher et des gardes-fous; un escalier tournant donne la facilité de monter sur cette mon-

tagné de bois; on s'y assied sur de petits traîneaux qui ont quatre roues de cuivre: des coulisseaux qui règnent du haut en bas de la montagne maintiennent la direction du traîneau au moment où il est précipité. En arrivant au bas de la montagne, il roule encore long-temps sur un plancher pratiqué tout exprès pour amortir sa vîtesse. Le haut de la montagne est couronné par un joli pavillon d'où se précipitent chacun à leur tour les amateurs; ils sont tenus à chaque ramasse de rapporter le petit traîneau. Ce jeu est très-bruyant; l'effet des roues sur ces planchers imite le bruit du tonnerre.

Les carrouzels et les jeux de bagues diffèrent très peu de ceux qu'on voit en France; ils sont ornés de rubans, de bandelettes flottantes, et peints de diverses couleurs, comme tous ceux dont je viens de parler.

J'ai vu cette année ces jeux sur la place du sénat, où est la fameuse statue de Pierre-le-Grand. La noblesse vient en voiture en faire le tour: c'est un autre Longchamps, remarquable par la beauté des équipages, par l'élégance des parures et la variété

des costumes. La vue des grands et des riches ajoute à la satisfaction du peuple, et complète la singularité de ce spectacle, unique dans son genre, et bien fait pour exciter la curiosité des étrangers; etc.

Saint-Pétersbourg, le 25 février 1814.

N'ALLEZ pas croire, mon cher ami, que je me sois jamais proposé de vous faire une description complète de Saint-Petersbourg et de l'état actuel de la civilisation des habitans de cette belle capitale. Il faudroit, pour exécuter ce projet, m'astreindre à un plan méthodique, et me livrer à des recherches que je n'ai ni les moyens, ni la liberté de faire. Mon état de prisonnier de guerre exige d'ailleurs une grande circonspection.

Je fais des notes sur ce qui attire plus particulièrement mon attention, et sur ce qui me paroît extraordinaire. Quelques

personnes instruites veulent bien m'éclairer dans mes doutes, et répondre à mes questions. J'ai soin de ne pas les multiplier jusqu'à l'indiscrétion. Je transcris ces notes à la suite les unes des autres : cela fait une lettre que je vous adresse aussitôt. De cette manière, tous mes momens sont employés ; je suis moins tourmenté par mon imagination, et sur-tout par des souvenirs qui répondent à une partie bien plus sensible encore.

Depuis que je suis dans cette ville, je recule chaque jour, pour vous parler de ce que je vois cependant le plus fréquemment. Mes fenêtres sont en face du palais impérial et de celui de l'amirauté : je crains de ne pas réussir à vous donner une idée de ces deux superbes édifices. Le palais impérial est situé au bord de la Newa ; il a quatre côtés, mais seulement trois façades, l'une sur la Newa, la seconde en retour vis-à-vis le palais de l'amirauté, la troisième donne sur une grande place, entourée de très-beaux hôtels ; le quatrième côté se rattache à d'autres bâtimens qui appar-

tiennent à la couronne : c'est ce qu'on appelle l'Hermitage. Ce palais, d'une architecture moderne, s'élève majestueusement au milieu des superbes édifices qui l'entourent du côté de la ville, à une distance qui ajoute encore à sa magnificence; il est orné de colonnes, de trophées et de sculptures d'une grande beauté. Il est couronné par une galerie qui en rehausse l'élégance; il doit être d'une capacité au moins égale à celle du château des Tuileries : s'il étoit un peu moins élevé, on pourroit lui trouver, au premier aspect, beaucoup de rapport avec le Louvre. On regrette qu'il n'ait ni jardins ni cours extérieures; mais l'emplacement qui a été choisi pour sa construction ne le permet pas. La Néva est fort large vis-à-vis le palais; sur l'autre rive, on distingue une forteresse imposante : j'ai été un peu surpris de voir le palais des kzars à portée de la grosse et nombreuse artillerie, et pour ainsi dire sous le canon dont elle est garnie. La rivière est séparée du palais par une très-belle rue, excessivement large, et en se-

cond lieu par un trottoir pavé en granit; la rue, le quai, le trottoir, se prolongent tout le long de la Néva. Les hôtels qui y sont construits dans l'alignement du palais, sur une longueur d'environ deux verstes, rendent ce coup-d'œil magnifique; le Chartron de Bordeaux peut en donner une idée.

Le palais de l'amirauté n'est séparé de celui de l'empereur que par la largeur d'un boulevard et celle d'un fossé qui l'entoure. Le dôme élevé au milieu de cet édifice est doré jusqu'à l'extrémité de sa flèche, qui est remarquable par la hardiesse de sa construction; il borne la perspective des plus grandes et des plus belles rues de la capitale. On construit des vaisseaux dans l'intérieur de l'amirauté; l'empereur, de sa fenêtre, peut les voir lancer à l'eau, et parler à ceux qui les montent. On assure que la Néva a plus de cinquante pieds de profondeur entre l'amirauté et la forteresse : une escadre de vaisseaux du haut bord peut flotter sous les fenêtres du palais. La prédilection

de Pierre-le-Grand pour la marine, explique le choix qu'il a fait de l'emplacement où sont construits les deux palais. Un très-joli boulevart règne tout autour du fossé de l'amirauté, depuis le palais impérial jusqu'à la place de la statue équestre en bronze de Pierre-le-Grand, élevée sur le fameux rocher de granit. C'est un très-beau monument, dont la description a été si répandue, que tout le monde la connoît. L'idée en est grande; elle appartient tout entière à l'impératrice Catherine; l'exécution en est due à un Français. Le cheval se cabre, et ne porte que sur les deux jambes de derrière; il paroît vouloir fouler aux pieds un énorme serpent : la queue du cheval, qui tombe jusque sur celle du reptile, forme le troisième point d'appui. La statue de Pierre-le-Grand a la face tournée vers la Néva. Tous les édifices qui entourent cette place ne le cèdent en rien, sous le rapport de l'architecture, à ceux dont je vous ai déjà parlé. Je ne connois rien de comparable à la magnificence de Saint-Pétersbourg;

il y règne une uniformité de grandeur et d'élégance d'architecture qui n'existe nulle part en Europe. On se sent saisi de respect et d'admiration, en pensant au génie qui a conçu d'aussi grandes idées, qui les a fait exécuter avec une infatigable persévérance, et qui est enfin parvenu à réunir sur un seul point, et au plus haut degré de perfection, tant de chefs-d'œuvres de l'art répandus avec inégalité dans le reste de l'Europe. Quelle noble occupation pour un monarque, que celle de créer d'aussi beaux monumens de sa gloire et de l'industrie des hommes; que de fonder la richesse et le bonheur de son peuple! Il jouit de ce qu'il voit naître chaque jour sous sa puissante influence; le passé et le présent lui garantissent l'admiration, le respect et la reconnoissance de la postérité. S'occuper de la gloire et de la félicité de son peuple, ou l'accabler de toutes les calamités à-la-fois, quelle différence! Mais un conquérant qui n'aspire qu'à l'empire du monde a-t-il une patrie dans le cœur? a-t-il un peuple?

où sont ses sujets? Tout est autour de lui instrument ou victime.

Des voyageurs, qui oublient le climat de Saint-Pétersbourg, lui reprochent de n'avoir pas de fontaines; ils ne peuvent du moins lui reprocher de manquer d'eau : la ville est coupée en tous sens par de superbes canaux, qui, sans la rendre plus froide en hiver, rafraîchissent l'air dans les grandes chaleurs de l'été. Ils sont d'une grande utilité pour le commerce et la navigation : leurs bords sont garnis de rampes de fer; on y a pratiqué de nombreux escaliers de granit pour puiser de l'eau, et pour la commodité des piétons qui veulent les traverser dans la longue saison des gelées. J'ai remarqué que, de chaque côté de ces canaux, il y avoit toujours une large rue : les communications de rues latérales sont fréquentes, et rendent la circulation aussi facile pour les voitures, qu'elle est commode pour les piétons, au moyen de trottoirs pavés de dalles et garnis de bornes qui existent dans toute la ville. . . .

La longueur de cette lettre m'oblige à vous laisser dans les rues de Saint-Pétersbourg. Dans mon prochain numéro, nous pénétrerons dans l'intérieur de quelques habitations, et vous verrez que si l'on sait bâtir en Russie, on sait également y vivre fort agréablement, quoi qu'en disent nos exclusifs de Paris.

Saint-Pétersbourg, le 27 mars 1814.

Les manufactures ont fait de grands progrès en Russie depuis cinquante ans : on y travaille le fil, la laine, le coton et même la soie.

Dans la fabrique impériale de cristaux, qui est à la porte de la ville, on coule des glaces d'un plus grand volume qu'en aucun pays de l'Europe; on y taille le cristal avec une grande perfection : le moyen des pompes à feu a été appliqué très-ingénieusement à cette partie pour polir les glaces,

et pour faire mouvoir les roues des nombreux ouvriers occupés aux cristaux.

Cet établissement est dirigé avec un ordre et une intelligence admirables ; on ne peut que répéter le même éloge en parlant de la manufacture de porcelaine qui appartient aussi à l'empereur ; ses produits sont d'une excellente qualité. Ces deux établissemens sont sous la direction d'un ministre qui à des talens supérieurs dans la haute administration, joint un goût très-éclairé dans la connoissance des arts, et qui montre le noble desir de les faire fleurir dans sa patrie ; il les encourage avec un discernement qui a déjà produit les plus heureux résultats. Un vaste établissement, monument d'humanité et d'une sollicitude véritablement maternelle, s'élève encore sur les bords de la Newa et près de la capitale : les portes en sont ouvertes à ces êtres foibles, qu'une naissance illégitime condamneroit à l'abandon, livreroit à la misère et peut-être à tous les crimes, sans la main auguste et protectrice qui leur a préparé cet asile ; tout s'y réunit pour en

faire des citoyens utiles à la société, sous la dénomination modeste de filature de coton : c'est un autre hospice d'orphelins; ils y reçoivent une fort-bonne éducation; le plan, l'ordre et tous les détails intérieurs de cette immense fondation appartiennent à l'illustre princesse qui, par les qualités éminentes qui la distinguent, est l'objet de la vénération et de l'amour de la nation. Les produits de cette fabrique sont fort estimés dans le commerce. On ne travaille pas avec moins de succès toutes les espèces de métaux : ici un champ vaste est ouvert à l'industrie; on y trouve des ouvriers de tout genre; il y a de nombreux établissemens de restaurateurs et de cafés, tenus avec un luxe et une élégance qui ne le cède en rien à ceux d'Allemagne...

Avant la campagne de 1812, on avoit à Saint-Pétersbourg plusieurs spectacles français : il ne s'y trouve plus aujourd'hui que des spectacles russes et un spectacle allemand. En voyant dernièrement un ballet, j'ai reconnu le talent des Russes pour l'imitation. Je ne connois aucuns

danseurs de théâtre en Europe, qui approchent davantage de la supériorité et de la grace des nôtres, que les élèves des maîtres de danse français, attachés à l'opéra de Saint-Pétersbourg : il y a fréquemment des concerts où les premiers virtuoses de l'Europe viennent se faire entendre.

Dans la haute classe, l'intérieur des maisons offre un assemblage varié du luxe asiatique, et de l'opulence des peuples de l'Europe ; toutes les commodités de la vie s'y trouvent : l'utile et l'agréable sont souvent réunis. De beaux escaliers, de grands vestibules, de vastes anti-chambres où on entretient une chaleur réglée d'après la température, contiennent un nombreux domestique : on passe de là dans de grands appartemens, dont la distribution est assez généralement bien faite ; l'ameublement est riche ; beaucoup de seigneurs possèdent des galeries de tableaux, des bibliothèques, et même des jardins d'hiver dans l'intérieur de leurs hôtels. Comme on aime assez communément ce qu'on n'a pas, ou ce que l'on a de la peine à se procurer,

le goût des fleurs et des fruits est général. J'ai vu un bosquet de superbes rosiers en fleurs au mois de février : il y avoit ce jour-là vingt degrés de froid. La haute noblesse et les riches vivent à la française ; on dîne à cinq heures ; on a des cuisiniers de Paris qu'on paye jusqu'à vingt mille francs par an ; on y boit les meilleurs vins de l'Europe : la dépense de la table est excessive. J'en conclus que les grands seigneurs sont horriblement volés ; car, le vin excepté, toutes les denrées de première nécessité sont à très-vil prix, et coûtent trois fois moins qu'à Paris. Il est tout naturel qu'on aime un peu la table, dans un climat où il faut une nourriture plus substantielle : cependant, je ne me suis jamais aperçu qu'elle ait donné lieu à des excès pareils à ceux que j'ai vus en Allemagne et en Pologne. Il y règne une gaieté douce et le meilleur ton ; les dames en font les honneurs avec une grace particulière ; elles parlent toutes le français : c'est la langue des salons de bonne compagnie : jamais on ne s'entretient de guerre ni de politique devant nous, bien que

ce soit aujourd'hui le sujet de toutes les conversations. Je conviens cependant qu'en descendant d'un ou deux étages, on ne devroit pas s'attendre à cette déférence; mais alors on ne s'y expose pas une seconde fois: nous préférerions nous ennuyer seuls (et depuis seize mois nous sommes exercés à ce genre de courage) plutôt que de faire à un Russe la moindre concession désavantageuse à notre patrie. Je puis, avec vous, blâmer un gouvernement qui fait le malheur de la France; mais je ne sais quelle pudeur nationale me ferme la bouche et me défend toute confidence, tout épanchement de cette nature avec un étranger quel qu'il soit. Ah! mon ami, c'est en pays étranger que l'amour de la patrie se fait sentir le plus vivement; il l'emporte sur toute autre considération.

De ses fils éloignés, la France est plus chérie;
Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.

Quels que soient les avantages et les chances de fortune que nous offre une terre étran-

gère et hospitalière, nos affections, un bien être imaginaire nous reportent sans cesse vers le pays qui nous vit naître; nous quittons souvent des biens réels pour des espérances qui ne se réaliseront peut-être jamais dans notre patrie. Ce que l'esprit appuyé de toute la puissance de la raison nous propose auroit droit de nous déterminer; mais le cœur ne calcule pas: le sentiment décide, et lui seul est obéi; etc.

Saint-Pétersbourg, le 28 avril 1814.

Le canon vient d'annoncer aux habitans de cette capitale l'entrée des alliés dans Paris. Nous connoissions déjà depuis quatre jours cette terrible nouvelle, mais sans aucuns détails. Au moment où je l'appris, elle me causa un saisissement qui fut suivi d'une fièvre ardente et de fortes douleurs de tête qui n'ont diminué que ce matin: j'étois cependant encore moins affecté au

physique qu'au moral. Pouvois-je ne pas penser que j'ai laissé dans cette ville tout ce j'ai de plus cher; que c'est là que sont réunies toutes les affections auxquelles mon existence est attachée; pouvais-je oublier la destruction de Moskou et de Smolinsk, et ne pas en redouter les suites? Quelque rassurant que soit le caractère d'humanité du monarque le plus généreux et le plus marquant de la coalition, ses ordres seroient-ils respectés, la discipline seroit-elle maintenue? au milieu des richesses et du luxe, pourroit-on comprimer l'avidité du pillage, la soif de la vengeance d'une soldatesque furieuse et enivrée de ses derniers succès? Je l'avouerai, mon esprit en désordre, frappé de terreur, me représentoit tous les excès, tous les ravages fondant à la fois sur une ville prise d'assaut; je voyois les horreurs du sac de Paris. Navré de douleur, sans espérance, je ne desirois plus que l'instant qui me débarrasseroit enfin de l'insupportable fardeau de la vie. Tout à coup, je suis tiré de cet état d'anéantissement par mon fils: il accourt hors d'ha-

leine, ivre de joie, et m'apprend que les alliés sont effectivement entrés dans Paris, *mais en amis*, et qu'un prince de la maison de Bourbon, que l'héritier légitime de la couronne, le frère de Louis XVI, Louis XVIII enfin, vient régner sur la France; que c'est à ce monarque que nous devons déjà la suspension des hostilités.

J'avois peine à croire à des changemens non moins favorables qu'inattendus; je me fais répéter l'intéressante nouvelle : elle me rend la force, et j'en obtiens bientôt la confirmation de la bouche même d'un ministre qui met le comble à ma joie en me donnant les détails de l'heureuse issue d'une guerre qui menaçoit notre chère patrie d'une destruction totale. En quittant S. Exc., je devois certainement ressembler à un insensé; j'étois dans une ivresse qu'il m'étoit impossible de modérer; j'embrassois tous ceux que je rencontrois. Figurez-vous un homme condamné à mort, à qui l'on apporte sa grace et celle de tant d'objets si chers à son cœur : vous n'aurez encore qu'une idée bien foible de ce que j'éprouvois.

Mes cinq fils ne sont donc plus destinés à la boucherie, ni à périr de misère sur les traces de l'ennemi du genre humain! Puisque le ciel se déclare enfin pour nous, oublions, s'il se peut, l'auteur de tant de désastres. Mon indignation cesse avec sa puissance; n'en parlons plus : félicitons-nous bien plutôt d'être destinés à vivre sous un Roi qui réunit à toutes les vertus, des droits sacrés, dont l'oubli coupable a coûté si cher à la France. Eloignons les factions, entourons-le d'amour, de respect et de force; qu'il trouve un dévouement sans bornes; qu'il ait toute la puissance dont il a besoin pour cicatriser les plaies faites à la nation depuis vingt-cinq ans.

Que ne lui devons-nous pas déjà de reconnoissance et d'admiration, pour le courage et la générosité que son grand cœur fait paroître, en se chargeant du plus pénible fardeau qu'un homme puisse porter sur la terre! Ramener à des idées de paix une nation toute guerrière, la réconcilier avec l'Europe, avec elle même, contenir les esprits inquiets et turbulens,

calmer les ressentimens des hommes aigris par de longs malheurs : l'entreprise est grande, et tout bon Français doit y coopérer de tout son pouvoir; les pères, surtout, sentiront le bonheur de vivre sans alarmes au milieu de leurs familles; ils pourront espérer de mourir dans les bras du dernier de leurs fils. Les malheurs passés ne sont plus qu'un songe pénible que je veux oublier. Calmez toutes les inquiétudes de ma famille sur notre compte; nous ne craignons plus d'être oubliés, et de finir nos jours dans la captivité. Notre santé sera bonne, soyez-en certain; mon imagination, flétrie par le malheur, sembloit déjà ne plus avoir retenu les traits de mon épouse, de mes enfans : aujourd'hui je les retrouve, je les reconnois tous; je les ai devant moi, je leur parle, il me semble qu'ils me répondent, et que je les presse contre mon cœur; je suis heureux, je sens que bientôt nous le serons tous.

Je vous adresse cette fois ma lettre sans précautions; elle vous arrivera sans faire de détours.

Saint-Pétersbourg, le 10 mai 1814.

Comment ne pas ouvrir son cœur à l'espérance, et ne pas croire au retour du bonheur, lorsque le premier acte de souveraineté du monarque rappelé sur le trône de ses pères est un mouvement d'amour pour les Français! Louis XVIII, éloigné de notre patrie depuis vingt-cinq ans, touche à peine le sceptre, qu'il veut rallier tous ses sujets autour de lui; il recommande les prisonniers français aux Souverains alliés, demande et obtient leur liberté : voilà bien le prince digne de régner! Descendans du bon Henri, vous avez pénétré tous les cœurs; ils savent apprécier ce premier bienfait : venez reprendre vos droits; le ciel vous fit naître pour leur bonheur. Dans quel temps la France jouit-elle de plus de prospérité que sous vos lois? A quelle époque fut-elle accablée d'autant de calamités que pendant les trop longues années de votre absence? Sinistres emblêmes de terreur

et de mort, aigles long-temps abreuvées du sang de l'Europe, disparoissez à jamais; et vous, lys glorieux, relevez vos tiges immortelles, les jours d'orage sont passés, la France va renaître au bonheur! O peuple français! à quel point vous laissâtes-vous séduire! Mais aussi, combien le génie inventif du mal fut habile à semer les préventions, l'erreur et la méfiance! Les Bourbons ne devoient reparoître au milieu de leurs sujets que pour exercer les plus terribles vengeances! et vous le voyez, leur première pensée est pour un bienfait qui s'étend à toutes vos familles. Chers compagnons d'infortune, qui des bords du Volga aux déserts de la Sibérie, de l'extrémité de la péninsule aux rives de la Tamise, gémissez en proie à la plus affreuse misère, victimes, en ces climats lointains, du despote cruel qui vous arracha à votre patrie et au foyer paternel, quelle que soit la distance qui vous sépare, la voix du souverain légitime vous réclame; elle brise vos fers, elle vous rend à vos familles désolées. Et vous, que

les malheurs de la guerre ont déjà couvertes de deuil, et qui tremblez encore pour les derniers objets de votre touchante sollicitude, tendres mères, épouses affligées, renaissez à l'espérance : il est tombé, ce conquérant farouche, qui, pour une branche de lauriers, couvrit l'Europe de tant de cyprès; etc., etc.

Saint-Pétersbourg, le juin 1814.

Nous sommes libres, mon cher ami; l'ordre vient d'arriver à l'instant : l'officier russe qui en étoit porteur a fait la plus grande diligence; l'empereur Alexandre lui-même, à ce qu'on nous assure, le lui avoit recommandé. Il n'est pas étonnant que ce monarque soit adoré de ses sujets. On cite de lui mille traits de bonté, bien faits pour lui gagner tous les cœurs; ce beau caractère s'est soutenu dans les momens difficiles comme dans la prospérité. C'est

surtout en France où sa générosité et sa grandeur d'ame se sont montrées dans tout leur éclat ; elles ont mis le comble à sa gloire : il a puissamment contribué au retour de Louis XVIII et de son auguste famille, que rappeloient les vœux de tous les bons Français ; il a défendu l'intégrité de notre territoire : qu'il reçoive le juste tribut de reconnoissance que nous lui devons.

Nos préparatifs de voyage sont faits, nous partons demain ; mais en quittant la brillante et riche capitale de toutes les Russies, nous conserverons un éternel souvenir de la généreuse hospitalité que nous y avons reçue.

Dans quinze jours, mon cher ami, nous voulons être au milieu de notre famille, et dans les bras de l'amitié.

FIN.

